

Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir

Jean-Adolphe Alhaiza

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

— Mais, c'est bien lui C'est Numa !

— Ah ! ce cher enfant !

— Ce brave ami !

— Mon frère chéri !

— Oh ! l'excellente surprise !

C'est par ces affectueuses exclamations que se voyait accueilli au seuil d'une maison de belle apparence un jeune officier de marine que le train de cinq heures du soir venait d'amener aux Martigues.

Numa Honorat, presque constamment à la mer, tantôt en Extrême-Orient, où il avait tenu vaillamment sa place parmi les braves marins de l'amiral Courbet, tantôt en quelque station lointaine de nos établissements des Antilles ou de Madagascar, ne faisait plus que de rares et trop courtes apparitions dans sa famille. Or, cette fois, muni d'un plus long congé que d'habitude, il venait de rentrer en France à bord de la Revanche, après avoir échangé, à vingt-huit ans, le grade d'enseigne pour les triples galons de lieutenant.

Entre ceux qui s'empressaient ainsi autour de sa personne, venait d'abord la respectable madame Honorat, mère du jeune officier qui, appuyée sur l'épaule du marin, témoignait la joie de revoir son fils, comme font les mères, avec des yeux humides ; doux

pleurs bientôt suivis de larmes, cette fois amères, au souvenir de son mari, souvenir subitement ranimé par la présence de ce portrait tout vivant de feu le commandant Honorat, tué en 1871 au fort de Vanves par un obus prussien.

C'était ensuite une charmante jeune fille, la propre sœur de Numa, qui s'attachait radieuse de plaisir à l'autre bras de l'officier, lequel soutenant ainsi les deux femmes, répondait tout souriant aux questions pressées de son ami d'enfance, Marius Foulane, grand beau garçon tout de rondeur et de franchise dont la mobile physionomie méridionale marquait en ce moment la joie la plus expansive. Les deux amis ne s'étaient pas revus depuis un ancien temps de vacances qu'ils avaient employé à faire ensemble un agréable voyage méditerranéen et bien souvent Marius avait amèrement souffert de voir que son ami, toujours au loin, allait lui manquer au moment où il lui serait le plus désirable de l'avoir auprès de lui. Or c'était lorsqu'il n'y comptait décidément plus que tout à coup son vœu se réalisait.

— Il nous arrive tout de même à temps pour la noce, ce Numa, et sans prévenir personne encore, le sournois.

— Hé ! mon ami, en campagne est-on jamais sûr du lendemain ? Et puis, ma foi, en quittant le bord, Toulon est trop près des Martigues pour se refuser le plaisir de vous faire une petite surprise.

Il y avait là également M. Foulane, le père, dont la figure grave d'habitude, venait de s'éclairer joyeusement à l'unisson des autres ; et aussi la bonne servante Martine, presque de la famille, car c'était elle qui avait élevé Marius, orphelin de mère dès l'enfance, et l'avait vu grandir de pair avec son ami Numa.

Et tous fêtaient du meilleur cœur l'arrivée du jeune marin qui apportait un surcroît de joie par sa présence ; car l'on était déjà tout à la joie dans cette maison où allait se célébrer une de ces unions qui réunissent tous les bonheurs à la fois : affection profonde des jeunes fiancés commencée dès l'âge le plus tendre et grandie avec les années ; fusion de deux familles que rapprochait déjà une vieille intimité ; position sociale respectable, et fortune honnête. Que pouvait-on souhaiter encore ? On désirait, sans oser l'espérer, le retour du frère, de l'ami absent, et l'absent revenait juste à point pour signer au contrat de mariage.

C'était une habitation qui avait assez grand air que la maison de M Démosthène Foulane. Elle attirait le regard entre toutes les maisons voisines par son faîte élevé et ses belles proportions ; maison de notable, cela se reconnaissait de suite. En effet, au-dessus du portail cintré qui s'ouvrait à deux battants sur la jolie rue d'Aiguevives, on voyait saillir les panonceaux du notariat qui ne se plaisent d'ordinaire que sur de beaux immeubles. Et précisément en ce moment où commence cette histoire, les rayons obliques du soleil couchant de Provence, frappant la face du cuivre poli, mettaient comme un brûlant météore sur le front de cette demeure. On eût presque dit un autre soleil descendu du firmament pour honorer de sa visite le séjour d'un mortel prédestiné, comme aux temps lointains où des signes célestes venaient annoncer quelque destinée extraordinaire.

Ici pourtant ne se préparaient que les destins modestes d'un nouveau chef de l'étude Foulane, laquelle en était de ce fait à son troisième titulaire de la même lignée, car M Démosthène Foulane, qui l'avait héritée de son propre père Aristide, la cédait à son tour à son fils Marius.

Tout étant ainsi arrangé, et un heureux mariage sur le point d'être consommé, il semblait donc que l'avenir du jeune notaire fût absolument fixé et tout à fait inébranlable sur d'aussi excellentes assises. Pour l'heure, il n'y avait de place dans la pensée de Marius que pour tout ce qui se rattachait à l'être charmant qui allait devenir sa femme ; et certes, qui avait entrevu seulement une fois mademoiselle Jeanne comprenait bien cela et enviait le sort de l'heureux Marius.

On eût en vain fouillé la Provence tout entière pour trouver des yeux d'un bleu plus célestialement profond sous un front aussi pur d'où s'écartaient deux bandeaux gracieux d'abondants cheveux noirs. Si Marius aimait sa Jeanne éperdument, Jeanne aimait Marius de toute son âme, et les deux cœurs qui s'étaient dès longtemps compris, s'étaient donnés l'un à l'autre si naturellement que les fiancés n'eussent pu dire quel jour cela leur était arrivé. Pas de soupirs inutiles, pas de coquetteries, pas de jalousie non plus. Il y eut bien cependant le jeune monsieur Camoin, le juge de paix, qui s'était de son côté follement épris de Jeanne et que sa passion entraina à d'insistantes démarches presque humiliantes pour un magistrat ; mais le cœur de Jeanne ne put que le plaindre, car ce cœur appartenait irrévocablement à Marius, et celui-ci le savait si bien qu'il avait fini lui-même par prendre aussi en pitié ce rival malheureux.

Le moment solennel approchait. Numa vraiment n'arrivait pas trop tôt, car le mariage se célébrait pas plus tard que le lendemain. L'église et la mairie étaient prévenues, les invitations aux intimes étaient lancées, les détails du banquet savamment étudiés, tous les meubles anciens des appartements restaurés et bien

en place, tout enfin revu et mis en ordre parfait sous l'œil vigilant de la vaillante Martine qui, depuis huit jours, était sur les dents.

Àquelques pas de là, au premier étage d'une autre habitation dont les fenêtres donnaient sur un jardin contigu à celui de la maison Foulane, ce qui faisait un assez vaste espace couvert de verdure et de grands arbres, était une chambrette de jeune fille à laquelle Marius pensait bien souvent. Une abondante ramure de grenadier grimpait le long du mur et venait entourer certaine petite fenêtre qui s'ouvrait et encadrait délicieusement la figure rieuse de l'enfant lorsque Marius, s'échappant entre deux rédactions, faisait entendre sa voix dans le jardin. Alors parfois la fillette, penchant au dehors son frêle corsage, étendait le bras pour cueillir une des belles fleurs rouges qui tombait de sa main en signe d'adieu quand Marius s'en allait. Le jeune homme l'attrapait au vol et retournait en courant reprendre son travail.

Il y avait aussi en ce moment quelque chose d'inusité dans cette chambrette une opulente corbeille de mariée avait été apportée, des bijoux reluisaient dans des écrins ouverts, et une vaporeuse blancheur éclairait l'ombre du paisible réduit, sous la forme d'une magnifique robe de noces soigneusement déposée sur le velours bleu des chaises adossées au mur.

Nous connaissons déjà les personnages de la petite ville des Martigues auxquels nous avons affaire au début de cette histoire, et qui reparaîtront plus tard quand le moment sera venu. Nous commettrions pourtant un regrettable oubli si nous ne mentionnions aussi à sa modeste place un autre fidèle ami de notre héros : une excellente bête qui répondait au nom de Houzard, un brave épagneul rempli d'affection et qui déjà, d'instinct, s'était attaché à sa future maîtresse, si bien que lorsqu'on ne le voyait

pas aux côtés de Marius, on était presque sûr de le rencontrer sur les pas des dames Honorat.

Numa ne pouvant être partagé entre les deux familles également désireuses de le posséder dans ces premières heures d'effusion, la table du notaire réunit ce soir-là tout le monde. C'était plaisir d'entendre raconter au jeune marin les incidents de ses grands voyages ou les traits de mœurs des noires populations du Sénégal ou du Congo, et terrifiant d'assister avec lui par la pensée aux duels des chétifs torpilleurs français avec la flotte chinoise de Fou-Tchéou.

Numa avait choisi sa carrière par vocation. Tempérament d'enthousiaste, esprit chercheur et travailleur infatigable, les devoirs du bord ne remplissaient qu'une partie de son activité. Son étroite cabine de marin était devenue pour lui un cabinet d'étude, et l'on n'eût pu croire tout ce que ce petit espace contenait de livres, d'instruments et d'échantillons d'histoire naturelle. Il avait assez appris déjà et assez compris de choses pour entrevoir un immense au-delà des connaissances reçues. Son esprit se portant toujours en avant, il étonnait parfois ses collègues du carré des officiers par l'audace de ses hypothèses ou l'imprévu de ses conclusions.

Autrefois, au temps de leurs premières études au lycée de Marseille, et plus tard au milieu des causeries de leurs trop courtes rencontres, l'un commençant sa carrière nautique à Toulon tandis que l'autre faisait son droit à Paris, Marius avait pu apprécier tout ce qu'il y avait d'attachant et de bizarre dans les idées habituelles de son ami. Avec lui ce n'était pas comme avec tant d'autres dont le fond est bientôt connu et touché du doigt. Avec Numa l'on quittait les banalités ordinaires de la vie courante et

l'on partait au loin vers des horizons toujours nouveaux remplis de surprises et d'inattendu. Quand il faisait tant que d'enfourcher le coursier de son imagination il n'y avait alors qu'à le laisser aller et se laisser conduire, et c'est ce que faisait Marius dont l'esprit, plus discipliné par tradition professionnelle, ne partageait que faiblement les enthousiasmes de son ami, mais prenait toujours un vif plaisir à se laisser entraîner à sa suite.

Cette orientation vagabonde de sa pensée, peut-être Numa l'avait-il prise dès ses jeunes années de collège sous l'influence des digressions fantaisistes auxquelles se livrait volontiers, pendant ou en dehors de ses cours, M. Coral, celui de tous les professeurs du lycée qui, par conformité de tendances naturelles sans doute entre le maître et l'élève, avait ses plus réelles sympathies. À cet âge qui reçoit des impressions indélébiles, le jeune Numa restait comme suspendu aux lèvres du brave professeur lorsque celui-ci, remontant au déluge, prétendait rendre à grands traits hyperboliques la philosophie de l'histoire entière de l'humanité puis partant des points déjà acquis, continuer vers l'avenir le tracé prophétique, la trajectoire grandiose des destinées humaines. Le premier grand chagrin que connut même le jeune homme fut la révocation de M. Coral, le professeur aimé, accusé et facilement convaincu de lèse-philosophie universitaire.

Il n'est tel que plusieurs bonheurs accourant au rendez-vous à la même heure, pour mettre en branle tous les ressorts d'une vive et généreuse nature comme était Marius. Sous l'empire d'une surexcitation qu'il ne s'était pas encore connue, son esprit s'illuminait en ce moment de lueurs intérieures et spontanées qui lui rendaient présentes jusqu'aux moindres choses de sa vie passée où Numa occupait une si grande place. C'est ainsi qu'après bien

d'autres souvenirs des jeunes années, il en vint à rappeler à son ami les lecons attrayantes de M. Coral et les aventureuses hypothèses dans lesquelles se complaisait la philosophie ultra-classique de l'excellent homme, quand, par exemple, il plaçait un Pythagore ou un Archimède au beau milieu de l'époque actuelle et les faisait disserter selon les connaissances de leur temps, sur nos sciences modernes, notre électricité, nos télescopes, nos machines à vapeur, nos armes formidables, nos découvertes de toute sorte aérostats, photographie, téléphones, etc.

Certes les hommes de ce passé reculé n'eurent pas même le soupçon des merveilles que devaient réaliser leurs descendants, observait Numa. Mais ne sommes-nous pas à notre tour plongés dans des ténèbres comparables aux leurs ? Notre temps n'est-il pas le nébuleux passé, l'antiquité lointaine des hommes qui vivront dans le XL siècle ? Cette science qui commença, ces découvertes dont nous sommes si fiers, que paraîtront-elles aux yeux des générations futures qui distingueront à peine notre souvenir de celui des Romains et des Grecs ? Savons-nous ce que recèlent de développement ultérieur, d'application effective et pratique, la connaissance des grandes lois universelles et la conquête des forces naturelles que nous commençons à peine à utiliser ? Ces choses encore confuses qui se nomment magnétisme, hypnotisme, mots que nous employons sans en comprendre le sens caché, savons-nous ce qu'elles promettent d'affranchissement immatériel pour l'humanité à venir ? Et quel avancement matériel et moral, quel développement de toutes les facultés humaines, quelle civilisation vraiment supérieure ne promet pas cet avenir agrandi de tout ce qu'aura réalisé la marche irrésistible du progrès ! Cette humanité future qui sera en pleine possession de sa planète, qui touchera de la main les ressorts les plus secrets de la

nature, ne saura parler de notre temps, sinon comme d'une époque de profonde barbarie.

En attendant, soyons de notre temps. Pour si barbare qu'il soit, il offre encore quelques douceurs. N'est-ce pas, mes chers enfants se mit à dire le notaire visiblement désireux de changer la pente un peu inopportune que prenait l'entretien.

Les sourires qu'échangèrent les fiancés répondirent éloquemment à cette favorable interprétation du présent, et les dames qui avaient bien autre chose en tête eurent bientôt donné un autre cours à la conversation. Mais il était dit que, ce soir-là, la maison du notaire entendrait une véritable conférence comme celles que la mode venait d'introduire un peu partout. Un mot vint renouer le fil de la dissertation interrompue.

— Es-tu pour longtemps des nôtres, mon cher Numa ? Cette expédition au pôle nord, à laquelle tu dois participer, te réclame-t-elle bientôt ? Je n'ai pas oublié avec quel enthousiasme tu me parlais de cela lors de notre grande promenade méditerranéenne. C'était, tu t'en souviens, à Alger ; nous allions et venions sur la place du Gouvernement en respirant la fraîcheur du soir. Je voulais te dissuader, mais aucune de mes raisons ne trouvait grâce devant ta foi ardente dans le succès.

— Le pôle nord ? On ne va pas au pôle nord. Auparavant je croyais comme d'autres à une mer libre pouvant exister au-delà d'une certaine ceinture de glaces pendant l'été polaire qui n'est qu'un jour de six mois durant lequel le soleil ne quitte pas l'horizon. Mais, à présent que je sais à quoi m'en tenir, je suis revenu de cette utopie.

— Ah ! voilà que tu m'intrigues de nouveau. Ce n'est pas, je le suppose, que l'insuccès des vaillants marins anglais de l'Alert et de la Discovery qui se sont heurtés à des remparts de glaces infranchissables, ni les infortunes des braves américains de la Jeannette aient découragé un intrépide tel que toi. Tu dois avoir de plus invincibles raisons.

Numa, très grave, se recueillit un moment et sembla hésiter à répondre, mais devant le regard interrogateur de M. Honorat qui avait toujours tremblé à la pensée de ce projet auquel son fils renonçait maintenant, il se décida et reprit :

— Puisque tu veux connaître la raison pour laquelle le pôle nord est inaccessible et le deviendra de plus en plus, tu sauras que c'est une question tout astronomique, d'ailleurs fort simple, que tu vas comprendre de suite : Tu sais que notre globe, en outre de ses mouvements de rotation et de translation qui font ses jours et son année, a aussi un mouvement conique rétrograde de 50″1 par an, d'où provient la précession des équinoxes, puis encore un quatrième mouvement, celui de la ligne des apsides qui détermine le lent déplacement horizontal du grand axe de l'orbite dans le même sens rétrograde, à raison de 11″8 chaque année, soit en tout 61″9 ce qui, pour les 360 degrés du cercle entier de ces deux mouvements combinés, donne pour que notre globe reprenne la même position, une période de 20,937 années. Or, du fait de ce déplacement incessant de la courbure elliptique de l'orbite terrestre, l'inégalité qui existe dans la durée des saisons subit nécessairement une sorte de roulement qui transporte peu à peu cette inégalité d'une saison à la suivante, en passant par l'égalité des points solsticiaux et équinoxiaux, pour revenir

dans le même ordre dans l'espace de 20,937 années, soit en nombre rond 21,000 ans.

Une remarque, peu importante au premier abord, mais entraînant des conséquences considérables pour notre planète, frappa, il y a longtemps déjà, l'esprit clairvoyant d'un homme resté pourtant presque inconnu et qui publia sur ce sujet un opuscule que le hasard seul me mit dans les mains tout dernièrement (Les révolutions de la mer, par Adhémar, 1842). C'est que notre printemps et notre été réunis qui, de l'équinoxe du printemps à l'équinoxe d'automne correspondent au plus grand arc de la route elliptique de la planète, se trouvent avoir environ huit jours de plus que l'automne et l'hiver, tandis que le contraire a lieu dans l'hémisphère austral où les saisons se succèdent à l'inverse des nôtres, par le fait de l'inclinaison de la terre sur l'écliptique. De cette inégalité il résulte que le pôle boréal a dans l'année 4,464 heures de jour pour 4,296 heures de nuit, tandis que le pôle austral présente par contre 4,464 heures de nuit pour 4,296 heures de jour, différence 168 heures de nuit que l'autre pôle a de plus que le nôtre. Or, si 168 heures de refroidissement nocturne en une année sont peu de chose, il n'en est plus de même lorsque ce chiffre se multiplie par plusieurs milliers d'ans. Le refroidissement du pôle le moins favorisé, qui se trouve être dans la période actuelle le pôle austral, s'augmente dans des proportions colossales et nous comprenons alors l'énorme accumulation des glaces antarctiques qui s'étendent jusqu'au 65 degré de latitude, tandis que les glaces permanentes du pôle arctique ne dépassent guère le 80 parallèle. Il va de soi que lorsque le mouvement des apsides aura accompli la moitié de son évolution, ce sera l'inverse qui existera relativement à la durée comparative des saisons pour les deux hémisphères.

Il est donc établi qu'au cours du roulement complet de ce lent déplacement des saisons qui dure 21,000 ans, chacun des pôles de la terre aura eu son tour de maximum de refroidissement et d'accumulation de glaces à intervalles par conséquent de 10,500 années, et que cet échange alternatif d'une calotte principale de glaces polaires se continuera aussi longtemps que dureront les mêmes conditions astronomiques de notre planète.

— Je ne puis m'empêcher de trouver tout cela fort logique et compréhensible et d'adhérer, moi aussi, à la théorie de ton Adhémar, interrompit Marius, mais de ce que c'est le pôle austral qui possède maintenant la principale calotte glaciaire, ne s'ensuit-il pas que le pôle nord est par contre à son minimum d'envahissement par les glaces, et que c'est le moment où jamais de tenter l'entreprise ?

— Attends un peu, mon cher Marius, tu vas voir que non seulement nous n'en sommes plus déjà à ce minimum de glaces boréales, mais que la même raison théorique de la formation de ces glaces polaires détruit pour toujours tout espoir de trouver une mer libre à une place où les glaces s'amoncellent au contraire de plus en plus vers le centre même du pôle.

Ces époques de maximum et de minimum n'arrivent bien entendu qu'une fois en 10,500 ans, lorsque l'hiver d'un hémisphère et l'été de l'hémisphère opposé coïncident exactement avec le passage de la terre aux extrémités du plus grand axe de son orbite. Ainsi c'est en l'année 1248 de l'ère chrétienne que le premier jour de notre hiver tombait au même moment que celui du passage de la terre au périhélie, et les chiffres que nous relevions tout à l'heure ne sont donc plus tout à fait exacts pour l'époque où nous sommes. Depuis l'an 1248, le pôle nord se refroidit à son

tour peu à peu ; et tandis que l'hémisphère austral voit ses étés, qui coïncident avec nos hivers, s'allonger et ses glaces diminuer, les glaces au contraire s'amoncellent de plus en plus sur notre pôle qui loin d'être libre de glaces en aucune saison, malgré les débâcles estivales du pourtour, possède lui aussi sa calotte glaciaire permanente qui ne fait que s'accroître d'année en année, et devient par conséquent toujours plus inabordable.

Adhémar a calculé que la masse des glaces qui s'accumulent ainsi particulièrement sur un des pôles et qui, par le poids qu'y ajoute la chute incessante des neiges, s'enfonce jusqu'à reposer sur la croûte solide du globe, Adhémar, dis-je, a calculé que cette masse, qui excède considérablement en poids et en étendue les glaces du pôle opposé, peut atteindre vingt lieues d'épaisseur au centre de la calotte, avec une surface de 78,500 lieues carrées, ce qui représente un poids tel que l'équilibre du globe s'en trouve changé, et le centre de gravité de toute la masse liquide déplacé de près de 400 lieues. De là nécessairement afflux des eaux vers le pôle devenu le plus lourd et submersion de toutes les terres situées du même côté et restant au-dessous d'une certaine altitude.

Il n'en faut pas davantage pour comprendre que voilà la raison qui donne actuellement à l'hémisphère austral l'immense étendue et les grandes profondeurs d'océan qui distinguent ce côté du globe où existe en effet maintenant la principale calotte glaciaire et où l'on observe que la température moyenne est d'environ dix degrés plus basse que celle de notre hémisphère à nous.

Quand le lent déplacement de la durée des saisons aura transporté de notre côté ce notable surpoids des glaces polaires, ce sera le nord qui, à son tour, recevra l'afflux résultant du nouveau déplacement d'équilibre des océans et verra ses continents ense-

velis sous des masses liquides qui, pour notre France, représenteront plus d'un millier de mètres d'épaisseur. Ces modifications géographiques et climatériques accompagnant le mouvement des glaces sont, disons-nous, fort lentes à se produire puisque ce mouvement s'étend à une période de 10,500 années. Pourtant il est aisé de reconnaitre dès à présent même des signes sensibles du changement qui date de l'an 1248, notamment dans l'abaissement de température qui gagne peu à peu le côté de la terre que nous habitons.

Déjà la demi-douzaine de siècles qui s'est écoulée depuis l'époque qu'on peut appeler le moment de la pleine mer australe et de la basse mer boréale, ou bien celui du maximum de froid pour l'hémisphère sud et du maximum de chaleur pour l'hémisphère nord, cette demi-douzaine de siècles seulement, dis-je, a suffi pour rendre moins habitables les terres septentrionales et les preuves de ceci abondent. Ainsi, le sol aujourd'hui si désolé du Groenland garde encore des racines de forêts disparues, lesquelles témoignent d'une végétation relativement récente et devenue impossible avec la température actuelle de cette contrée glacée l'Islande avec ses cinquante mille habitants, n'a plus guère que le tiers de la population que cette île nourrissait il y a quelques siècles, quand on y récoltait des céréales qui n'y pourraient plus être cultivées de nos jours ; plus près de nous, la vigne ne prospéra-t-elle pas longtemps en Angleterre jusqu'à ce qu'enfin cet arbuste précieux dut reculer finalement devant un climat devenu tout à fait insuffisant, et en France même ne comptait-on pas encore au temps de Louis XII et de François I certains crus des environs de Paris parmi les meilleurs du royaume ? Or le petit bleu de Suresnes et d'Argenteuil que les promeneurs parisiens

vont maintenant déguster le dimanche, n'a plus, que je sache, de si hautes prétentions.

Ces changements ne sont d'ailleurs que la répétition de changements semblables accompagnant l'évolution glaciaire qui se répète tous les 21,000 ans pour chaque hémisphère. C'est ainsi que la période semblable antérieure à la période actuelle a de même laissé de ses traces dans la forêt fossile d'Anakerdluk au Groenland et que de nombreux bassins houillers de différents âges se rencontrent à toutes les profondeurs dans les cinq parties du monde. D'autre part, si nous ne considérons que le règne minéral, le propre sous-sol de Paris avec ses étages successifs de terrains neptuniens correspondant à autant d'invasions de la mer qui alternent avec des époques d'émergement, n'offre-t-il pas la preuve matérielle et visible de ces révolutions périodiques ? Ce passé nous prédit avec certitude quel triste avenir attend la capitale du monde civilisé.

Il est donc bien démontré que la somme annuelle de chaleur solaire, que nous recevons de ce côté-ci du globe, va diminuant de siècle en siècle. Eh bien, ce refroidissement ira toujours grandissant jusqu'à ce qu'un jour recommence pour notre France la même période glaciaire que connaissent les géologues et qui, dans les Pyrénées notamment, a laissé des traces accusant 400 mètres d'épaisseur, jusqu'à ce que nos hivers provençaux voient s'attacher à nos rivages des banquises méditerranéennes, comme en une autre Baltique.

— Ah mon Dieu, qu'entends-je ? s'écria Jeanne consternée.

La jeune fille que les soins intelligents d'une institutrice dévouée, femme d'élite restée son amie intime, avaient instruite

plus sérieusement que ne le sont d'ordinaire les jeunes Françaises, n'était pas sans avoir pu suivre et comprendre les choses que son frère venait d'expliquer, mais sa vive imagination et sa nature de sensitive venaient d'être frappées comme s'il s'agissait d'un malheur prochain.

— Petite sœur, rassure-toi. Cela n'a rien d'alarmant pour nous. Les oliviers prospéreront encore de longs siècles dans notre belle Provence. Mais malheur aux hommes qui vivront dans le Lxxx siècle de notre ère, quand les temps de la grande marée arctique seront venus ! Dans six mille ans, ceux-là seront victimes d'une catastrophe bien autrement terrible que ces glaces qui déjà t'effraient.

— Quoi donc encore ?

— Je vous l'ai dit la rupture de l'équilibre actuel des mers de notre globe, telle qu'elle se produit alternativement, tantôt du nord au sud, tantôt du sud au nord tous les 10,500 ans. D'abord le retour lent et graduel de l'Océan vers notre hémisphère, ensuite le déchaussement par retrait des eaux et la désagrégation lente du massif glaciaire du sud, lequel durant de nombreux siècles aura reçu un excédent de chaleur au lieu d'un excédent de froid puis enfin, lorsque le centre de gravité de la masse liquide se trouvera avoir dépassé celui du globe, l'effondrement et la débâcle de la majeure partie des glaces australes désagrégées que ce coup de bascule précipitera vers l'hémisphère nord comme un assaut formidable.

Ce cataclysme qui n'attendra pas le maximum de chaleur de la période, pas plus que nos petites débâcles polaires annuelles n'attendent le milieu de l'été, sera déchaîné peu après que le

centre de gravité aura pénétré du côté septentrional de l'équateur. Alors se reproduira, mais en sens inverse, le déluge resté dans la mémoire de tous les peuples et arrivé, selon la Bible, en l'an 2350 avant Jésus-Christ. Une effroyable masse d'eau entraînant les gigantesques débris de la débâcle australe, se précipitera vers le nord et submergera la plus grande partie des contrées de notre hémisphère, laissant à découvert, dans le sud, des continents nouveaux. Et quand je dis nouveaux, je me trompe, puisque ce seront les anciens continents antarctiques qui reviendront à la surface, ceux-là même qui se virent autrefois engloutis avec les nations qu'ils portaient, avec l'humanité antédiluvienne de laquelle survécurent à peine quelques débris pour perpétuer la tradition du cataclysme.

Que furent ces peuples, ces empires si tragiquement anéantis ? Quels degrés de civilisation, de progrès, de savoir, avaient-ils su gravir durant une période de plus de dix mille ans ? Le souvenir s'en perdit sans doute chez les survivants épars qu'un sort fatal ramenait à la vie de nature et à la barbarie. Cependant que signifie cette tradition tenace de géants voulant s'égaler à Dieu lui-même, de Titans essayant d'escalader le ciel ? La légende fabuleuse conservée par les peuples ne serait-elle pas, après tout, la mémoire véridique mais défigurée d'une haute et puissante civilisation humaine qui sombra dans l'universel désastre ?

Et voilà pourtant où nous allons nous-mêmes à notre tour. L'avancement, la civilisation, le progrès ne cessant de s'élever et de grandir pour tomber à la fin et tout d'un coup dans l'abîme inévitable ! Car Il n'y a pas à en douter, le déluge reviendra !

On entendit un soupir navré qui fit tourner les têtes du côté de la cuisine. C'était la brave Martine qui, écoutant, elle aussi, debout dans le chambranle de la porte ouverte, se criblait la face de signes de croix.

— Heureusement, nous avons soixante siècles devant nous, dit en souriant M. Foulane. Nous pouvons donc cette nuit encore dormir sur nos deux oreilles.

— Pour l'humanité, soixante siècles ne sont pas un si long espace de temps, reprit Numa. Vous êtes-vous jamais dit qu'un petit défilé de cinq ou six douzaines d'existences de vieillards mises à la suite l'une de l'autre, suffit à combler toute la durée qui nous sépare du dernier déluge ?

Cette digression un peu longue et assez hors de saison à la veille de la fête de famille qui se préparait, s'arrêta à cette conclusion de Marius

— D'ici à six mille ans, les hommes auront réalisé de tels progrès qu'ils sauront bien endiguer le prochain déluge ou lui échapper de quelque manière ingénieuse.

Les dames se levèrent et se disposèrent à rentrer au logis accompagnées des deux jeunes gens, l'heureuse M Honorat s'appuyant sur le bras de son fils, et la non moins heureuse Jeanne serrée contre son Saucé qui la reconduisait pour la dernière fois à sa demeure de jeune fille.

La nuit, d'une fraîcheur délicieuse, nuit à peine pâlie par un mince filet de lune naissante qui montait de l'horizon, laissait scintiller dans toute leur splendeur les constellations du firmament. C'était une de ces nuits qui font rêver les poètes et les

amoureux et qui poussent invinciblement le regard vers les profondeurs de la voûte étoilée. De tout temps d'ailleurs les amoureux ont raffolé du ciel et des étoiles. L'amour, c'est l'éternel poème de la nature et de la vie, et non pas seulement de cette éphémère existence terrestre, mais encore des innombrables foyers de vie qui animent les espaces célestes ou des planètes sidérales sans nombre, la plupart sans doute mieux apanagées que notre chétive résidence, voient, elles aussi, vivre et aimer des êtres, des humanités que jamais nous ne connaîtrons et qui, de leur côté, nous ignorent.

Que peuvent être ces terres du ciel, ces mondes nécessairement aussi variés de nature et d'aspect que les milieux tous différents qui leur ont donné naissance ? Quelles existences, quelles civilisations s'y agitent et s'y développent ? Peut-être dans l'infinité de leur nombre se rencontre-t-il quelque terre pareille à celle-ci, où vit une humanité toute semblable à la nôtre, sœur de la nôtre ! Mais qui jamais pénétrera de tels mystères !

Pourquoi ces réflexions étranges dans lesquelles revenait comme une obsession un écho des idées vagabondes de l'ami Numa, assaillaient-elles en ce moment l'esprit de Marius ? Mais nous l'avons déjà dit, le Marius de ce jour-là n'était pas le Marius d'habitude.

Lorsqu'à l'approche des heures solennelles qui décident d'une existence, toutes les cordes de l'âme sont fortement tendues, les pensées et les sentiments atteignent à une puissance d'expansion qui les élève bien au-dessus du théâtre ordinaire de la vie courante. Notre ami touchait à un de ces points culminants où l'âme se soulève et déborde. Jamais il ne s'était senti plus de passion attendrie et en même temps d'émotion délirante que ce soir-là

auprès de cette enfant qui restait comme lui silencieuse et comme lui aussi sans doute, s'abîmait dans quelque indicible vision intérieure.

On était devant la maison Honorat. Il fallait se séparer, et ce fut d'une voix troublée qu'en abandonnant la main de son amie, il lui dit ces seuls mots : à demain ! mais d'un ton si ému, d'un air si étrange que la jeune fille à son tour laissa percer un léger trouble interrogateur dans l'adieu qu'elle lui rendit.

— Allons, à demain, mon enfant, dit la mère.

— À demain, cher Marius, dit aussi Numa dans une dernière étreinte.

02

Marius toujours rêveur s'en revint et rentra chez lui par la petite porte du jardin dont il avait la clef. À cette heure de la nuit, le lieu se prêtait sans doute au besoin qu'éprouvait le jeune homme de goûter un moment de solitude avant de monter se reposer, puisque, au lieu de regagner de suite son appartement, il se mit à parcourir à pas mesurés l'allée latérale sur laquelle donnait la porte qu'il venait de refermer sur lui, allant et venant de l'ombre noire que projetait la maison à l'ombre plus noire encore qui s'étendait le long de la haute rangée d'ifs sombres du fond du jardin. Entre le faîte de cette obscure muraille végétale et le faîte des maisons, il y avait place pour une belle étendue de ciel où les étoiles scintillantes semblaient défier la pâle lumière qu'émettait l'arc brillant d'une lune commençant à peine son premier quar-

tier. Il faut croire que Marius continuait à se plaire dans sa méditation nocturne, car s'arrêtant de marcher, il s'assit sur un de ces grands bancs à dossier confortable que le goût moderne a introduits un peu partout, dans nos jardins aussi bien que sur nos promenades publiques.

Un silence profond, à peine distrait par un lointain coassement de rainettes régnait alentour. Dans la maison tout dormait excepté Marius et excepté aussi ce brave Houzard qui vint sans bruit se coucher discrètement aux pieds de son maître. Il sembla pourtant un moment venir de là-bas quelques notes adoucies d'une musique bien connue de l'amoureux sans doute, car il prêta l'oreille aussitôt. C'étaient les premiers accords de la tendre mélodie de Mireille :

Mon cœur ne peut changer ;
Souviens-toi que je t'aime,

notes fugitives qui venaient de s'envoler de la chambrette close de Jeanne, laquelle de son côté veillait donc aussi encore. Mais la délicieuse harmonie ne soupira qu'un moment et le silence, le grand silence de minuit, régna seul de tous côtés.

Là-haut pointillaient les clous d'or des chars de la Grande et de la Petite Ourse, entre lesquels serpentait le Dragon polaire qui tourne sa tête curieuse vers cette mystérieuse région du ciel où va, dit-on, notre propre soleil traînant à sa suite tout son cortège de planètes. C'est là que se voit le quadrilatère d'Hercule à côté de cette ravissante Couronne boréale dont l'étonnante symétrie dessine en effet un véritable diadème de perles célestes. Aussi Gemma ou La Perle est-il le nom qui a été méritoirement donné à la reine de cet écrin sans pareil. C'était bien là un joyau auquel ne

saurait être comparé nulle couronne de ce monde, si ce n'est pourtant une blanche couronne de fiancée. Et l'imagination ravie du jeune homme s'abîmait dans la plus douce des contemplations intérieures, celle de son propre bonheur, les yeux sur le diadème céleste que, dans sa folie amoureuse, il eût voulu voir descendre à portée de sa main et se donner à lui… pour elle. Et toujours scintillait l'or des constellations dont le champ sans limites semblait le seul fond digne de reposer la pensée agrandie, le rêve divin du plus épris des amoureux.

C'était surtout sur le doux rayonnement d'opale de Gemma que se tenait son regard arrêté par la rêverie. Ses yeux ne s'en détachaient pas, ne voyaient plus que la belle reine qui semblait grouper ses suivantes pour quelque conciliabule mystérieux. De différents côtés s'élançaient cependant comme un discret avertissement pour Marius, de continuelles fulgurations, des clignements d'yeux pour ainsi dire, que les étoiles voisines semblaient lui adresser et échanger entre elles, tels que des signes d'intelligence. Or cette fixité trop prolongée du regard finit par avoir un effet étrange. Ainsi, l'étoile parut s'allumer davantage se rivant à son tour à l'œil de l'imprudent ; elle prit en quelque sorte possession de ce regard trop longtemps arrêté sur ses feux. Marius eut le sentiment d'une sorte de charme qu'il voulut rompre en essayant de reporter sa vue, tantôt vers la superbe Wéga, tantôt sur le brillant Arcturus, mais c'est en vain qu'il tentait de fuir l'attraction commencée. Même lorsqu'il fermait les yeux, cette Gemma restait clouée sur sa rétine et imposait de plus en plus despotiquement son flamboiement agrandi et attirant. Une torpeur invincible saisissait le jeune homme, lui enlevant peu à peu sa lucidité d'esprit.

Pour qui n'a pas expérimenté les étranges hallucinations de l'hypnotisme, le fait que nous rapportons paraîtra tout à fait incroyable. Mais que de choses plus inconcevables les unes que les autres ne s'imposent-elles pas à notre croyance, depuis que l'hypnotisme fait parler de lui et qu'il n'est plus bruit que de ses miracles ! En attendant, le sortilège s'affermissait et le pauvre Marius haletait, la face tournée contre le ciel. Tout à coup le rayon lumineux, tel qu'une pointe d'acier, le pénétra jusqu'au plus profond de son être. Le croirait-on ? C'était Gemma qui maintenant regardait, fixait Marius. Le doux et timide éclat de tantôt était devenu un regard fascinateur et impérieux qui semblait dire : « Viens à moi, je l'ordonne ! »

Comment se fit-il que notre ami perdit subitement le sentiment de sa situation au point que l'étoile ne lui parut plus planer au-dessus de sa tête, mais qu'il la vit au contraire avec épouvante miroitant au fin fond d'un abîme immense ouvert au-dessous de lui ? Toujours est-il que le vertige l'envahissant de plus en plus, il se crut porté au-dessus d'un vide effroyable. Un subit instinct de conservation lui fit même étendre avec une énergie désespérée ses mains crispées qui étreignirent fiévreusement les lames de bois du dossier arrondi qui soutenait sa tête. Pourtant cela n'était-il pas absurde, impossible ? Et la loi des corps graves ? Cette force centripète qui attache, retient au sol les objets terrestres, que devenait-elle donc ?

Ah ! il s'agissait bien ici du raisonnable et du possible !

Ce n'était sans doute qu'un cauchemar horrible qui allait cesser. Mais non ! le malheureux sentait dans son délire que la terre tournante le suspendait maintenant la face en bas, sur l'abîme infini qui était là béant sous ses yeux, sans autre soutien que son

étreinte désespérée. Et ses forces s'épuisaient, et l'attraction magnétique de l'étoile redoublait. La reine perfide du cercle magique dardait sur lui ses plus pressants effluves et ordonnait de nouveau : « Viens à moi. »

L'infortuné Marius se vit perdu. Dans son angoisse il vit fuir loin de lui en une vision suprême toute sa vie, tout son bonheur : « À moi ! à moi !... Tout à coup ses doigts à bout de forces se détendirent, et jetant un grand cri, il tomba dans l'immensité...

Une sensation de vent rapide, produisant à ses oreilles un bruit de grandes eaux, tira enfin notre pauvre ami d'un long évanouissement fort compréhensible et excusable du reste. On voit tous les jours des gens se trouver mal pour moins que cela. Il eut aussitôt conscience de sa terrifiante situation et il se demanda combien d'instants encore le séparaient de la mort la plus horrible. Prolonger une telle agonie n'était pas désirable. Il valait mieux que cela finît au plus vite. Et pourtant elle ne venait pas, cette mort. Les instants succédaient aux instants, et il tombait, tombait toujours, le visage en avant, ayant de nouveau sous les yeux l'étoile diabolique, sans que, du reste, il se sentit autrement incommodé.

En une telle extrémité la longueur même du temps qui s'écoulait ramena le calme et la détente dans son esprit. Il se raisonna et se dit à part lui : Mon pauvre Marius, si tu es encore de ce monde, c'est qu'il y a ici quelque chose de surnaturel que tu ne comprends pas.

Bientôt même, la vertigineuse secousse du commencement de la chute se transforma peu à peu en cette suave sensation que doit éprouver l'oiseau qui fend l'air en allant à son but. Après

avoir compté les instants, ce furent de longs quarts d'heure qui lui parurent se succéder. Même qu'à la fin cela devenait monotone. Marius tout à fait rasséréné en vint, pour tuer le temps, à se remémorer des histoires de circonstance, notamment celle de ce sauteur prodigieux dont il avait entendu parler à Marseille, ce sauteur qui bondissait si haut et restait si longtemps en l'air qu'il s'y ennuyait. Et, de fait, lui aussi commençait déjà à s'ennuyer. Si seulement il eût connu le terme de ce fantastique voyage !

Il était décidément temps de chercher à se reconnaître. Le pauvre garçon essaya de regarder autour de lui, ce qu'il n'avait pas osé faire encore. La première chose qui frappa ses regards en relevant la tête, ce fut, à quelque distance en avant, le plus étonnant paysage qu'on pût imaginer, paysage où une curieuse distribution de la lumière séparait dans le même moment une contrée baignée de jour, d'un vaste espace resté dans l'ombre ou plutôt faiblement illuminé par une sorte de clair de lune. D'où il était, Marius voyait la plus magnifique succession de hautes montagnes aux cimes tourmentées et de vallées profondes finissant par se perdre à l'horizon, et cet horizon se découpait sur un ciel presque noir dans une ligne nette et bien tranchée.

C'était le pays lunaire que Marius avait en ce moment devant lui c'était bien la lune qui s'était, paraît-il, mise complaisamment sur son passage depuis qu'il voyageait lui-même d'une si extraordinaire façon. Peut-être devait-il voir se terminer là cette course insensée. S'il en advenait ainsi, qu'allait-il donc devenir dans un pays si différent du sien ? C'était le cas pour notre ami de se remémorer toutes ses connaissances acquises, toutes ses lectures concernant le séjour des Sélénites. Il allait donc pouvoir contrôler les dires merveilleux des voyageurs qui l'avaient précédé dans

cette contrée si mal connue encore, et qui ont sans doute un peu surfait la réalité, ainsi que le veut d'ordinaire le tempérament enthousiaste des hardis découvreurs de pays lointains.

— Les voyageurs qui l'avaient précédé ? dites-vous.

— Mais certainement, cher lecteur ; voyons, rappelez-vous bien :

Sans remonter jusqu'à Lucien de Samosate qui avait assisté à la grande bataille livrée à l'armée du soleil par l'armée de la lune, composée d'hyppogriffes, de puces grandes comme des éléphants et autres monstres curieux, il se rappelait Astolphe dont l'Arioste s'est fait l'historien dans son Roland furieux et qui, en compagnie de saint Jean, partit pour la lune sur le même char qui avait servi autrefois au prophète Élie. Entre autres choses curieuses qu'il trouva dans le vallon où ils descendirent, ce furent toutes les choses que nous perdons par notre propre faute, notamment la réputation et le bon sens qui se gardent là-bas dans des flacons bien bouchés pour garantir de l'évaporation ces substances extrêmement volatiles. Astolphe recueillit même le sien propre ainsi que celui de Roland dont ce dernier se trouvait précisément avoir grand besoin pour le quart d'heure, et il s'en revint sans encombre rapportant intactes ses fioles.

Il avait lu également l'aventure arrivée à don Domingo Gonzalez, gentilhomme de Séville qui, selon ce que rapporte le bon évêque Godwin, avait su apprivoiser une bande d'oies qu'il attelait à une nacelle dans laquelle il voyageait à travers les airs. Bien que le voyage à notre satellite, que réalisa ainsi ce dernier, fut involontaire et absolument du fait d'un caprice de son attelage à qui il plût de s'envoler du pic de Ténériffe directement jusqu'à la

lune, il n'en recueillit pas moins toute la gloire de l'entreprise et il revint un jour nous apprendre que dans la lune il y a des hommes qui ont jusqu'à trente pieds de hauteur, que ces hommes ne s'expriment qu'en musique, dorment durant des jours brûlants qui durent quinze fois autant que les nôtres, et veillent pendant de longues nuits qu'éclaire la lumière venant de la terre ; enfin que ces géants n'en voyagent pas moins en l'air, vu le peu de pesanteur qui règne là-bas, et se dirigent en agitant des éventails.

Un explorateur des plus intéressants est aussi ce Cyrano de Bergerac qui s'éleva au moyen d'une machine à artifices de son invention. Celui-ci vit de même dans la lune des géants mais qui, bien loin de voler dans les airs, marchent au contraire à quatre pattes, et ne laissent pas pour cela d'être des gens fort intelligents et même facétieux, ainsi que Cyrano eut l'occasion de l'apprendre à ses dépens, car on le prit et on le dressa à faire des culbutes et des grimaces pour amuser le public, ne trouvant bon à rien de mieux un homme de son espèce, ce qui n'empêcha pas celui-ci de noter une foule de remarques curieuses dont il nous instruisit à son tour, telles que l'aptitude des Sélénites à se contenter d'odeurs pour toute nourriture, et l'usage de tout payer en monnaie de bel esprit, c'est-à dire par des poésies de leur façon, plus ou moins bien tournées. Marius qui s'inquiétait déjà des moyens par lesquels il pourrait se faire comprendre des habitants s'il lui était donné d'accoster, se rappelait heureusement que le même Cyrano de Bergerac avait lui aussi constaté que là-bas le langage n'est autre que de la musique, mais chez les classes cultivées seulement, le peuple n'exprimant ses pensées que par des signes et des contorsions. Or, dans les deux cas il se sentait rassuré, car notre ami était un musicien passable, et quant aux gestes, n'était-

il pas de ce midi où la langue des signes accompagne toujours, si même elle ne devance pas la parole ?

Il y a même eu des explorateurs de plus haut vol encore que ceux dont nous venons de parler et qui ne sont pas sortis des régions sublunaires, témoin ce Micromégas dont la mirifique histoire a été relatée par Voltaire. Cet habitant de Syrius dont la taille s'élevait à huit lieues de hauteur, voyageait d'astre en astre à seule fin de s'instruire. En Saturne il trouve des nains qui n'avaient que mille toises de haut, et il en emmène un avec lui qui n'était rien moins que le secrétaire de l'Académie des sciences de cette planète ; puis arrivés ensemble sur le globe terrestre, Micromégas prend dans le creux de sa main de l'eau de la Baltique où il semblait remuer quelque chose. Or, ce quelque chose examiné à travers une pierre du collier de son compagnon faisant fonction de microscope, leur apparaît sous la forme d'un navire qui ramenait du pôle nord une mission scientifique. Belle occasion de causer science et philosophie que le Sirien et le Saturnien saisissent avec empressement en se servant, pour entrer en communication avec ces microbes, de petits tubes qui leur permettent de soutenir un assez long colloque avec les savants terriens. Cet entretien se termine par l'affirmation péremptoire d'un docteur ecclésiastique qui déclare que tout l'univers a été créé uniquement pour l'homme ; sur quoi les deux amis rient de bon cœur de l'orgueil de ces insectes humains.

Pour en revenir à la lune, en plus du témoignage oculaire de ces grands voyageurs, des autorités respectables se sont aussi prononcées sur ce qui se passe dans l'astre de nos nuits qui fut autrefois la déesse Diane et en même temps Proserpine. Au premier rang Fontenelle, lorsqu'il voit les Sélénites adorant la terre

qui plane majestueusement dans leur ciel, de même que certains peuples terrestres révèrent la lune, ce qui met dans les deux pays des gens en posture d'adoration réciproque.

Le grand Kepler lui-même, dans une heure de détente de son puissant génie, ne nous a-t-il pas parlé dans son Songe astronomique des Subvolves, les sélénites qui voient tourner la Terre, et des Privolves, ceux de l'autre côté qui sont privés de ce beau spectacle d'une Terre éclairant les nuits des subvolves lesquels, sans être plus déraisonnables que les hommes terrestres, peuvent croire que cet astre treize fois plus grand en surface et plus lumineux pour eux que la lune ne l'est pour nous, a été fait tout exprès pour les éclairer et les recréer en valsant sous leurs yeux ?

Tous ces faits et récits extraordinaires dont Marius ne se fût guère souvenu en d'autres circonstances, lui revinrent ici en mémoire avec beaucoup d'à-propos. De l'ensemble de ces différentes relations il résultait en somme que la lune que nos astronomes disent dénuée de tout élément de vie, et par conséquent tout à fait inhospitalière, vaut probablement mieux que la réputation qu'ils lui ont faite, d'autres savants ayant de leur côté déclaré que si la face que nous connaissons est sans atmosphère et sans eau, c'est que la partie opposée a tout, parce que la force centrifuge de la translation de cet astre qui dans ce cas s'exerce d'un seul côté comme sur la pierre qui tourne au bout de la corde d'une fronde, rejette les fluides et la vie qui en dépend de ce seul côté qui nous est tout-à-fait inconnu. D'ailleurs, Marius allait bientôt savoir à quoi s'en tenir s'il réussissait à toucher sain et sauf à ce sol à peu près vierge dont il se rapprochait de plus en plus.

Seulement une difficulté s'offrait, difficulté en contradiction elle aussi, avec les lois de la pesanteur qui eussent dû précipiter sur le globe lunaire le malheureux, naufragé de l'espace avec une force et une vitesse croissant de moment en moment, en raison inverse du carré de la distance c'était que la trajectoire qui emportait notre ami s'écartait au contraire assez sensiblement et sans dévier, de l'orbite de la lune qui n'avait donc aucune action sur le corps qui traversait ainsi impunément sa sphère d'attraction, et qu'il devenait probable que Marius allait passer outre. Encore une épreuve pour l'infortuné qui voyait lui échapper la planche de salut sur laquelle il comptait déjà, salut bien problématique pourtant, puisqu'il y avait toute apparence qu'une chute nécessairement mortelle le briserait sur les rochers dont il distinguait les mille aspérités. Mais tout n'était-il pas préférable au sort affreux de se voir englouti à jamais dans les abîmes de l'infini des espaces ?

Tandis que s'agitaient en lui de si noires pensées, et de même qu'instinctivement il avait commencé par remuer la tête, Marius essaya de mouvoir ses bras et ses jambes, et voilà qu'il s'aperçoit qu'un exercice un peu régulier de ses quatre membres rendait de véritables effets de natation aérienne, ainsi qu'en rêve il lui était arrivé maintes fois de se sentir emporté dans les airs aussi léger que l'oiseau. Or Marius était bon nageur, mais sa découverte ne pouvait avoir que des effets fort limités, car sa course vertigineuse ne lui permettait à peine que d'infléchir légèrement de côté sans qu'il pût briser le courant insurmontable qui semblait le porter. Toutefois c'était déjà beaucoup que de pouvoir biaiser dans un angle appréciable, et dans le cas présent, peut-être y avait-il des chances pour qu'il pût atteindre une des montagnes

lunaires dont il allait raser les sommets, s'accrocher à n'importe quel point d'appui et se cramponner ferme.

Il se mit donc à nager vigoureusement, et en moins de cinq minutes, il avait assez dévié de sa ligne de projection pour voir à très proche distance, les rocailleuses cimes du mont Tycho, le plus considérable des anciens volcans lunaires. Si dans un moment aussi perplexe, notre nageur avait eu le loisir de contempler le paysage qui se déroulait sous ses yeux, et qu'éclairait un splendide clair de terre, il eût admiré l'incomparable beauté des immenses traînées lumineuses qui, rayonnant autour de la montagne, semblaient autant d'énormes fleuves aux reflets argentés qui sortaient du cirque central par de béantes échancrures pour aller se perdre à l'horizon, non en méandres capricieux, comme nos rivières terrestres, mais en ligne droite en traversant monts et vallées. Il eût cru voir alors que ces fleuves étonnants ont pour lits d'immenses fêlures du sol et sont formés de coulées prodigieuses d'un métal qui s'est solidifié sans trop perdre de son éclat naturel, et il eût compris que la croûte de ce globe avait dû être bel et bien brisée à une époque ancienne sous l'action d'explosions internes à la suite desquelles ces matières en fusion, montant de l'intérieur, seraient venues combler tous les vides de l'énorme étoilement ainsi produit. Que sont nos chétifs volcans et nos timides tremblements de terre en comparaison des cataclysmes effroyables qu'a vus se succéder notre satellite lorsqu'après les explosions de Copernic et d'Aristarque, l'éclatement de la région du mont Tycho a pu rendre possible la dispersion dans l'espace du globe lunaire tout entier réduit en poussière !

Mais ce n'était pas cela qui occupait pour l'heure l'esprit de Marius. En fait d'hypothèses, il ne considérait avec assez de sang-

froid, du reste, que celle d'un atterrissement possible, si ce mot peut être employé ici, et il faisait en conséquence des efforts surhumains pour se rapprocher de ces cimes qu'il était écrit pourtant qu'il n'atteindrait pas, car c'était ailleurs que sa destinée poussait l'infortunée victime des maléfices de la perfide Gemma. C'était beaucoup plus loin que notre héros était attendu.

Ce fut en vain qu'avec le courage du désespoir, le nageur éthéréen multiplia les coupes les plus savantes et les plus énergiques. Le globe lunaire et lui se croisèrent bientôt à un millier de mètres à peine de distance, puis cette distance alla augmentant de plus en plus, l'un s'avançant dans sa séculaire translation autour de la terre, l'autre continuant d'être précipité de plus belle.

Si un espoir et des efforts insensés absorbaient tantôt toutes les facultés de Marius et l'empêchaient d'étudier avec fruit le paysage que la lune tourne invariablement du côté de son chef hiérarchique, le globe terrestre, maintenant c'était un morne désespoir qui l'accablait et qui le rendait à peu près indifférent au spectacle, absolument nouveau pour un terrien, que présentait la partie toute baignée de soleil du côté inconnu de notre satellite qu'il dépassait rapidement, mais pas d'une telle vitesse toutefois, qu'il n'en pût distinguer les points essentiels. Ce n'est pas qu'il y eût une grande différence comme configuration générale : encore des cratères de toute dimension, d'autres montagnes et d'autres surfaces auxquelles il ne manquait que des noms dans le genre des dénominations connues de mers de Nectar, de la Fécondité, de la Sérénité, lac des Songes, etc. En somme une sélénographie, assez semblable à celle qui se laisse voir. Mais ce qui était véritablement changé, c'était une coloration particulière des bas-fonds, des reflets point trompeurs qui dénonçaient de véritables mares

d'eau cette fois, soit au fond des cratères éteints, soit dans les plaines où se détachait une verdure donnant des idées vagues de fougères, de joncs et de roseaux. Ainsi, voilà qui donnait raison à ceux qui supposent que ce qui reste de vie lunaire s'est réfugié avec tous ses éléments indispensables du seul côté où la force centrifuge repousse les fluides dont il ne reste plus trace du côté qui nous regarde.

Peut-être avec de bons yeux et plus d'attention, Marius eût-il vu s'agiter par places les ondes et les grandes herbes, et apparaître quelque monstre ondulant rappelant les formes rudimentaires de la vie revenue à ses premières ébauches sur cet astre précocement vieilli car lui aussi a dû avoir ses époques de vie prospère, ainsi que semblaient en témoigner de divers côtés les places blanchâtres où se profilaient et se dressaient des contours ayant toute l'apparence de murailles en ruines. C'étaient sans doute les derniers vestiges d'une antique civilisation lunaire, car rien autre ne dénonçait des marques d'une vie intelligente actuelle sur ce globe si étrangement partagé que des êtres vivants ne pourraient sans danger de mort s'approcher de la partie faisant face à la terre. De façon que si nous ne voyons pas le côté habitable de leur pays, ils ne pourraient pas davantage voir le nôtre ; globe moribond d'ailleurs qui, s'il recèle encore quelques forces internes capables, paraît-il, d'y déterminer de temps à autre de petits changements superficiels, et même des éruptions comme le flamboiement d'Aristarque récemment observé, est, disons-nous, certainement bien près de ne plus faire qu'un cadavre ambulant.

L'état d'esprit dans lequel se trouvait Marius à ce moment-là doit nous rendre indulgents pour le peu d'attention qu'il mit à

étudier sérieusement cet hémisphère lunaire que nous ne connaissons pas du tout. En toute autre circonstance, il eût été absolument impardonnable de n'avoir pas pris des notes sûres, des croquis exacts du pays des Privolves, car une si bonne occasion ne se représentera pas de si tôt. Si cependant c'était une excuse pour lui, nous nous rappellerions que d'autres voyageurs autrement savants pourtant que Marius, comme étaient le fameux Barbicane, le président du Gun-Club américain et ses deux amis que l'audacieux Jules Verne envoya visiter la lune en boulet de canon, ont été aussi inattentifs, et ne nous en ont guère appris davantage, lorsque leur retour parmi nous produisit dans toute la planète une émotion et un intérêt qui durent encore. Faudra-t-il donc, pour que nous connaissions une bonne fois d'une manière certaine notre satellite en entier, que nous attendions le moment critique où, selon les calculs des astronomes, la lune raccourcissant toujours la distance qui la sépare de nous, en arrivera au moment fatal où elle finira par nous tomber sur la tête ?

En tout cas, ce n'est pas le pauvre Marius qui nous instruira plus amplement sur cet intéressant sujet, en admettant qu'il nous revienne quelque jour, chose que nous ignorons encore, car il se voit emporté maintenant avec redoublement de vitesse loin de ce pays lunaire si inaccessible. Il n'y avait pas apparence non plus qu'il réussit davantage à rencontrer et à aborder quelqu'une des autres planètes du système, lesquelles d'ailleurs restaient invisibles pour lui dans le plein jour qui l'éblouissait. À peine s'il eut un moment la vague apparition d'un vaste disque assez rapproché, celui de l'immense Jupiter qui s'enveloppait majestueusement d'épais nuages, comme il sied au dieu du tonnerre qu'il a été pendant si longtemps.

Cependant la clarté même du jour pâlit bientôt graduellement. Le voyageur franchissait les dernières limites du système solaire, limites plus reculées sans doute qu'on ne le croit communément, car au-delà même de Neptune, deux ou trois faces pâles d'indubitables planètes, inconnues de leur sœur terrestre, le croisèrent l'une après l'autre comme de fuyants météores.

Quel courage humain, quel espoir, si tenace fut-il, résisterait dans une telle situation ? Aux preuves d'énergie morale et physique de naguère, succédèrent chez Marius le fatalisme résigné et l'abandon total de soi-même d'un homme qui se voit décidément flambé. Ne venait-il pas de reconnaître tout, là-bas, à l'opposé de sa tête, dans un nimbe peu lumineux mais encore distinct, un petit groupe céleste qu'on eût pu mesurer de la main, et qui représentait pour le malheureux exilé le monde solaire tout entier, ce monde dans un coin duquel il avait été si heureux et où il laissait tout ce qu'il aimait ? Puis, devant lui, cette fois encore, plus étincelante que jamais, l'étoile fatidique, cette Gemma et son cercle menaçant qui semblait même s'être distendu et ouvrir davantage son béant abîme, comme pour capturer plus sûrement l'infortuné !

Bientôt ce fut chez lui plus que de la prostration morale, car vint l'engourdissement physique causé par le froid extrême des espaces, qui le pénétra jusqu'aux moelles et éteignit tout à fait ce qui pouvait lui rester de sentiment. Ce ne fut plus alors qu'une masse inerte, un corps en léthargie qui continua de s'enfoncer dans l'étendue sans bornes…

Combien de temps dura l'anéantissement de notre ami ? Nous ne saurions le dire et lui-même moins que nous. Mais cette annihilation semblable à la mort devait avoir une fin. Il vint un mo-

ment où une bienfaisante chaleur réchauffa son sang glacé, où une vie restée latente reparut dans ce corps insensibilisé. Ce ne fut pas de suite le réveil, mais dans les limbes de la pensée longtemps éteinte, commencèrent à luire de tremblantes lueurs, et s'agiter de vagues images qui prirent bientôt la fugitive consistance du rêve et même d'un rêve tout d'abord enchanteur :

Un paysage riant tout doré de soleil l'entourait. Là-bas au loin, un horizon de mer bleue, ici près un grand bois tout baigné d'ombre. Attiré par de douces séductions de fraîcheur et de mystère, le jeune homme pénétrait sous l'épaisse ramure lorsqu'il voit s'avançant de son côté, avec la majesté d'une déesse, une femme d'une céleste beauté dont les blancs voiles s'éclairaient d'intermittents éclairs quand dans sa marche sur le vert assombri du gazon, elle passait sous les étroits rayons de soleil qui ça et là tombaient de la voûte au bruissant feuillage. La ravissante apparition s'arrête à quelques pas en penchant sur lui son doux visage. Ô surprise ! Ô ravissement ! c'est elle, c'est sa Jeanne ! Et le rêveur, éperdu d'amour, tombait sur ses genoux et tendait ses bras à la bien-aimée… Mais pourquoi ce froid regard, cet air indifférent ? Sa Jeanne ne connaît-elle plus son fiancé ? Ciel ! elle ouvre la bouche pour proférer des paroles hautaines. Elle détourne la tête et elle passe. C'en est trop ! Aussi Marius ouvre-t-il les yeux et, revenant à lui, s'aperçoit qu'il sort d'un songe trompeur, d'une angoisse chimérique à la place de laquelle vient le mordre au cœur une autre angoisse cette fois trop bien motivée, celle de la réalité de sa situation. Alors un éclair de révolte et de colère contre l'injuste destinée jaillit de ses yeux. Il allait sans doute la revoir cette Gemma implacable avec son cercle infernal. Mais non, l'étoile maligne n'était plus là. Ce qu'il y avait, c'était le

plein jour d'un soleil splendide, non plus fuyant derrière lui, mais bien sur sa tête, l'attirant, le ramenant vers ses feux !

Qu'était-il donc advenu de lui pendant son long évanouissement ? Comment se faisait-il que la force qui l'éloignait auparavant de la terre, l'en rapprochât à l'heure présente ? Était-ce réellement le monde solaire qu'il avait devant lui ? Il ne peut pas en douter, puisque malgré la lumière qui l'inonde, lui apparaît là-bas l'étrange, l'unique planète Saturne qui s'entoure de la couronne de corpuscules que nous appelons son anneau. Il fallait donc qu'en son fantastique voyage il eût décrit une courbe incommensurable, mais une courbe fermée qui le ramenait maintenant au point de départ ou bien il se pouvait encore qu'après avoir été lancé comme une flèche vers le ciel, il retombât en ce moment la tête en bas comme le ferait précisément un projectile de ce genre.

Alors le songe de tout à l'heure était donc un présage de retour. Il allait être rendu à la terre, à sa patrie, à ses affections, à son bonheur. Ah ! comme il s'élance ! Comme il s'aide de tout son pouvoir pour accélérer encore sa chute devant un dénouement aussi inespéré ! Comme il salue d'un vivat enthousiaste cette première rencontre d'une terre de son ciel, cet immense Saturne qui déploie maintenant son anneau sans pareil si près de Marius, que celui-ci qui le voit tourbillonner sous ses yeux comme en un manège inouï, n'a qu'à infléchir un peu à gauche au moyen de quelques coupes énergiques pour passer à travers l'immense cercle, avec la prestesse d'un acrobate comme on n'en vit jamais.

Au loin se montre enfin, et tout droit devant lui, un astre qui doucement s'illumine d'une pâle et bleuâtre clarté. Son disque, grandissant de minute en minute, dessine bientôt des formes de

continents bien connus, et la présence à ses côtés de la lune, sa fidèle compagne, que notre ami retrouve sans envie de s'y arrêter cette fois, détruirait la moindre incertitude s'il en pouvait encore avoir. Terre ! terre ! s'écrie avec délire l'exilé enfin si près d'être rendu à sa patrie. Bientôt il en est assez rapproché pour pouvoir contempler le spectacle majestueux de la rotation du globe terrestre sur son essieu idéal. Malgré une zone de nuées légères qu'irisent de mille couleurs les rayons d'un soleil oblique, se distinguent les découpures des continents et des mers, les golfes, les caps qui s'enfoncent et disparaissent tour à tour à l'orient, tandis que de l'occident surgissent de nouvelles terres et montent de nouveaux océans. Tableau admirable que par la pensée purent les premiers entrevoir, avec l'intuition du génie, les Copernic et les Galilée, et que Marius, lui, voyait en réalité avec les excellents yeux de ses vingt-cinq ans.

Il ne s'attarda pas à philosopher sur les vicissitudes de la science dont les éternelles vérités sont si lentes à prévaloir dans l'esprit des hommes ; il ne donna pas un souvenir aux vains systèmes des Ptolémée et des Tycho-Brahé, ni même à l'ingénieuse théorie de ce bon moine que cite l'aimable Cyrano de Bergerac, et qui voulait que la terre tournât, parce que le feu central étant l'enfer, les damnés pressés de fuir les flammes, s'accrochaient et grimpaient le long des parois intérieures de la sphère, laquelle tournait alors sous leur poids comme une cage d'écureuils. Non, une seule pensée, un seul but l'occupait : réussir à aborder sans dommage ce globe aimé vers lequel le précipitait à présent une force accrue de moment en moment. Il lui fallait tâcher de faire coïncider l'instant précis de la chute finale avec le passage de l'ancien continent et autant que possible de la France, et puis par-dessus tout, viser une surface liquide pour amortir le terrible

choc dans les flots de la mer à proximité des côtes, au lieu de se rompre à coup sûr les os sur la terre ferme. Aussi, dans sa préoccupation, ne remarquait-il pas certains changements significatifs dans les régions voisines des pôles, et notamment la blanche surface des glaces arctiques considérablement agrandie, car son regard ne quittait pas les environs du 43 degré de latitude et mesurait anxieusement le temps et la distance qui le séparaient encore de la minute critique.

C'était l'instant ou jamais de mettre à profit le pouvoir, si limité qu'il fût, des coupes et des contre-coupes natatoires dont il avait déjà eu l'occasion de faire l'expérience ; les contre-coupes surtout, dans une course aussi vertigineuse qui gênait ses calculs, sans compter qu'un vent brûlant lui mettait déjà le visage en feu en traversant ainsi qu'un aérolithe l'atmosphère terrestre.

— Serre les freins, Marius, ou tu vas t'enflammer comme un simple bolide !

Attention ! le continent asiatique vient de défiler tout entier. Voici la Méditerranée qui miroite tout en bas. Des navires se remarquent même déjà voguant de divers côtés. Le prochain point de rencontre de la marche horizontale de la surface liquide et de la chute verticale du corps de notre héros a certainement de la marge, mais on peut se tromper d'un grand nombre de milles en quelques secondes. Faut-il se retenir ou se précipiter ? Il semble que la mer gagne de vitesse. Gare aux côtes d'Espagne qui s'avancent là-bas. Vite ! il n'est que temps. À la grâce de Dieu ! Une ! deux ! ! pouff ! ! !

03

Fort heureusement pour notre ami, que la mer à cet endroit avait une belle profondeur et qu'il possédait une longue haleine. Plus heureux que le téméraire Icare, qui après s'être brûlé les ailes au soleil, avait péri dans les flots où il s'était vu précipité, Marius, lui, eut la vie plus dure, mais encore ne revint-il sur l'eau qu'aux trois quarts asphyxié, et il n'aurait certainement pas tardé à faire un noyé achevé, si son heureuse étoile n'eût fait qu'un canot, expédié en hâte du bord d'un navire témoin de sa chute, ne fût venu le repêcher juste à point. Bientôt après, Marius était apporté sur le pont, et lorsqu'il fut revenu à lui, le groupe empressé de ses sauveteurs entourant la chaise longue sur laquelle il reposait, ne laissa pas que de l'étonner beaucoup. Il resta un moment silencieux, cherchant à se reconnaître dans tout cela. Il comprit enfin ce qui avait dû se passer, et le bonheur de se voir sain et sauf, de retour sur la terre, lui rendant ses forces, il se leva d'un bond.

— Sauvé ! bien visé ! Ah ! merci, mes bons amis. C'est vous qui m'avez repêché ? Vous êtes de braves gens !

Puis jetant sur la mer un regard circulaire :

— Oh ! oh ! mais l'horizon s'est joliment rétréci. Où sommes-nous donc au juste ?

Le silence embarrassé qui accueillit les premières paroles du naufragé fut pour celui-ci une nouvelle cause d'étonnement qui le fit s'arrêter tout interdit. Les assistants se regardaient entre eux plus surpris encore, paraissait-il, que Marius. Les uns levant les yeux vers le ciel, semblaient chercher quelque chose ; les autres scrutaient l'horizon ; quelques-uns échangeaient des paroles en

une langue inconnue ; tous étaient d'aspect et de costume étranges. Marius vit qu'il n'avait pas affaire à des compatriotes :

— Parlate voi italiano ? questionna-t-il. Pas de réponse.

— Do you understand me ? Rien.

— No llegaremos a entendernos ? — Quer fallar portuguez ? — Encore rien.

— Warum antworten sie mir nicht ? — Même silence de plus en plus embarrassé.

Que ces questions adressées dans les langues le plus universellement répandues dans le monde civilisé ne fussent pas comprises par ces étrangers, cela dépassait toutes les suppositions permises.

— Incroyable ! inouï ! stupéfiant ! se disait à part lui, de son côté, un personnage de sévère aspect qui paraissait plus que tout le monde intrigué des gestes et paroles du naufragé.

— Mes boun Diou, qu'es aco ? soupirait le malheureux dans l'idiome de sa nourrice.

— Ce que c'est ? je m'en vais vous le dire, mon garçon, s'écria le grave personnage dans la langue que Marius parlait le mieux.

— Ah je suis enfin compris ! ne put s'empêcher d'exclamer notre ami en envisageant avec plus d'attention la figure de son interlocuteur qui, chose singulière, ne lui semblait pas inconnue.

— Ce que c'est ? C'est que jamais on ne vit pareille mystification. Enfin d'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— D'où je viens ? Je suis parti des Martigues bien contre mon gré, je vous le jure. Où je vais ? Hé ! j'y retourne, et après un fameux détour, allez !

— Mais comment voyagiez-vous donc ?

— Ne m'en parlez-pas, je retombe du ciel depuis je ne sais combien de temps. Ah l'étoile maudite, cette Gemma ! J'ai bien failli n'en plus revenir coquin de sort !

Un geste significatif du questionneur laissa voir quel triste soupçon entrait dans sa pensée.

— Mais, mon pauvre ami, exprimez-vous donc comme tout le monde. Pourquoi user de ces langues anciennes qui n'existent plus que dans les livres ? Il n'y a même ici que moi, le professeur Alcor, et mon ancien élève Namo, le maître de ce navire qui soyons en mesure de converser dans ces langues mortes.

— Ah ! ça, voyons, voyons. Je n'y suis plus du tout, mais là pas du tout, du tout. La langue française est une langue morte à présent ?

Le malheureux est devenu fou, dit à son jeune compagnon le professeur en se touchant le front du doigt. La secousse a certainement dérangé ses facultés.

Marius ne comprit pas ces mots prononcés dans la langue inconnue de ces étrangers, mais il vit le geste.

— Si je ne suis pas fou déjà, dit-il, ce n'est pas qu'il n'y ait ici de quoi le devenir. Mais enfin je suis croyable, je pense. Voulez-vous des preuves de mon identité ? Tenez, justement j'ai gardé sur moi mon portefeuille. Voici des lettres, des papiers de famille.

Voilà des valeurs, voici ma carte : Marius Foulane, notaire aux Martigues (Bouches-du-Rhône).

Un savant universel comme était le professeur Alcor eut bientôt reconnu l'authenticité de ces pièces, depuis le timbre de la République française au millésime de 1890 jusqu'au papier filigrané illustré en couleur bleue par Paul Baudry. Ses yeux inquiets allaient alternativement de ces objets à la personne de Marius dont le veston quadrillé, le pantalon idem et le col cassé lui semblaient aussi étranges que tout le reste. Le digne homme se prit la tête à deux mains, fit quelques pas, respira fortement, puis se plantant brusquement devant le naufragé :

— Si je ne rêve pas en ce moment, dit-il, il faut que je sache si c'est vous ou moi, ou tous deux enfin qui avons perdu l'esprit. Voyons, raisonnons, ou plutôt déraisonnons ensemble : vous nous tombez des nues comme un bolide, vous ressemblez à un français du commencement de la troisième république, vous en parlez la langue et vous paraissez ignorer le temps actuel. Quel est donc ce mystère ? Allons, parlez, Monsieur, parlez, dites-moi toute votre histoire et ne craignez pas d'en trop dire.

Marias surmonta l'étonnement que renouvelaient en lui de telles paroles, et il s'exécuta de bonne grâce. Il donna des détails sur sa famille, son pays, son droit passé à Paris ; il parla aussi de son ami Numa, fils d'un brave officier mort au champ d'honneur dans la désastreuse guerre de 1870, et il termina en racontant comment, sur le point de s'unir à la plus aimable des filles de la Provence, il s'était vu inopinément enlevé dans l'espace par un accident jusqu'alors sans exemple, obéissant à l'attraction irrésistible d'une constellation céleste, et de quelle manière, après la

plus émouvante des ascensions, il venait de retomber presque à son point de départ.

— Maintenant, mes chers sauveurs, ajouta-t-il, vous voilà entièrement éclairés sur ce que vous désiriez apprendre de moi, et vous compléterez certainement le service que vous m'avez rendu, en me conduisant au port de France le plus proche, afin que j'aille au plus vite rassurer les miens. Ah chère Jeanne, cher père, cher Numa, dans quelle inquiétude ne doivent-ils pas être.

Alcor, qui avait plusieurs fois hoché la tête tout en réfléchissant profondément durant le récit de cette incroyable aventure, paraissait encore tout absorbé et gardait un silence recueilli. L'anxiété de ses traits témoignait d'une sorte de combat qui se livrait dans sa pensée, et il semblait, tantôt accueillir, tantôt repousser quelque idée sans doute peu admissible, car il laissait échapper des paroles entrecoupées telles que : — Si c'était ?... Non, non, impossible !... enfin pourtant !

Tout à coup, prenant son parti, il prévint une nouvelle interrogation que commençait le jeune homme de plus en plus intrigué, par cette brève question :

— À quelle date avez-vous été enlevé ?

— Oh je ne m'en souviens que trop ! La veille même de la noce, le 20 juin 1890.

— Et savez-vous à quelle date nous sommes aujourd'hui ?

— Ah ! pour cela, vous m'obligerez en me l'apprenant.

— Eh ? bien, mon ami, ce jour qui nous éclaire est le 30 messidor de l'an 6642, ère australe.

Ce fut au tour de Marius à rester cloué bouche béante.

Le professeur Alcor, allant et venant, s'arrêta de nouveau devant le brave garçon littéralement ahuri.

— Je n'examinerai pas, dit-il, l'invraisemblance de votre odyssée à travers les espaces. Nous sommes en présence d'un fait, l'on ne discute pas un fait. Je vais même compléter l'histoire de votre aventure dont je viens enfin de comprendre le merveilleux enchaînement. La concordance parfaite de vos données astronomiques, géographiques et historiques avec ce qui existe ou exista à une époque très reculée de nos propres annales, me détermine à admettre qu'il y a dans l'univers deux terres, deux planètes et sans doute aussi deux systèmes solaires absolument semblables entre eux. Ces deux mondes séparés par une distance incommensurable, ont réalisé ce fait extraordinaire, mais rigoureusement conforme après tout aux lois inéluctables de la physique et de la métaphysique universelles voulant que si un pareil conflit de la force initiale et de la matière éternelle, qui a donné naissance à la formation d'un monde quelconque, vient à se trouver reproduit sur un autre point de l'espace dans des conditions absolument identiques, ce monde nouveau répétera fidèlement la même scène astronomique, physique, biologique et anthropologique, avec tous ses développements conséquents et fatalement semblables en leurs moindres détails d'organisation, d'avancement progressif et de déroulement historique, les mêmes enchaînements de causes donnant nécessairement la même succession d'effets.

Tout germe contient virtuellement en lui-même toutes les phases de ses développements subséquents, et quand deux germes absolument identiques l'un à l'autre, seraient-ce des

germes de mondes, se développent dans les mêmes conditions, il y a forcément répétition parfaite du même déroulement d'existence astrale, du commencement à la fin, y compris l'humanité entière jusqu'au dernier de ses enfants.

Il est donc établi par le fait que révèle votre aventure et votre présence au milieu de nous, que vous avez été précipité d'une terre semblable à celle-ci, qui traverse actuellement les mêmes états physiques ainsi que les mêmes phases vitales, humaines et historiques que celles qu'a traversées notre monde à nous il y a six mille ans, car c'est évidemment de tout ce temps-là que votre terre est en retard sur la nôtre.

Quand donc vous avez cru reconnaître votre système solaire au sortir de votre évanouissement, c'était notre propre groupe en tout semblable au vôtre que vous voyiez, et vers lequel vous n'avez pas cessé d'être précipité. Le soleil qui réchauffait votre sang figé par le froid des espaces, ce n'était plus votre soleil, c'était le nôtre, c'était l'astre que vous appelez Gemma, d'un nom que nous connaissons aussi comme appartenant à une jolie étoile de deuxième grandeur.

L'infortuné baissa la tête en proie à un violent désespoir. Malheureux Marius ! Avoir cru toucher au port, être rendu aux siens, renouer une existence si heureuse, et tout à coup, se savoir transporté à une inanité de milliards de millions de lieues de tout ce qu'on aime, quel coup terrible ! La voilà donc l'explication de toutes les singularités qui le déroutaient sur ce bateau qui l'avait recueilli.

Alcor respecta cette douleur qui toucha profondément aussi celui qu'il avait désigné comme son ancien élève, un jeune

homme aimable et discret qui s'était contenté jusque-là d'écouter de toute son oreille les choses merveilleuses qui venaient d'être dites.

Les autres personnes présentes étaient les marins dont se composait l'équipage de ce navire qui appartenait au jeune Namo et à bord duquel celui-ci faisait une tournée d'agrément en compagnie de son maître et ami, le savant professeur Alcor. En quelques mots on satisfit tant bien que mal la curiosité bien légitime de ces braves gens pour lesquels on ne pouvait raisonnablement recommencer sur l'heure la laborieuse explication qui venait d'avoir lieu en français antique, langue aussi inconnue d'eux que pourrait l'être le zend ou le sanscrit pour les matelots contemporains de Marius.

Namo s'approcha du désespéré et lui prit les mains.

— Je veux être votre ami, lui dit simplement l'excellent jeune homme.

Marius répondit à cette étreinte et leva les yeux sur celui qui lui parlait.

— Numa ! Numa ! dit-il, comme se parlant à lui-même, soit que le souvenir des théories bizarres de son ami lui revint en ce moment à la mémoire, soit à cause de l'impression que produisirent sur lui les traits de Namo.

La surprise même, le merveilleux d'une telle situation fut un heureux dérivatif au coup funeste qui venait de le frapper. Tant de questions se pressaient dans son esprit, qu'il en oublia un peu son chagrin. Se trouver transporté à plusieurs milliers d'années en aval de son temps, au milieu d'un autre monde qui réalisait

actuellement un lointain avenir du sien, s'il était vrai que les destinées des deux humanités fussent identiquement les mêmes ainsi que l'affirmait cet étonnant Alcor, n'était-ce pas le plus surprenant des prodiges ? Quel miracle égala jamais celui-là, miracle d'autant plus extraordinaire qu'il restait, après tout, dans une certaine logique et ne dérangeait pas les lois de la nature ! Alors cette mer, ce navire à l'aspect tout nouveau, ces hommes au langage et aux manières étranges, tout cela n'était pas de son temps à lui, Marius. Il vivait déjà au milieu du lointain avenir de la terre, laquelle se trouvait retarder de six mille années sur le monde d'Alcor et de Namo ! Passe encore pour des formations astrales et des lois physiques. À la grande rigueur, il se peut que dans l'espace sans bornes, parmi l'inanité des mondes, il s'en rencontre deux de semblables ; mais que la similitude matérielle entraînât l'identité des créatures vivantes de leurs surfaces, et surtout celle des peuples, des événements, des développements historiques et même celle des personnalités, c'en était trop ! Cela dépassait toutes les bornes de la croyance.

Et pourtant, si les mêmes causes physiques produisent nécessairement les mêmes effets, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les causes vitales et morales, tout se tenant rigoureusement de proche en proche, du commencement à la fin de deux existences de mondes dont la nature et le point de départ matériel et immatériel sont identiquement semblables ? Que sommes-nous donc, nous autres hommes ? Nous croyons vouloir ceci, empêcher cela, aller où nous voulons, être les arbitres de notre sort. Erreur ! toutes nos pensées, nos moindres actions, ne sont que des suites fatales de mouvements antérieurs, de causes reliées à d'autres causes, agissant en nous et au-dessus de nous. L'évolution vitale et intellectuelle suit son cours en son terrestre milieu

aussi inévitablement que l'évolution physique. C'est toujours l'enchaînement inéluctable que renfermait en elle-même, dès l'origine, la grande cause première de l'astre qui nous porte et nous voit naître et mourir. Ô fatalisme ! tu n'es pas un vain mot.

Marius fut arraché à ses profondes réflexions par la main du professeur qui lui frappait amicalement sur l'épaule :

— N'oublions pas plus longtemps, lui disait-il, que le souper est prêt. Le voyage a dû vous mettre en appétit.

Notre penseur cessa de creuser davantage l'abîme du mystère de la vie universelle, et s'aperçut de celui que de si dures tribulations et un jeûne aussi prolongé avait creusé dans son estomac. Il se laissa donc entraîner de bonne grâce dans la salle à manger du bord où le luxe et le confort du temps donnaient déjà une opinion très favorable des progrès et du bon goût des hommes de ce frère aîné du monde de Marius. Le repas était bon et aux souhaits du nouveau venu. Malgré la différence des époques, il n'y avait rien de changé dans la façon de manger et de boire, ni guère dans les mets cependant les menus objets du service présentaient une originalité des plus accusées dans les formes, les ornements et surtout la matière qui paraissait être celle de métaux nouveaux, très variés d'aspect et de couleur. Mais Marius ne prêtait qu'une attention assez distraite à ces choses secondaires. De bien plus pressantes questions préoccupaient, retenaient sa pensée.

Mais vous ne buvez pas, mon ami. Tenez, goûtez-moi donc de ce Haut-Chélif, et secouez un peu cette mélancolie qui n'avance absolument à rien. Alors, nous disons donc, continua le brave professeur, que votre terre n'en est qu'à l'année 1890 de l'ère chrétienne ? Ici, dans Cybèle, car c'est de cet ancien nom redeve-

nu en usage, que nous appelons notre globe, dans Cybèle, dis-je, nous avons abandonné depuis tantôt quarante-neuf siècles l'usage de cette ère ancienne. Elle fit premièrement place à l'ère des Droits de l'homme que vous connaissez déjà sous le nom d'ère républicaine, qui se maintint une dizaine de siècles et dont nous avons d'ailleurs conservé dans notre calendrier, les noms si heureusement donnés jadis par Fabre d'Églantine aux douze mois de l'année. Mais cette ère purement historique comme les précédentes devait s'effacer à son tour devant une mesure du temps de même ordre que les mesures astronomiques des années et des jours. Nous ne comptons plus depuis près de cinq mille ans que par ère boréale ou ère australe, périodes de 10,468 années, deux fois comprises dans le cycle entier du déplacement horizontal du grand axe de l'orbite terrestre qui a une durée exacte de 20,937 ans, lesquelles périodes se recommencent à chaque retour d'un pôle à l'autre du premier jour de l'hiver coïncidant avec l'instant du périhélie, soit de la plus courte distance de la terre au soleil. Et chacune de ces ères est marquée au cours de sa seconde moitié par une notable transformation de la surface de la planète.

Ici le visage d'Alcor se rembrunit, et sans s'arrêter à donner les éclaircissements que semblait réclamer la mention singulière de ces périodiques changements de la face du globe, il reprit vivement :

— Pour l'heure, nous vivons en l'année 6642 de l'ère australe, et par conséquent, dans 3826 ans, l'ère boréale aura son tour. Votre date de 1890, ère chrétienne, m'a donc permis de calculer aussitôt la différence de nos âges respectifs. Cette date correspondant à l'an 642 de l'ère australe, puisque ce fut en 1248 de votre ère que commença la nôtre, en y comprenant bien entendu

les 1000 années comptées à l'ère des droits de l'homme, cette date, dis-je, reporte juste à 6000 ans en arrière de nous autres cybéléens la période que traversent actuellement les terriens.

Ainsi, dit Marius, si comme je l'ai compris, et comme votre connaissance des choses de la terre me le prouve, le temps présent de la terre est le passé de Cybèle, vos siècles écoulés depuis lors représentent bien l'avenir du monde que j'ai laissé là-bas ?

— N'en doutez pas, mon ami, ce qui nous est déjà prouvé pour les faits que nous avons constatés l'est nécessairement aussi pour tout le reste. Les mêmes hommes, les mêmes nécessités, les mêmes passions ; les mêmes mobiles ont donné les mêmes événements et la même histoire, et cela se continuera jusqu'à la destruction finale de nos deux mondes, à la différence près de six mille années d'intervalle.

— Alors donc, reprit le jeune homme en s'exaltant, je suis le passé et vous êtes l'avenir. Il y eut un Marius tout semblable à moi qui vécut en Cybèle il y a soixante siècles et vous-mêmes vous ressusciterez tels que vous êtes, sur la terre dans le même espace de temps. Je suis pour vous un ancêtre perdu dans la nuit des âges et vous êtes pour moi les rejetons de ma postérité la plus reculée. Je suis le vieillard et vous êtes les enfants !

— C'est cela même, mon jeune ami, sauf qu'il serait plus exact de dire en nous plaçant au véritable point de vue de la vie collective de l'humanité, que les derniers venus sont au contraire les plus âgés et les plus murs, parce qu'ils arrivent tout dotés de l'expérience et de l'hérédité d'un plus long passé de civilisation humaine.

— En attendant, conclut le pauvre terrien, je vais me trouver ici autant dépaysé que pourrait l'être le patriarche Enoch s'il redescendait sur la terre après l'avoir quittée jadis à peu près de la même façon que votre serviteur qui ne va vraiment pas savoir quoi devenir dans votre Cybèle.

— Vous y avez déjà de solides amis, mon cher Marius, qui se chargent de vous acclimater dans votre nouvelle patrie, répondit Namo, tandis que les trois hommes se levaient de table et regagnaient la dunette du navire où l'on respirait une douce brise rafraîchissante. La nuit était venue et laissait voir un ciel tout scintillant d'étoiles.

— Regardez maintenant là-haut, dit Alcor, vous y reconnaissez-vous ?

Marius obéit et parcourut quelques instants du regard ce ciel tout nouveau pour lui où aucune figure ne rappelait au premier moment les constellations qui lui étaient familières. Ici la théorie d'Alcor paraissait être en défaut puisque ce ciel n'était plus celui de la terre et constituait une dissemblance frappante ; mais n'était-il pas admissible qu'à de telles distances sidérales, le milieu cosmique de cette seconde terre ne s'en trouvait aucunement influencé ? Quoi qu'il en fût, si Marius eût conservéle moindre doute sur la terrible vérité, il avait devant les yeux une preuve irréfragable de son exil dans un tout autre monde que le sien. Tout à coup il étendit le bras et dit d'une voix altérée :

— Là, là, Gemma, Gemma !

— En effet, c'est ma foi bien Gemma, répondit Alcor tout d'abord un peu surpris, l'α de la belle constellation du Diadème. Voilà encore un nouveau témoignage qui paraît étendre à tout un

groupe stellaire la similitude que nous avons déjà reconnue pour nos mondes respectifs. Alors, mon pauvre ami, il n'y a pas à douter que notre Gemma que vous venez si bien de reconnaître, soit votre propre soleil, tandis que la Gemma que vous voyiez de la terre est le soleil qui se lèvera demain pour nous. Maintenant, il devient plus évident encore que nos deux familles solaires doivent être la répétition parfaite l'une de l'autre. Regardez les beaux feux rougeâtres de cet astre qui là-bas monte de l'horizon.

— C'est la planète Mars, dit Marius sans hésiter, et ici probablement Vénus que je reconnais à son blanc éclat et qui pour vous aussi sans doute est l'étoile du berger.

— C'est bien cela.

Et Marius, avec une satisfaction mêlée d'amertume, examinait ces planètes sœurs des nôtres avec une excellente lunette marine que venait de lui passer Namo.

— Et là, au bout de mon doigt, disait ce dernier, encore une de vos connaissances ?

— Assurément, et que je connais même mieux que la Saturne de chez nous, répond le terrien en se rappelant son fameux saut de l'anneau.

Puis se redressant d'un haut-le-corps :

— Savez-vous bien, mes bons amis, que pour être venu de là-bas en quelques jours à peine, il faut que j'aie marché rondement !

— Peste ! si c'est bien marcher ! Quand on pense que la distance qui sépare nos deux Gemmas est telle qu'elle ne donne

même pas à l'observation de parallaxe sensible et susceptible d'être calculée !

L'heure était venue d'aller prendre un repos bien gagné. Mais avant de se séparer de leur hôte Alcor et Namo lui apprirent encore que le navire rentrait au port et que ce port, cette ville dont ils étaient les citoyens, c'était le grand, le superbe Alger devenu depuis quelque temps la capitale de la France nouvelle, et l'une des deux ou trois grandes métropoles du globe.

Pendant cette conversation, l'attention de notre ami n'avait pas manqué d'être distraite, tantôt par l'approche d'autres bâtiments qui s'illuminaient d'une lueur éclatante, éclairant eux-mêmes leur route dans une étendue incroyable, tantôt par la vue de phares prodigieux qui, de distance en distance, servaient en pleine mer de points de repère, et dont les feux rayonnaient comme de petits soleils et rendaient sur la mer le même service que nos becs de gaz sur nos places et nos boulevards.

Enfin on remit de plus amples explications au lendemain et arrivés à la porte de la confortable cabine qu'on venait d'aménager pour le nouveau venu, l'on se souhaita mutuellement une bonne nuit.

Quand Marius se retrouva le jour suivant, d'assez bonne heure et l'esprit reposé, sur le pont du navire où il avait trouvé une si aimable hospitalité, il put remarquer plus à loisir qu'en tant que bateau de plaisance ce bâtiment réunissait les meilleures conditions d'élégance et d'aménagement intérieur, et qu'en outre de cela un signe du changement des temps se reconnaissait dans la disposition générale qui déroutait complètement les idées nautiques du nouveau passager. Pas de mâture, chose devenue su-

perflue depuis si longtemps que le vent n'était plus en navigation qu'un facteur négligeable, sauf un poste d'observation qui s'élevait à une assez grande hauteur ; puis l'on ne s'y trouvait incommodé, ni par la fumée d'un charbon tout aussi inutile, l'électricité naturelle suffisant à tout déploiement de force, ni par le roulis, malgré une mer assez agitée. Ce dernier résultat était obtenu grâce à un ingénieux système de deux nefs emboîtées l'une dans l'autre et suspendues par des extrémités d'axes différents dans la coque extérieure, ce qui maintenait une suffisante horizontalité.

La côte d'Afrique se profilait à l'horizon en lignes harmonieuses, et à mesure que l'on approchait, on voyait de plus en plus distinctement encore comme au temps de Marius, le triangle blanchâtre que formait la grande cité, triangle dont les côtés s'étaient par exemple prodigieusement agrandis, surtout vers la base, en comparaison de la place relativement petite qu'occupait autrefois l'antique El Djézaïr des Arabes qu'avait connue notre ami quand, en compagnie de Numa, il avait visité Alger dans son voyage de circumnavigation méditerranéenne. En présence de cette côte où se découpaient fort nettement le cap Matifou et la pointe Pescade, Marius se sentit déjà moins détaché. Quelque chose de connu, quelque chose de la France était là devant lui et lui remuait le cœur. Ce fut donc avec une physionomie presque rassérénée qu'il répondit au salut cordial d'Alcor et de Namo qui venaient à leur tour d'apparaître sur le pont.

— Nous voilà proches de terre. Dans moins d'une heure nous serons rendus. Connaissiez-vous l'Alger de là-bas, mon cher Marius ? questionna le professeur.

— J'y ai passé quelques journées agréables en 1884 et j'aurai du plaisir à revoir son magnifique boulevard de la République, sa

place du Gouvernement et ses pittoresques quartiers arabes. Mais j'oublie déjà que tout cela doit être quelque peu changé dans Cybèle.

— Vous pouvez vous y attendre. De loin un peu d'illusion est possible, mais quand nous serons arrivés, vous ne reconnaîtrez plus rien, sauf quand il vous plaira de fouiller les cartons de nos musées où se conservent les plans de toutes les phases par lesquelles a passé la grande capitale depuis ses humbles commencements. Au temps qui correspondait au vôtre, l'ère australe commençait à peine, et la mer était encore presque à son plus bas niveau de ce côté-ci du globe, mais depuis bien des siècles déjà, l'océan nous envahit, reprenant possession de son ancien lit et regagnant peu à peu ses anciennes lignes de rivages dont vous avez pu vous-même reconnaître de visibles traces dans ces curieuses grottes à coquillages marins qui doivent surplomber chez vous à une belle hauteur certains points de la côte algérienne. Maintenant c'est à la place même d'où votre boulevard de la République dominait l'ancien port que nous allons aborder à quai.

— Ah oui, je me souviens. C'est sans doute le déplacement du centre de gravité des océans qui a opéré ce changement à l'époque où vous êtes. Et la température du pays a dû baisser aussi sensiblement depuis mon temps à moi.

— Comment ! vous saviez déjà cela ? Vous n'ignorez pas non plus alors, ajouta Alcor dont la voix se voila un peu, quelle épouvantable menace pèse sur ce monde qui touche au moment terrible…

Alcor ne continua pas, et de silencieux regards s'échangèrent entre les interlocuteurs.

— Et quand prévoit-on ?… demanda Marius au bout d'un assez long moment.

— Calculer l'instant précis est difficile, surtout lorsqu'on manque de dates exactes au sujet des débâcles diluviennes antérieures. Il est à croire d'ailleurs que des causes variables, propres, soit au globe lui-même, soit au milieu cosmique dans lequel celui-ci avance sans cesse, précipitent ou retardent le moment critique. Mais ce n'est déjà plus par siècles que nous comptons le temps qui nous sépare de l'effroyable échéance. Qui sait si nous-mêmes ne serons pas bientôt les témoins et les victimes du terrible cataclysme !

Ce dernier tour pris par la conversation jeta un froid que Marias voulut secouer en questionnant ses nouveaux amis sur la transformation et sur l'histoire de cette Algérie qu'on lui disait si changée.

— L'Alger que vous allez voir n'est plus, mon cher Marius, la ville encore barbaresque que vous avez connue. C'est aujourd'hui un des principaux centres d'activité du globe. Affaire d'ailleurs de climat, lequel est maintenant, ainsi que vous le rappeliez tout à l'heure, sensiblement moins chaud qu'autrefois, c'est-à-dire moins énervant et plus propre à l'action. Il est en effet une certaine zone thermique qui convient mieux que toute autre à développer l'ensemble des facultés humaines et à leur donner de l'élan. C'est ainsi que vers la fin de la dernière ère boréale, après le cataclysme diluvien d'il y a plus de dix mille années, les foyers de la civilisation commencèrent à paraître dans l'Inde et l'Égypte dont le climat alors modéré activait l'essor de leurs peuples. Puis, à mesure que s'accentuait l'échauffement relatif de l'hémisphère boréal, ces foyers principaux se déplaçaient et gagnaient succes-

sivement l'Asie mineure et la Perse, la Grèce, Rome, puis enfin le centre et le nord de l'Europe.

Vous avez abandonné votre planète, mon ami, au moment où les premiers symptômes de déplacement en sens inverse vont se manifester sur la terre. Oh ! c'est un déplacement insensible, si lent que bien des siècles devront s'écouler avant que votre Paris ou même Saint-Pétersbourg commence à déchoir, mais ce retour de vitalité maîtresse pour les peuples occupant des contrées plus méridionales n'est pas moins certain. C'est ce qui s'est passé au reste en Cybèle. Vous apprendrez dans nos fastes historiques que dès le xxxv siècle de notre ère australe, tout le nord de l'Europe commençait à n'être plus qu'une autre Sibérie de moins en moins habitable, et que notre chère France ne sauva sa suprématie qu'en reportant sur les rives mêmes de la Méditerranée son centre d'action et sa capitale.

— Je m'étais toujours douté, interrompit le provençal sans s'émouvoir, que Marseille en arriverait là quelque jour.

— Ce fut en effet Marseille qui remplaça Paris. Le règne de la nouvelle capitale de la France, continua Alcor, fut grandiose. Sa situation favorisée sur la mer intérieure redevenue le carrefour des premiers peuples du globe ; ses flottes nulle part égalées qui rayonnaient dans le monde entier ; le rôle prépondérant dévolu à la nation française, laquelle se partageait à peu près également sur les deux rivages méditerranéens, firent pendant près de deux mille ans de l'incomparable Marseille, avec ses quatre millions d'habitants, la métropole admirée de tout l'univers. C'est dans ses murs que se réunissait le grand Congrès fédéral qui faisait déjà depuis de nombreux siècles de l'ancienne Europe divisée, un

grand pays politiquement et indissolublement unifié sous le titre respecté de Confédération européenne.

Et puisque c'est un citoyen des Martigues qui m'écoute en ce moment, je suis sûr que je vais lui être agréable en lui apprenant que la jolie ville baignée par les flots du petit bosphore qui joint à la mer l'immense étang de Berre, et qui se montrait déjà quelque peu ambitieuse, puisque si l'histoire est fidèle, elle s'intitulait à l'occasion la petite Venise, votre ville natale, mon cher Marius, n'aura rien à envier aux futures destinées de l'orgueilleuse Marseille. Clef d'un bassin maritime incomparable, et dès une époque toute prochaine pour vos contemporains, Martigues est appelée à l'honneur de devenir la principale sentinelle de la puissance française pour un long avenir, car elle sera bientôt la gardienne formidable du port militaire le plus invulnérable qui fut jamais, maître de déverser ses flottes aussi bien sur l'Océan au moyen du grand canal maritime, que sur la Méditerranée par son bosphore naturel. Mais ne nous égarons pas trop loin du sujet sur lequel vous m'avez interrogé. Vous devez avoir hâte d'apprendre les principaux traits de l'histoire de cet Alger qui est devant nous et qui nous recevra dans quelques instants.

Vous avez été témoin, reprit Alcor, d'un joli commencement de prospérité pour la plus belle des conquêtes réalisées par les armes françaises. Alger promettait déjà beaucoup de votre temps, et il a tenu, comme vous le voyez, plus qu'il ne promettait. Ce n'est pas pourtant que ses heureux débuts n'aient eu leurs traverses et qu'une prospérité si bien commencée ne fût même compromise par le moins prévu des accaparements. La France de 89 avait prétendu changer les éternels destins d'Ahasvérus, en retour de quoi ce ne fut pas la faute d'Ahasvérus s'il ne réussit pas à

mettre la France bénévole tout entière dans sa poche. De même, il arriva qu'en une heure de désastre national, il put être donné à un digne fils d'Israël et de Thémis d'introduire d'un trait de plume dans la famille française tous ses cousins d'Algérie, au seul contentement des gratteurs de papier timbré. Aussi ne vit-on plus partout que juifs coquinant et hommes noirs chicanant. Jamais enfant ne fit si bien et du même coup la joie de son père et de sa mère. Ah ! ce ne fut pas long. Pour qui avait lutté et saigné la France sur cette terre africaine durant tout un demi-siècle ? Pour Juda. Pour qui le colon suait-il et mourait-il à la peine ? Pour Juda. Pour qui architectes et maçons bâtissaient-ils tant de beaux immeubles ? Pour Juda. Le second demi-siècle ne s'était pas écoulé que toute l'Algérie était à Juda. Heureusement enfin, quelques justes lois de salut public et un peu de fermeté eurent bientôt raison de l'éternelle race parasite et dissolvante qui partout et toujours a obligé les peuples à des mesures d'exception.

Depuis lors, Alger reprit le cours glorieux de ses destinées et ne cessa de croître en force et en richesse. De siècle en siècle, la grande ville africaine doublait d'importance, au point que, devenue la seconde capitale de la double France aux deux rivages, il finit par venir un temps où la même raison qui avait favorisé Marseille au détriment de Paris, reporta jusque sur la rive algérienne la capitale d'une nation qui ne se maintenait à son rang qu'en descendant toujours plus au sud. C'est ce qui advint nécessairement lorsque, non seulement la rigueur de la température, mais encore l'envahissement graduel par la mer de toutes les plaines du continent, apporta la ruine dans tant de riches contrées. L'orgueilleuse Marseille elle-même finit par être atteinte. À chaque siècle il fallait bâtir plus haut, et toujours surélever les murailles qui la défendaient contre les flots de plus en

plus envahissants. Un jour vint où ses digues mêmes ne la préservèrent plus. Une irruption subite couvrit les plus beaux quartiers de la merveilleuse capitale. La mer les prit et les garda.

— Mais c'est épouvantable, ce que vous me dites là. Une Marseille sans Canebière !

— À partir de cette catastrophe qui s'accomplit il n'y a pas plus de quatre siècles, le premier rang revenait naturellement à Alger. D'ailleurs la nouvelle France dépassait depuis longtemps en importance et en population la vieille France dévastée et vaincue par les éléments. Telle est aujourd'hui la situation qu'occupe la grande ville que nous commençons à bien voir déjà.

— De façon que c'est au tour de l'ancienne France à être à présent la colonie ?

— Non, c'est toujours la mère bien-aimée qui a de nombreux enfants dans les cinq parties du monde et qui est toujours chérie et révérée de tous. Pour ce qui est de notre capitale vous allez juger si elle a démérité de la première patrie qui fut sa mère.

La grande ville apparaissait maintenant de plus en plus distincte, et dès qu'on se trouva à bonne portée, ce fut un prodigieux entassement de maisons, de palais, de monuments grandioses qui frappèrent le regard impuissant à se reconnaître dans une telle profusion de dômes, de tours, de flèches. L'immense pourtour de la baie était couvert tout entier de constructions. Cependant le principal coup d'œil était toujours du côté de l'ancien emplacement de l'antique ville où le même amphithéâtre beaucoup plus étendu, montrait, parmi d'innombrables terrasses, une foule de hauts monuments, de splendides édifices escaladant la montagne, tandis que leurs faites étincelaient au soleil, variant l'éclat

de leurs reflets métalliques, par des nuances diverses du plus harmonieux effet.

Mais entre tous les édifices de la capitale, et les dominant tous de l'immense plate-forme qui occupait le sommet aplani des dernières hauteurs, s'élevait majestueux, titanique, un monument inouï : Qu'on se figure un Parthénon décuplé en ses dimensions, et servant de socle à un Panthéon de proportions correspondantes surmonté d'une prodigieuse coupole d'or qui s'entourait de vingt-quatre figures colossales se profilant en figures de sphinx, dont à une telle altitude, l'énormité enrayait. Marius apprit que c'était le Grand-Temple, la merveille architecturale de l'époque, et le palladium en quelque sorte des nouveaux Français.

L'on franchissait les premières jetées qui protégeaient le port, lorsqu'un scrupule vint à Marius :

— Je vous rends grâces, mon cher Namo, mon cher Alcor, de tout ce que vous avez fait pour moi ; cependant souffrez que je vous demande un dernier service qui serait de me mettre au courant des usages du pays en ce qui concerne les étrangers, afin qu'en nous séparant…

— Nous séparer s'écria Namo, y pensez-vous, mon ami ? Non pas, non pas, je vous garde et ne vous laisserai pas vous exposer aux mésaventures et aux difficultés du noviciat qui vous attend.

— Pourtant, insista Marius, je tiens à n'être une charge pour personne, et j'espère bien trouver quelque place de clerc dans le notariat algérien.

— Soyez libre de tout souci et de tout scrupule sur ce sujet délicat. Il y aura mieux pour vous dans Alger qu'un banal emploi. Ne comprenez-vous pas l'inappréciable valeur que va vous donner dans une ville savante comme la nôtre, votre qualité de messager de la jeune sœur de Cybèle, ou ce qui revient au même, de revenant des temps passés de notre première patrie et de notre antique race ? Vous serez professeur d'histoire et de langues anciennes, et vos leçons seront recherchées, je vous le prédis. Aussi me hâterai-je dès à présent de vous prier de m'agréer pour votre premier élève et croyez bien que c'est moi qui resterai votre obligé. Puis, en tant qu'ami, je prétends vous garder sous mon toit où vous serez absolument chez vous comme y est déjà mon cher Alcor. Ma mère qui, avec ma jeune sœur constitue toute ma famille, recevra aussi avec joie l'ami de son fils.

— Certes, appuya Alcor, vous aurez les droits les plus sérieux au professorat. Les maîtres eux-mêmes viendront contrôler leurs lumières au témoignage de vos souvenirs tout vivants. Vous déciderez sur maints sujets obscurs ou controversés des choses de votre temps vous serez un modèle irrécusable de correction dans votre langue, et de bonne prononciation pour la lecture de nos classiques, et moi-même, tout le premier, j'aurai recours à vous plus d'une fois, mon cher collègue.

Il n'y avait pas à répliquer. Au même moment le navire accostait et l'on se préparait à descendre à terre.

04

Si la ville qu'avait connue Marius était étonnamment transfigurée, le port ne l'était pas moins avec ses nombreux bassins, ses canaux de communication, ses quais qui occupaient une étendue fort considérable et correspondant, cela va sans dire, à l'importance de la capitale et à son immense commerce maritime. Marius était plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité en estimant qu'il dépassait les proportions de l'ancien port, autant que ce dernier avait dépassé celles de la petite anse des pirates d'avant la conquête.

En un laps de temps fort court on était à quai, et les trois amis étaient de suite emportés par une élégante voiture sans chevaux capricieux ni vapeur importune, dans la direction de ce qui fut autrefois la place du Gouvernement, et qui s'appelait maintenant la place de la Concorde de la nouvelle capitale, place monumentale, s'il en fut, avec ses palais de la représentation nationale et des diverses administrations publiques qui occupaient trois des côtés du grand quadrilatère, laissant entièrement à découvert le quatrième où se dressaient en face de la mer de hautes colonnes rostrales. Puis au milieu de la face opposée, s'élevait un arc de triomphe prodigieux sous l'énorme baie duquel commençait une large et magnifique rampe qui montait droit au sommet de la ville d'où dominait un peu en arrière-plan, le Grand-Temple à l'immense coupole d'or.

Du milieu de cette place, le coup d'œil était féerique, et une chose qui ajouta beaucoup à l'étonnement du nouveau débarqué, ce fut de voir que cette rampe qui reliait ensemble le haut et le bas de la montagne était mouvante. La mécanique avait fait des

progrès, et maintenant on voyait marcher les chemins eux-mêmes, ou du moins, dans le cas qui s'offrait aux yeux de Marius, c'était une large bande de l'immense plan incliné qui descendait sans cesse, tandis qu'une autre bande semblable montait toujours, en un mouvement coupé par intervalles de quelques temps d'arrêt. Et ces allées mouvantes étaient pleines de gens qui se rendaient commodément vers la haute ville ou que celle-ci déversait à flots à niveau des larges artères qui, de chaque côté de la grande place, conduisaient aux extrémités d'Alger. Les principales routes et quelques grandes rues étaient ainsi pourvues de voies mouvantes du même système avec stations de distance en distance et passerelles de service. Marius, déjà préparé à tout, se dit qu'en somme les choses nouvelles qu'il trouvait maintenant étaient dans l'ordre, autant que celles qui étonneraient un phocéen de jadis subitement transporté dans la Marseille du siècle des chemins de fer et des bateaux à vapeur.

Les progrès et l'avancement social développés par les siècles, faisaient de cette nouvelle France un pays de civilisation supérieure où un homme de l'époque de Marius devait ressentir une impression d'amoindrissement de soi-même, quelque chose comme la faiblesse de l'enfant. Au premier abord tout donnait une haute idée de ce peuple la richesse et l'élégance des constructions, l'expression digne et assurée des visages, les formes amples et belles du costume, de même que l'aspect ordonné et l'extrême netteté des rues partout à hautes arcades latérales où d'innombrables véhicules mécaniques de toute sorte circulaient, glissaient sur le sol sans secousses et presque sans bruit. De chevaux on ne voyait que ceux que montaient par pur agrément quelques cavaliers.

Le style dominant des monuments et même des simples maisons se rapprochait sensiblement de ces formes légères, gracieuses, idéales qui caractérisent l'art arabe. C'étaient de tous côtés des colonnades d'une admirable pureté de lignes et des ornements extérieurs du plus pittoresque effet. Et partout une fraîche harmonie de couleurs et de sculptures qui n'allait jamais jusqu'à heurter ou fatiguer le regard. Là aussi semblait dominer l'emploi de ces métaux déjà remarqués par Marius et dont la consistance s'appropriait admirablement à ce style aérien qu'on admirait tout d'abord.

Certaines de ces constructions semblaient être d'une telle délicatesse de détails, qu'on les eût dites complètement à jour comme d'élégantes volières d'oiseaux rares. Cette comparaison n'était pas plutôt venue à l'esprit de notre ami, que deux formes ailées, trop grandes pour appartenir à des oiseaux, s'abattaient sur un large balcon, ployaient leurs ailes comme qui referme d'immenses éventails, puis laissaient voir un couple humain revenant d'une promenade aérienne. Le jeune homme entr'ouvrait devant sa compagne une porte-fênetre qui se refermait ensuite sur l'un et l'autre, et ce fut tout.

— Qu'est cela ? demanda Marius.

— Ce n'est rien, répondit Namo. Quelque paire d'amoureux sans doute qui rentre au logis après être allé s'ébattre et converser au grand air par cette belle matinée. Vous ne connaissez donc pas l'appareil à voler, chez vous ?

— Nous n'en sommes encore qu'au vélocipède.

— Mon cher, j'ai de ces appareils à votre disposition. Le mécanisme en est fort simple. Je vous expliquerai cela.

— Je ne demande pas mieux, car je ne sais comment cela se fait, mais depuis mon arrivée dans votre planète, j'ai tout à fait perdu cet élan superbe, cet entrain sans pareil qui me lançait à travers l'espace sans avoir besoin de mécanisme d'aucune sorte. Mais, à propos, dites-moi donc, mon cher Namo, pourquoi ne vois-je partout que bronze, platine, argent, etc ? La métallurgie a donc fait bien des progrès.

— Mon ami, nous visiterons ensemble quelque jour nos fonderies nationales. Vous y verrez comment nous puisons le métal en fusion à sa source même. Au lieu de nous donner une peine infinie comme autrefois pour décomposer de rebels minerais, nous soutirons simplement de l'intérieur du globe la fonte naturelle qui constitue sa masse incandescente souterraine, ainsi que l'indique très bien le poids spécifique de la planète, poids dont l'ensemble est de beaucoup supérieur à celui de la seule croûte superficielle, ce qui montre que les lourds métaux sont au fond, à des distances de la surface qui varient selon leur nature et ne demandant qu'à être pompés. Pourquoi a-t-on tardé si longtemps à puiser à même la grande chaudière souterraine dont nous séparent à peine 50 kilomètres d'écorce terrestre ? Ce sont toujours les choses les plus simples auxquelles on songe en dernier. Toujours est-il que depuis que des flots inépuisables de métaux fondus coulent à discrétion dans les moules de nos diverses industries, ils servent à tous les emplois, les plus vils comme les plus nobles. Naturellement leur ancienne valeur commerciale s'est trouvée tout à fait dépréciée, au point que leur usage monétaire n'est plus conservé que pour la menue monnaie de billon qui est en or, et les valeurs fiduciaires restent les seuls éléments représentatifs de toutes les transactions de quelque importance.

— Pour un progrès sérieux, voilà un progrès sérieux, et mon siècle déjà si fier de ses découvertes et de son industrie, n'en est pas encore là. Les aérostats, les chemins de fer doivent aussi avoir été perfectionnes sans doute ?

— Des chemins de fer ? De quoi me parlez-vous là grands dieux Aujourd'hui l'on ne voit plus partout que tubes pneumatiques reliant tous les points du globe. Les voitures tubulaires se bourrent de voyageurs, on amorce, puis un coup de piston et c'est fait. Les voyageurs sont rendus destination, et le même individu peut à la rigueur se montrer le même jour aux points les plus extrêmes du continent. C'est même cette rapidité qui conserve à nos tubes de communication leur vieille existence qui sans cela serait compromise depuis longtemps par les transports aériens, car les aérostats que vous rappeliez tout à l'heure, sont devenus aussi maniables et pratiques qu'ils l'étaient peu à leurs débuts. Tenez, voici un aéronef public qui passe. Vous voyez avec quelle docilité il aborde sa station pour déposer des voyageurs et en prendre d'autres.

— Et dire que chez nous la direction des ballons passe aux yeux des gens les plus sensés pour une pure utopie. Il me tarde de savoir comment a été résolu le problème.

— Si nous n'approchions maintenant de notre demeure, je satisferais de suite votre légitime curiosité, mais nous sommes forcés de remettre à un autre entretien une explication qui, bien que peu compliquée, demande encore certains développements.

La voiture en effet ralentissait son allure et s'approchait d'une belle entrée d'où s'aperçevait une cour ornée en son centre d'un élégant bassin et de plantes aquatiques rappelant les plus beaux

patios de l'Andalousie. Namo le premier sauta lestement du véhicule et fut reçu dans les bras de sa mère qui, prévenue, l'attendait et s'avançait déjà puis après les premiers instants d'effusion, il présentait son nouvel ami qui était aussitôt accueilli le plus gracieusement du monde sans que son air et son costume étrangers parussent être trop remarqués.

De même qu'à première vue, Marius avait été d'emblée frappé de la singulière ressemblance de Namo avec l'ami qu'il avait laissé sur la terre, maintenant c'étaient les traits de la mère qui lui rappelaient étonnamment cette excellente madame Honorât qui avait aussi sa petite part dans les regrets de l'exilé. Étrange suite de hasards et de coïncidences aussi inexplicables que tout le reste dans cette nouvelle existence de Marius ! C'était le même visage, mais avec une expression un peu différente et comme rehaussée par une noblesse naturelle, une dignité d'attitude que le terrien n'était pas habitué à rencontrer chez ce sexe, avant tout aimable, et qui inspirait envers cette femme, fort belle encore, un profond respect en même temps qu'une vive sympathie.

Le professeur de son côté eut sa bonne part d'affectueuses félicitations, et se chargea incontinent d'installer le nouvel hôte dans un appartement contigu à celui qu'il occupait lui-même, et qui se trouvait être tout disposé dans cette maison où en tout temps se pratiquait la plus large hospitalité pour les amis et les visiteurs de la famille. Tandis qu'ils gravissaient ensemble les degrés qui conduisaient à leur étage, Namo accueillait dans ses bras une autre femme qui accourait, à son tour heureuse et empressée. C'était sa jeune sœur Junie que Marius ne vit pas mais qui lui entendit pousser un léger cri de joie lequel eut le pouvoir étrange,

incompréhensible, insensé, de remuer jusqu'aux fibres les plus intimes de son cœur.

— Mon ami vous voici chez vous, dit Alcor en introduisant le jeune homme dans un logement fort bien aménagé et pourvu de tout ce qui pouvait satisfaire les habitudes de bien être d'un ultra-civilisé. Il ne reste plus qu'à suppléer aux effets et menus objets qu'auraient contenus vos malles si vous n'aviez pas entrepris ce grand voyage avec tant de précipitation. Je fais mon affaire de ces petits détails, et en attendant, la garde-robe de Namo va parer au plus pressé. Justement j'entends venir Mirta, notre excellente gouvernante, qu'on nous envoie. C'est la providence qui veille à tout dans cette maison et qui va vous donner ses premiers soins. Ma bonne Mirta ! cria le professeur en sortant de l'appartement pour prévenir celle qui allait se montrer, avant toute autre chose, je vous engage à vous munir d'un des habillements de mon élève qui siéra tout à fait à son ami de la même taille que lui.

Et tandis que la gouvernante retournait sur ses pas.

— Vous ne pourriez pas, mon cher, garder votre costume de là-bas sans être continuellement l'objet d'une indiscrète curiosité. Habillez-vous donc comme nous quand vous allez avoir fait votre première toilette. Autant tout de suite que plus tard. Et là-dessus je vous laisse pour quelques instants, car j'ai de mon côté à mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Peu après on frappait à la porte, et Marius allait ouvrir.

— Ciel ! Martine, est-ce bien toi ? Tiens, il faut que je t'embrasse. Mais que fais-je là ? Je m'abuse encore. Et le jeune homme s'arrêtait net au milieu de ses effusions, devant l'air éton-

né de la brave femme qui, ne comprenant rien à un si chaleureux accueil, se disait que c'était sans doute la coutume du pays de cet étranger d'embrasser ainsi les gens, mode qui après tout avait du bon et l'offensait d'autant moins qu'en femme qui entend la langue universelle du sentiment, elle s'était sentie aussitôt touchée rendant sympathie pour sympathie. Quant aux explications elles furent courtes, vu l'impossibilité d'échanger la moindre conversation autrement que dans la langue des signes.

— C'est égal, quel singulier jeune homme ! se disait la bonne gouvernante en laissant seul le nouvel hôte de la maison.

Ce ne fut pas sans une certaine volupté que Marius délassa ses membres endoloris dans un bain tiède et réparateur ; après quoi il revêtit, non sans quelques tâtonnements préliminaires, le vêtement ample et majestueux des habitants de sa nouvelle patrie. L'ensemble du costume rappelait assez les modes orientales. Si la robe était persanne, la coiffure ressemblait beaucoup à ce large disque qui protège et orne si gracieusement la tête des Indiens ; mais quand il se vit ainsi changé en toute sa personne dont la glace lui renvoyait une image qui semblait être tout autre que la sienne, il ne put s'empêcher de se sourire : Jamais, dit-il, je n'oserais me montrer comme cela en pleine Canebière.

Là-dessus, Alcor rentrait et s'asseyait sur un divan, montrant une visible satisfaction de la tournure et de la bonne mine que présentait le terrien transformé en cybéléen.

— Pour aujourd'hui, mon cher Marius, je crois que nous ferons bien de laisser notre ami Namo dans l'intimité de la famille. Puisque vous voilà prêt nous irons, si vous le voulez, dîner en

ville et nous trouverons ensuite aisément l'emploi du reste de la journée.

Ils sortirent et après quelque temps de promenade par ces rues si animées, si luxueuses, au milieu de ces passants de bonne prestance qu'on eût dit être tous des gens heureux et fortunés, ils s'attablèrent dans un restaurant public d'engageant aspect où les mets qu'on leur servit furent trouvés d'autant meilleurs qu'ils étaient assaisonnés d'un excellent appétit. Les noms des plats n'étaient plus les mêmes qu'autrefois, mais la cuisine n'avait pas en somme beaucoup varié. Les progrès réalisés jadis par la vieille cuisine française étaient de ceux qui ne peuvent que déchoir et revenir en arrière quand on prétend les perfectionner encore.

— Croirait-on jamais, disait Marius, à nous voir comme cela attablés ensemble, si peu différents dans nos personnes, qu'un aussi énorme intervalle de temps sépare nos générations respectives ? Certes, bien que fraîchement débarqué, j'ai pu déjà constater bien des changements, admirer d'étonnants progrès, observer des usages inconnus de mon pays, ou plutôt de mon temps, de mon époque, car je m'habitue de plus en plus à me considérer ici comme un revenant du temps passé. Mais enfin la différence n'est pas aussi énorme qu'on pourrait se l'imaginer : vous travaillez, vous bâtissez, vous trafiquez, vous vivez en somme à peu près comme nous autres.

— Hé ! croyez-vous que les habitants de Memphis et de Babylone différassent beaucoup plus des hommes de votre temps à vous ? Les hommes sont toujours les hommes. Les mêmes besoins, les mêmes mobiles, les mêmes fatalités de la nature font de la vie individuelle une évolution qui se renouvelle indéfiniment. Les inventions, les découvertes, les progrès intellectuels aug-

mentent, il est vrai, toujours davantage le capital moral et matériel de la société où l'existence devient de plus en plus facile et les mœurs de moins en moins barbares ; mais le fond même de l'humanité ne change pas si vite. L'esprit et le cœur se retrouvent à peu près identiques à toutes les époques de l'histoire. Le vieil Homère est aussi vrai aujourd'hui encore qu'il l'était de son temps et du vôtre. Virgile, Lamartine et Hugo sont encore de nos poètes parce qu'ils ont donné la note profonde et juste, l'expression naturelle de l'âme humaine de tous les temps. Aux progrès scientifiques et matériels près, c'est encore la même humanité qui s'est continuée à travers les siècles.

— Il y a aussi pourtant des progrès purement moraux qui font époque, tels que l'abolition de l'esclavage, la proclamation des droits de l'homme. Il y a un réel avancement de la civilisation, de l'organisation sociale.

— Loin de moi la pensée de nier le progrès moral et civilisateur des peuples, reprit Alcor. Je n'entends envisager ici que les généralités de la vie humaine que vous rappeliez tout à l'heure. Vous constaterez du reste que le monde n'est pas resté stationnaire au point de vue des idées et des mœurs générales. La civilisation a continué de marcher. Vous chercheriez vainement aujourd'hui dans Cybèle ces peuplades barbares et ces contrées sauvages qui occupaient jadis un si grand espace sur le globe. Nous avons avancé également sous le rapport politique et social, comme vous en jugerez plus tard.

— En attendant, le plus pressé pour moi c'est, je le vois, de me remettre à l'école et avant tout d'apprendre la langue de cette nouvelle France ou j'arrive aussi novice qu'un petit enfant.

— Nous pourvoierons à cela, répondit Alcor en se levant.

Le reste de la journée fat employé à visiter rapidement les plus beaux quartiers de la ville en usant tour à tour des voitures mécaniques, aéronefs-omnibus, rampes roulantes etc., que Marius avait déjà entrevus et qui suffisaient aisément à tous les besoins de locomotion de la populeuse cité, sans que le public eût jamais à se morfondre devant des stations encombrées et des véhicules toujours au complet.

Nos promeneurs virent aussi nombre d'édifices superbes : temples, musées, écoles, théâtres qui, bien qu'à un degré supérieur, ne faisaient néanmoins que continuer de répondre aux mêmes besoins qu'autrefois de culte, de science, de travail, de divertissements, choses qui sont aussi anciennes que les sociétés elles-mêmes.

En cicérone entendu, Alcor avait réservé le plus beau pour la fin : sur le soir, sans que son jeune ami s'y attendit, il se trouva tout à coup devant l'immense place supérieure dont le nivellement et l'extension étaient déjà à eux seuls le résultat de travaux véritablement cyclopéens. En face de lui dans toute sa surhumaine majesté, s'élevait le Grand-Temple qui, au milieu de ce vaste espace libre, se détachait sur le ciel, tandis que l'or de l'incomparable dôme qui en formait le faite prodigieux, étincelait en ce moment des rouges feux que lui lançait encore un soleil déjà descendu sous l'horizon.

Ce que dut être la merveille d'Éphèse, ou le temple de Jupiter Olympien d'Athènes, n'aurait pu approcher de l'œuvre inouïe qui se découvrait ainsi dans tout son ensemble. En présence de cet immense quadrilatère d'innombrables colonnes de plus de cent

mètres de hauteur ; devant la masse écrasante des frontons et des voûtes supportant un autre édifice supérieur dont l'œil ne pouvait compter les arcades géantes et les piliers énormes, à la vue des colossales formes de bronze en figures de sphinx ailés qui reposaient sur les derniers entablements, toujours énormes malgré la hauteur effrayante et entourant à sa base la prodigieuse coupole, on sentait son esprit s'anéantir et sa raison chanceler. C'est que cela déroutait toute comparaison, dépassait pour Marius toute notion acquise, toute conception possible de styles et de proportions. Ce ne pouvait être qu'une synthèse sublime et dernière de toutes les créations passées du génie humain, débordant la pensée d'un cerveau arriéré de soixante siècles.

Alcor qui comprenait cela, gardait le silence à côté de son compagnon qui paraissait frappé d'un invincible effroi devant ce spectacle grand jusqu'à la terreur. Pourtant cette première impression accablante faisait bientôt place à une autre, aussi profonde mais mieux comprise sans doute par le jeune homme dont l'œil venait de s'allumer d'une lueur d'extase des hauteurs troublantes du sévère édifice, son regard était enfin descendu vers la base, du côté où de la porte géante semblait s'être déversé comme une avalanche de blancheurs marmoréennes formées de chefs-d'œuvre de la statuaire, se rangeant sur la longue succession de degrés et de plates-formes qui donnaient accès au Grand-Temple, glorieuses propylées, dignes du sublime monument.

Àla capitale d'un peuple redevenu profondément religieux, il avait fallu un lieu sacré capable de réunir les foules innombrables qui se rassemblaient aux jours des grandes fêtes du culte, et le Grand-Temple était né de ce noble besoin, avec tout l'accompagnement de splendeur qui a toujours fait de l'art religieux éclos à

chaque époque, la mesure de la hauteur d'idéal et de sentiment qu'ont pu atteindre les différents peuples. Or, en présence de cette œuvre surhumaine, on sentait quelle puissance d'idéal religieux régnait alors dans la nouvelle France.

— À certains jours, disait Alcor, non seulement ce temple et ses interminables galeries supérieures, mais encore le parvis et tout ce vaste espace que vous voyez, sont insuffisants pour contenir un peuple qui voudrait à ces moments-là ne faire qu'un corps et qu'une âme.

Alcor apprit encore à son compagnon que l'antique usage des cloches avait fait place dans le Grand-Temple à des sortes de harpes colossales faites de cordes géantes de fin métal, harpes dont les harmonieux appels s'entendaient à plusieurs lieues de distance et produisaient les plus mélodieux concerts. Puis, qu'en outre de cette musique céleste, les sphinx monstrueux qu'il voyait vers les sommets de l'édifice, possédaient un don bien étrange pour des sphinx, le don même de la parole, et d'une parole aux sons extraordinaires distinctement articulée et capables de porter leurs voix de tonnerre jusqu'au-delà des dernières extrémités de la ville. Mais ce n'était que dans de rares circonstances que l'on mettait en jeu ce merveilleux mécanisme. Les quatre grandes fêtes de l'année correspondant aux saisons, et parfois l'annonce exceptionnelle de quelque grand événement, avaient seuls le privilège de mettre en branle et de déchaîner le souffle tempétueux qui portait au loin le grondement de ces voix formidables.

Tout ceci me montre, mon cher Alcor, que la religion n'a pas cessé d'être en honneur parmi les hommes, et qu'elle n'a donc pas été tuée par les philosophes matérialistes qui de mon temps faisaient son procès et prononçaient sa condamnation finale.

— Votre époque correspondait en effet à une de ces phases de transformation du sentiment religieux qui voient tomber les formes caduques du culte sans qu'ait pu naître encore la forme nouvelle que reprendra un sentiment indéracinable, car tout meurt et se renouvelle dans l'évolution humaine, même les religions. Remarquez que je dis les religions qui ne sont en quelque sorte qu'un revêtement, et non pas la religion qui est le sentiment lui-même par excellence.

Le christianisme n'était pas la première religion apparue sur la terre, et il ne devait pas être la dernière. Sans parler de l'institution maçonnique qui dans sa dernière phase parut vouloir prendre avec ses vains simulacres et ses hochets une place restée vide, sans compter un sérieux mouvement bouddhiste qui dans l'occident européen s'empara pour un temps de l'élite des esprits, séduits par la haute morale de Çakya-Mouni, et éleva dans Paris même des temples à Brahma, d'autres formes plus élevées du culte de la divinité devaient encore se succéder avant que pût prendre corps la conception supérieure qui constitue notre idéal religieux depuis déjà bon nombre de siècles. Mais c'est le même Dieu universel de tous les temps, vous n'en doutez pas, que nous révérons toujours dans ce temple.

— Ah cher Alcor, que j'aime à vous entendre exprimer ainsi ce qu'il me semblait bien que je sentais moi-même sans me l'expliquer clairement. En effet, il n'y a que cette promesse d'une rénovation prochaine qui puisse apporter l'espoir et la lumière dans le trouble des idées et des sentiments des hommes de mon époque. Tant d'erreurs scientifiques se mêlent à tant de vérités morales, tant de faiblesse se montre à côté de tant de grandeur dans ce christianisme qui désespère les uns et révolte les autres, que le

doute, l'incrédulité, l'irréligion gagnent de plus en plus la France et l'Europe, provoquant partout l'abaissement des caractères et la violence des appétits matériels. Quand verra-t-on enfin renaître l'élévation des âmes avec la paix religieuse ? Hâtez-vous donc, cher maître, de me dire ce qu'est cette religion en laquelle communient les générations d'un temps aussi avancé que le vôtre.

— Je ne pourrais, mon ami, résumer ici en quelques mots toute une doctrine. Je vous dirai seulement que la divinité qui, à travers les systèmes religieux et philosophiques d'une humanité toujours progressante, se dégageait déjà de plus en plus d'un étroit anthropomorphisme, s'est élevée avec le temps à la pure abstraction d'un principe ou plutôt d'un être immatériel doué d'intelligence, de volonté et de puissance suprêmes, existant éternellement en dehors et au-dessus d'un principe matériel, éternel également, dont l'énergie propre réagit dans de certaines limites précises, tout en subissant passivement l'action du premier, soit l'éternel dualisme de l'esprit et de la matière ; en quoi je ne vous apprends rien de nouveau, sauf que l'inéluctable vérité qui se laissait à peine entrevoir aux débuts de la pensée humaine, brille aujourd'hui d'un pur éclat et a rejeté le lourd alliage des superstitions grossières et des symboles trop compliqués, pour s'en tenir à de transparentes allégories qui charment l'esprit sans l'égarer et élèvent les âmes vers le devoir et vers le bien sans les effrayer par de chimériques menaces. L'indissoluble unité du principe de vie qui s'étend du brin d'herbe jusqu'à l'homme et qui, n'étant qu'émanation de l'être immatériel, fait donc partie de cet être, est pour nous un dogme fondamental venant immédiatement après celui de l'existence même du principe suprême. De là une forme de culte qui n'est qu'une suite d'aspirations et d'actions de grâces s'élevant vers l'Être des êtres, terme dernier de la hiérarchie vi-

tale, but final des manifestations de plus en plus parfaites revêtues par la vie qui se dégage des mondes et qui partout remonte à sa pure source immatérielle ; de là le respect et l'amour que nous portons à tout ce qui vit ; de là, je dirai presque une sorte de retour vers un sabéisme qui nous fait comprendre l'universalité des astres eux aussi vivants qui entourent le nôtre, dans les hommages que mérite tout ce qui émane et fait partie du Grand-Être, du Dieu père éternel de toute existence. Vous verrez dans nos grandes fêtes religieuses quelle part on a su faire à toutes les formes sous lesquelles se manifeste l'ubiquité universelle du grand principe divin.

— N'est-ce pas là un pur et grand panthéisme ?

— Oui et non. Oui, c'est du panthéisme en tant qu'universalité d'un Dieu dont fait partie toute la nature vivante. Non, si vous entendez que l'univers même soit Dieu. Notre Dieu est en dehors et au-dessus de la matière qui n'est pas Dieu. Il est, si faute d'autre je puis employer ce mot insuffisant, une personne douée de volonté et de puissance. Il agit sur la substance matérielle et universelle qu'il pénètre ou dont il se retire à son gré. Platon l'avait déjà dit « C'est le démiurge opérant sur la substance qui existe en dehors du démiurge et limite à son tour son pouvoir. » Ce n'est donc pas, vous le voyez, la pure doctrine panthéistique. Nous restons bien déistes tout en comprenant la nature vivante en la personne de Dieu. Notre religion naturaliste ne cesse pas d'être un monothéisme absolu. Des deux principes éternels : l'immatériel seul intelligent, voulant et actif ; et le substantiel qui n'est que passif et réagissant, la premier seul est Dieu.

Ha ! vous venez de prononcer un mot qui fait quelque bruit en ce moment chez nous. Mais votre naturalisme n'est pas, je m'en

doute bien, le même que celui de notre école naturaliste.

— Je crois en effet me souvenir de quelque chose ayant porté ce nom-là dans un moment de décadence où en réaction contre l'idéal ancien, la dite école se fit un art de ne peindre et décrire que les seules souillures et laideurs de la société, art morbide et stérile d'impuissants et de dévoyés qui ne parut briller un moment que parce qu'il y avait éclipse de l'art vrai et de l'idée. Mais rassurez-vous, mon cher Marius, ce mot de naturalisme qui vous a offusqué, reprendra bientôt pour vos contemporains sa haute et noble acception de culte de la grande nature, avec tous les élans d'idéal que seule cette nature peut inspirer.

Tandis que discouraient ainsi les deux amis, la nuit était venue sans que Marius s'en aperçût, tant était vive la clarté, que tel qu'un autre astre céleste, répandait dans toute la ville le globe lumineux qui maintenant resplendissait à la pointe extrême de l'immense tige qui s'élançait fort au-dessus du dernier faîte du Grand-Temple.

Voilà qu'il se fait tard, remarqua tout à coup le professeur, et il me semble que nous avons bien gagné notre souper.

La rampe qui descendait à la place de la Concorde était à deux pas. Quelques minutes après, Alcor et Marius se retrouvaient dans la basse ville.

Faisant face à la mer, d'élégants établissements offraient au public leurs tables engageantes où venait mourir une fraîche brise marine qui succédait à la chaleur du jour. Plusieurs de ces tables s'abritaient sous des berceaux de verdure, et ce fut une de celles-ci qui reçut nos promeneurs un peu las à la fin de cette journée assez laborieuse. Une légère collation leur fut servie tan-

dis que l'entretien reprenait et revenait sur le merveilleux Grand-Temple dont Marius était encore tout saisi.

— Merveilleuses aussi, disait-il au professeur, doivent être sans doute ces fêtes publiques dont le déploiement et l'appareil sont, dites-vous, à l'étroit dans une telle immensité.

— Il vous arrivera, répondait Alcor, d'assister à nos grandes fêtes et vous verrez un spectacle dont votre temps ne pouvait avoir aucune idée ; non pas qu'à toute époque on n'ait vu de grandes pompes religieuses et d'immenses foules rassemblées, mais c'est que la notion des hiérarchies vitales n'existait pas encore ou du moins était à peine soupçonnée, tandis que depuis, s'est révélée et affirmée la puissance des multiplications de la vie presciemment édifiées et ordonnées. Vous comprendrez mieux le sens de ces mots si vous vous reportez aux collectivités diverses qu'ont connues toutes les sociétés humaines, et dans lesquelles une organisation dictée par les seules lois naturelles, fournissait déjà l'image de créations distinctes et personnelles vivant d'une vie propre tout autre que celle des simples individus qui les composaient. L'être collectif : peuple, armée, caste, institution, possède en effet, comme tous les êtres vivants, des qualités en quelque sorte spécifiques. Il a ses causes et ses nécessités d'existence ; il naît, s'alimente, travaille à des fins particulières, engendre, lutte et meurt. Ces collectivités sont enfin des personnalités réelles s'élevant au-dessus de la simple personnalité humaine. Hé ! bien, ce qui déjà naissait naturellement des seules forces ascensionnelles de la vie sociale, un art savant a su le régir et le perfectionner, et en outre des collectivités permanentes qui constituent les rouages vitaux de notre organisme national, cet art inconnu du passé, nous donne le pouvoir de créer de nouvelles édi-

fications passagères, mais néanmoins bien vivantes ou se révèlent des lois et des perspectives de vie supérieure, que la seule contention d'un esprit isolé ne percevrait pas. Vous comprendrez alors quel attrait ont pour nous ces fêtes où chacun a sa place et son rôle désignés, et d'où se dégagent bientôt des pensées, des aspirations, des élans spontanés vers le grand inconnu extra-humain qui, de l'être synthétique dans lequel vient se fondre tout un peuple, redescendent en impressions durables dans l'âme de chacun des participants.

La conversation en resta là. L'étrange nouveauté de ces fêtes religieuses de Cybèle étourdissait un peu l'esprit du terrien, et ce ne fut qu'après un assez long silence, que les deux hommes se levèrent et reprirent le chemin de la maison amie qui devenait désormais la demeure de Marius en son exil lequel, selon toute apparence, devait être un exil perpétuel.

05

La situation irrémédiable qu'une implacable destinée avait faite à notre ami, n'était pas de celles auxquelles on se résigne aisément. Comment eût pu s'effacer de son esprit et de son cœur tout un heureux passé qui promettait un non moins heureux avenir d'amour, et surtout au moment de toucher au bonheur suprême ? Malgré tant de bonnes raisons pour s'estimer le plus malheureux des hommes, il n'éprouva pas moins une certaine satisfaction en rentrant dans l'appartement qui était devenu le sien, de se sentir enfin un chez lui, un refuge tranquille où il pût se retirer et se retremper tout à son gré dans ses souvenirs.

En rentrant, il remarqua, non sans reconnaissance, que l'on s'était préoccupé de son bien-être et qu'en son absence une main amie avait ajouté à ce qui composait déjà l'ameublement du confortable logis, maint objet nouveau, et notamment une petite bibliothèque dont les rayons contenaient exclusivement de rares et précieux exemplaires de livres anciens ou de rééditions classiques d'œuvres choisies remontant à cette antiquité cybéléenne dont Marius se trouvait être le contemporain terrestre et dont il parlait les langues. Il était visible que Namo avait passé par là et pris sa bonne part des soins d'installation pour son ami, en même temps que la brave Mirta pourvoyait à tous les petits détails d'un ménage de garçon. Un excellent lit tout préparé attendait et il n'attendit pas longtemps. Marius s'abandonna sans plus tarder à un repos complet et parfait comme il n'en avait pas goûté à partir de la fatale nuit qui avait coupé son existence en deux parties si dissemblables et si irrévocablement disjointes. Nous ne savons si des rêves agréables vinrent lui apporter dans son sommeil le soulagement de quelque douce illusion, mais ce que nous pouvons dire, c'est que dans la situation si extraordinairement anormale qui était faite à notre ami, il en arrivait maintenant à confondre dans sa pensée la réalité et le rêve. Tant d'aventures inouïes, tant de choses surnaturelles se succédaient coup sur coup, qu'il y avait bien de quoi troubler le cerveau le mieux équilibré, et perdre toute notion du vrai et du faux, du possible et de l'impossible. Il faut dire aussi que depuis que s'était exercé sur lui cette mystérieuse influence de l'étoile Gemma, un état tout particulier et indéfinissable le faisait vivre dans une telle disposition d'esprit qu'il n'eût souvent pu dire s'il veillait ou s'il dormait. Ou ses songes présentaient la même netteté d'images que les réalités de l'état de veille, ou bien ce dernier état ne semblait pour lui

qu'un enchaînement d'illusions semblables à des songes. De plus, il ne pouvait éviter que les deux mondes auxquels il tenait par son passé et par son présent ne se confondissent parfois dans sa mémoire, et par le fait même de cette phénoménale dualité d'existence, il devait par exemple lui arriver plus d'une fois de confondre entre eux les personnages qui touchaient de plus près à sa vie intime, et même d'identifier dans sa pensée ses anciens et ses nouveaux amis de la terre et de Cybèle. Cette parole si ancienne et si philosophique : « La vie n'est qu'un songe, » n'a jamais été appliquée avec plus de vérité qu'à cette nouvelle existence de Marius.

C'est dans cet état flottant entre l'illusion et la notion réelle des choses, que notre ami ouvrit le lendemain les yeux, tandis qu'un gai soleil déjà haut sur l'horizon dardait entre les rideaux, sur le tapis de sa chambre, de beaux rayons d'or qui l'invitaient à se lever, ce qu'il fit tout en gardant cette moiteur de pensée qui suit d'ordinaire les grandes fatigues et les longs affaissements. Dès qu'il fut habillé, il alla vers l'appartement de son voisin Alcor, mais le professeur, plus matinal, était sorti depuis longtemps. Trop nouveau dans cette maison pour oser se présenter seul, il resta accoudé à la galerie intérieure, d'où se découvrait l'ensemble de l'habitation. Au-dessous de lui s'étalait une assez grande cour dallée de marbre et garnie de plantes rares entourant la vasque gracieusement ornementée du milieu, le frais patio entrevu lors de l'arrivée. Trois des côtés étaient occupés par le principal corps de bâtiment et par deux ailes formant angles, et, du côté non bâti, se voyait une grille superbe, chef-d'œuvre de serrurerie artistique où une porte ouverte donnait accès à un vaste jardin dont le fond était coupé net par une belle rangée d'ifs

sombres ; puis, au delà encore s'élevait une majestueuse et verte frondaison d'autres arbres de grandes essences.

Or ce jardin, cette clôture d'ifs, ces grands arbres du fond, et jusqu'à une échappée de mer bleue qui se voyait au loin, avaient une si étonnante ressemblance avec le tableau que Marius avait toujours eu sous les yeux dans la maison paternelle, qu'il ne put manquer d'en être vivement frappé et d'obéir bientôt à l'instinctif désir d'y descendre. Un instant après il s'asseyait à l'ombre même des platanes et des sycomores touffus. Le lieu formait une fraîche et délicieuse solitude dont on devait goûter tout le prix aux heures chaudes des journées d'été. Soudain un léger bruit de branches froissées lui fit tourner la tête. Pauvre Marius ! c'était bien le cas de la perdre tout à fait sa pauvre tête ! Doucement, à pas empreints d'un doux nonchaloir, s'avançait de son côté, en vêtements légers du matin, une ravissante jeune fille qui, sous ce mélange d'ombre et de soleil, lui apportait la divine apparition de qui, mon Dieu ? De Jeanne elle-même, de sa Jeanne adorée ! C'était, on le devine, la propre sœur de Namo, cette Junie que Marius apercevait pour la première fois. La jeune fille, à la vue de l'étranger, eut comme un mouvement de surprise, puis, timide et discrète, elle pressa le pas du côté de la maison laissant le pauvre garçon tremblant et cloué sur place, comprenant son erreur, mais le cœur meurtri par la commotion. Ah ! cette fois, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Ses mains s'élevèrent sur son visage et il pleura longtemps.

L'heure avançait quand une voix connue se fit entendre. Namo s'approchait.

Je vous cherchais, mon cher Marius, je me suis si complètement habitué à vous, que je sentais déjà que vous me manquiez.

Et puis, vous savez, ma mère et ma sœur sont impatientes de faire amplement connaissance avec vous. Je leur ai conté votre étonnante aventure, et vous n'ignorez pas que de tout temps les héros, car vous en êtes bien un, ont plu aux femmes. Mais vous me paraissez tout abattu, mon cher ami. Encore ces vilaines idées noires ? Je comprends certes combien vous avez motif de déplorer un si lointain exil, mais il faut vous résigner, que diable ! On fera ici son possible pour vous l'adoucir, cet exil. On vous trouvera des distractions, des occupations utiles, des relations qui vous fixeront et vous attacheront pour toujours après l'existence en l'air que vous venez de mener. Allons, c'est entendu ? On n'est plus triste ? On sourit ? Venez vite que je vous présente à ces dames.

Et passant son bras sous celui de son ami, il l'entraîna et le conduisit à un petit salon d'intimes ou toujours dominait ce goût des plantes et d'un art oriental, et où se tenaient en ce moment les deux femmes, l'imposante dame Nora qui l'avait déjà reçu la veille, et sa charmante fille Junie. À sa vue, elles se levèrent et firent quelques pas dans une attitude presque craintive, les yeux étonnés et fixés sur un hôte aussi extraordinaire. Marius, lui, ne vit en ce moment que cette seconde Jeanne dont le regard le brûlait et le troublait si profondément qu'il n'eût pu articuler une parole. Heureusement que l'ignorance où étaient ces dames de la langue du terrien, et l'impossibilité évidente où il était lui-même de se faire comprendre par elles, le dispensaient de parler et sauvaient la situation. Namo se partageait, parlant pour tous, et expliquant de nouveau à sa mère et à sa sœur les principaux traits de l'aventure merveilleuse de son héros.

La curiosité, chose fort naturelle en présence de cet exilé d'un autre monde, n'était pas le seul sentiment qui se montrait sur les visages et dans les manières des deux femmes ; on y lisait, outre cela, de la sympathie et une réelle compassion pour la souffrance morale que devait éprouver un être humain ravi tout à coup à sa patrie et à ses affections. Et de fait, il était visible que l'infortuné souffrait cruellement en ce moment même. La désolation qui se peignait sur toute sa personne toucha l'aimable Junie. D'un mouvement aussi spontané que sincère, elle prit la main du jeune homme, et si ses paroles ne purent être comprises, ses grands yeux expressifs lui dirent au moins bien clairement : « Prenez courage, nous sommes là pour vous aider et vous consoler. » Il n'en fallait pas tant pour affoler le pauvre garçon. Il répondit à ce regard par un autre où se trouvait une expression telle que la jeune fille recula d'un pas, et que l'élan de tout à l'heure fit place à l'instant même à une réserve glaciale. Elle redevint aussitôt une Jeanne plus qu'indifférente, une Jeanne fière et réservée, l'étrangère qu'elle était réellement pour lui. Aussi, comment se faisait-il que Marius se fut oublié au point de confondre jusque dans les mouvements de son cœur, l'image avec la réalité de laisser voir à cette jeune inconnue le sentiment qui le remplissait pour celle à qui il avait voué toute sa vie, toute son âme, cet amour absolu qu'on éprouve une fois et qui ne saurait se recommencer ?

En ce moment Alcor entra et fit heureusement diversion. L'entrevue se prolongea encore quelques moments pendant lesquels Marius s'efforça de détourner ses yeux de l'objet cause de son trouble, puis les hommes sortirent pour se rendre dans le cabinet d'études où Namo et le professeur avaient coutume de travailler ensemble à certaines heures de la journée. La présence de leur ami n'empêcha pas leur travail habituel, et la sombre préoccupa-

tion du pauvre amoureux parut même leur échapper. Ce dernier cachait du reste de son mieux l'émotion qui l'agitait toujours, et paraissait s'absorber dans la lecture d'un incunable qui durait encore, tandis que les œuvres de son siècle à lui n'existaient que par des reproductions souvent répétées et qui avaient remplacé des livres tombés en poussière moins de cent ans après leur impression.

La volumineuse bibliothèque qui occupait cette pièce, contenait de véritables trésors d'érudition s'étendant à toutes les époques. Mais cette science, cette histoire de Cybèle, si pleines d'intérêt, si tentantes pour un attardé comme était Marius, ne pouvaient lui devenir accessibles que lorsqu'il aurait enfin acquis la connaissance de la langue et de l'écriture actuelles. Alcor s'occupait déjà de composer pour son terrien un alphabet comparé des deux écritures, avec les annotations indispensables, ainsi qu'une grammaire élémentaire faite à l'inverse des livres scolaires de Cybèle et naturellement à l'usage exclusif de Marius qui fournissait un cas unique où l'élève devait étudier le français moderne sur des versions de l'ancienne en la nouvelle langue.

— Vous verrez que cela ira rondement, mon cher Marius, lui disait le professeur. Notre écriture est fort simplifiée comme notre langue. Vous apprendrez comment le français que nous parlons aujourd'hui est le résultat d'une sélection fort longue des anciennes langues européennes entrées plus ou moins profondément dans le canevas de notre vieux français. On doit même commencer à s'apercevoir notablement chez vous de cette pénétration des différents idiomes voisins qui vous imposent des locutions, des phrases presque entières, soit par légitime nécessité, soit même par simple et puéril engouement. Le temps et la lo-

gique de plus en plus serrée des idées a ensuite, d'une part, éliminé toutes les scories et les superfluités, et d'autre part réformé la syntaxe du langage en allant toujours au plus court et au plus clair, sans préjudice aucun de l'abondance des expressions et de toutes leurs nuances possibles. Je ne parle bien entendu ici que de notre propre langue, car notre temps, pour si en avance qu'il soit sur le vôtre, n'a pas encore réalisé le vœu qu'il n'y ait qu'une même façon de parler pour l'humanité entière. Le langage est trop l'œuvre des sociétés diverses et changeantes, pour qu'il ne se transforme pas continuellement comme elles et ne reste toujours la simple traduction sensible des idées, des sentiments, des fluctuations de chaque grande famille humaine. Et c'est déjà beaucoup que le groupe européen si profondément divisé autrefois, se soit à la longue fusionné comme les provinces d'un même pays, et ait produit un idiome commun dont le vieux français a fourni la base, et qui se parle ici et dans tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne confédération européenne. Mais d'un autre côté, l'anglais et l'espagnol, après transformation également, se partagent encore les deux Amériques ; le russe a étendu son empire sur la moitié de l'Asie dont le chinois et l'hindou se partagent le reste, et l'allemand, disparu de l'Europe, s'est pourtant sauvé en émigrant, comme vous le verrez, dans le continent australien qui lui est resté en partage.

Pour en revenir à la langue qui nous intéresse le plus, vous avez déjà pu remarquer que les mêmes monosyllabes radicaux reparaissent à tout moment ; seulement leurs combinaisons sont toujours différentes. La variété illimitée des mots par des transpositions complexes d'éléments simples, c'est là le fond du mécanisme de notre langue. Or il est résulté de ce retour à un faisceau nouveau des communes racines des langues indo-européennes,

un fait des plus curieux ; c'est que cette convergence mutuelle a, non pas précisément reconstitué le sanscrit, mais redonné cependant un sens intelligible pour tout le monde à tous ces radicaux qui en proviennent, au point que les Védas et le Mahabbarata, sont redevenus des livres que chacun de nous comprend sans trop d'efforts.

— Vous m'effrayez, mon cher Alcor. Jamais je n'arriverai à me débrouiller dans un tel amalgame de toutes les langues de la vieille Europe.

— Cela vous viendra tout naturellement, mon ami, vous parlerez sans plus de peine que vous n'en mettez à penser.

— Dieu vous entende. Je ne demande que cela.

— Allons, on vous attend, vint dire la gouvernante.

Ce premier repas en famille mit encore à l'épreuve la fermeté de notre amoureux, mais il eut le courage de surmonter cette fois son émotion et Junie, de son côté, paraissant avoir oublié l'impression singulière qu'elle avait dû ressentir le matin, se montra la gracieuse et aimable personne qu'elle était toujours. On comprendra que Marius continuât d'être le sujet d'attentives et curieuses remarques, et que la conversation roulât presque uniquement sur son compte, mais il n'y prenait point part, et pour cause, assez préoccupé d'ailleurs de veiller sur lui-même et de s'affermir dans la virile résolution qu'il avait prise de ne plus chercher que dans le fond de son cœur l'image de son amie, en faisant tout à fait abstraction, en présence de la sœur de Namo, de ces traits et de cette voix qui n'étaient qu'une copie décevante de l'objet réel de son profond amour.

Cependant il n'était pas au bout de ses épreuves. Comme on se levait après le dessert, entra un visiteur à qui tout le monde fit le plus aimable accueil, et à la vue duquel la jeune fille ne put dissimuler un léger trouble tandis qu'un incarnat plus vif venait colorer ses joues. Cette fois c'était le comble ! Un sentiment qu'il n'avait pas encore sérieusement connu et qui était assurément aussi injustifié que celui qui l'avait attiré vers Junie, un atroce serrement de cœur causé par la jalousie, saisit subitement Marius. Ce visiteur, c'était qui ? Monsieur Camoin lui-même, son rival presque oublié des Martigues, le soupirant malheureux de sa Jeanne et ici, sans aucun doute, le fiancé fortuné de Junie. Cela se voyait de suite.

Comment, après tant d'assauts répétés d'une même fatalité inconcevable ne pas sentir chanceler et courage et raison ? N'était-ce pas le cas pour le pauvre amoureux de se croire en proie à un affreux cauchemar ? La réalité eut-elle jamais de ces coups-là ? Et pourtant, il fallait bien qu'il se rendît une fois encore à l'évidence et qu'il se dît que ce tableau vivant de l'infidélité de sa Jeanne ne le regardait pas. Mais même ainsi, n'était-ce pas toujours une torture intolérable qu'un tel spectacle ? Le cœur étreint, la tête perdue, il ne pouvait tenir en place, il souffrait trop. Et il sortit comme s'il s'enfuyait pour aller s'enfermer dans son appartement et s'y abîmer tout à son aise dans ses cuisants regrets et son morne désespoir.

Lorsque dans la journée on s'informa de lui, il pria qu'on le laissât seul, prétextant une violente migraine, prétexte plausible qui pouvait servir dans Cybèle aussi bien que dans son pays, et qui d'ailleurs n'était qu'un demi-mensonge, car il n'était que trop

vrai que cette journée fut pour le pauvre garçon une journée de grande souffrance morale et de prostration physique.

La nuit apporta enfin un peu de calme dans son cerveau en rafraîchissant la fièvre qui l'agitait. Marius ressaisit ses esprits et sentit qu'il lui fallait secouer un peu sa torpeur qui le tenait encore immobile au milieu de l'obscurité qui commençait à se faire sans qu'il s'en aperçût. Il sortit de son appartement, alla jusqu'au bout de la galerie, et montant les degrés d'un escalier qui s'offrait devant lui, il se trouva de suite sur une vaste terrasse d'où se découvrait une partie de la ville et une belle étendue de ciel déjà parsemé de quelques étoiles. Comme mû par une attraction subite, il leva la tête, et son regard se trouva arrêté sur le doux scintillement de l'une d'elles qu'il sentit aussitôt devoir être, non la Gemma fatale d'auparavant, mais cette autre Gemma, soleil de sa patrie à lui, soleil de sa Jeanne, de sa vraie Jeanne qui vivait là, perdue dans le lointain rayonnement d'une étoile de ce ciel qui s'étendait en ce moment au-dessus de sa tête. À cette pensée, un élan irrésistible lui fit lever et tendre les bras vers ce point perdu dans l'immensité, de gros soupirs gonflèrent sa poitrine, enfin il tomba à deux genoux, les mains toujours tendues vers l'astre qui retenait son bonheur, sa vie, son tout, en appelant sa Jeanne, l'insensé, comme si elle eût pu le voir ou l'entendre.

Cela n'avait pas le sens commun, c'était évident. Et pourtant n'était-ce pas quelque chose que d'avoir devant les yeux la place même où vivait l'objet de son culte, et de lui adresser ses plus intimes aspirations, si impuissantes qu'elles pussent être ? C'était évidemment quelque chose puisque cet épanchement le soulagea comme la prière soulage et rassérène l'âme des dévots. Aussi, devait-il lui arriver souvent dans la suite, aux heures d'abattement,

de revenir au même endroit attendre que parussent les premières lueurs de sa Gemma pour lui faire ses dévotions comme un vrai païen. Une ou deux fois même il fut surpris dans cette attitude par la brave Mirta qui était toujours un peu partout dans la maison, ce qui ne manqua pas de faire répéter, à la chère femme « Quel singulier jeune homme, mais quel singulier jeune homme ! »

Le lendemain, un calme relatif lui était donc revenu. Il s'était raisonné de nouveau, et puisqu'il n'en était plus à devoir s'étonner des étrangetés continuelles de sa nouvelle existence, une de plus, une de moins, ne devait pas l'affecter à ce point-là. Il est vrai que les dernières coïncidences qui venaient de se produire réveillaient si douloureusement sa peine la plus secrète, qu'il n'était pas maître de ses impulsions. Enfin, n'était-ce pas folie qu'il aimât cette Junie comme sa Jeanne elle-même, et dès lors, pouvait-il être jaloux pour une femme autre que celle qu'il aimait ? Une vaine ressemblance ne pouvait pas pourtant abuser jusqu'à son amour même. Mais la raison eut-elle jamais raison des impétuosités du cœur ? Et Marius sentait bien qu'il ne pourrait supporter longtemps l'image de ce renversement de son cher idéal, si mensongère fût cette image, qu'il souffrirait toujours au spectacle de cette dérision de son propre bonheur perdu.

Namo vint le voir et s'informer de cette malencontreuse migraine.

— Ah je vois que cela va mieux. Cette indisposition subite vous est venue bien mal à propos, précisément comme j'allais vous présenter mon futur beau-frère, notre ami Cam, un garçon fort instruit et fort aimable, jeune magistrat plein d'avenir et qui, sur

ce qu'il a entendu dire de vous, brûle, lui aussi, du désir de faire votre connaissance.

Ce ne fut pas sans faire un violent effort sur lui-même que le pauvre Marius répondit qu'un aussi intime ami de la famille serait également le sien.

Sur les pas de Namo, était entré un bel épagneul auquel Marius ne prit garde que lorsqu'il le vit s'arrêter en contemplation devant sa personne.

— Mais c'est Houzard que je vois là ! Viens mon bon chien, mon brave Houzard !

— Hou ! répondit la bonne bête avec un mouvement de tête amical.

— Voilà le reste, à présent, se dit Marius en reconnaissant le sosie de son chien. Jusqu'à mon pauvre Houzard ! Quoique ce ne soit pas toi, je suis bien content de te revoir tout de même, va, mon bon Houzard !

— Hou ! Hou ! répéta l'animal en continuant de regarder Marius de son air le meilleur et le plus intelligent.

— C'est notre ami Hou, dit Namo. Vous entendez bien qu'il vous dit lui-même comment il s'appelle.

— Les chiens parlent donc chez vous ?

— Pas tout à fait, mais peu s'en faut. Ils se font toujours parfaitement comprendre, et les mieux instruits connaissent assez le français pour que rien d'essentiel de ce que nous disons puisse leur échapper. Plusieurs même savent assez bien lire ou du moins déchiffrer le sens de certaines phrases écrite. Il faut vous

dire que six mille années de plus de progrès vital ont eu pour effet d'élever le niveau intellectuel des animaux d'élite.

— Mâtin ! à ce compte-là je m'attends à ce que les chiens de Cybèle aient aussi leurs journaux et fassent de la politique. Pourtant nous ne manquons pas nous non plus de bêtes intelligentes et bien élevées. Tenez, il y a en ce moment même à Madrid, à ce que me contait dernièrement un ami qui revenait d'Espagne, le chien Luna connu de toute la ville, qui est son propre maître et qui a su de lui-même se faire une situation qu'envierait plus d'un pauvre homme : de mœurs sociables, de goûts aristocratiques, on le rencontre un peu partout dans le beau monde, choyé des dames, gâté par les enfants dont il partage les jeux, toujours bien accueilli dans les grandes maisons de son choix où il s'invite sans jamais manquer aux bienséances. Voilà un exemple de chien terrestre, presque homme du monde, qui soutiendrait, je crois, la comparaison avec l'animalité de Cybèle.

— Votre Luna me paraît être en effet un bien intéressant animal, mais ce que vous me citez comme une exception est ici le fait journalier de toutes les bêtes de même rang : le singe, le chien, le cheval, l'éléphant et d'autres encore, se sont perfectionnés au point qu'ils participent déjà à un certain degré de l'humanité cybeléenne, tandis que les animaux domestiques dont la destinée est de servir de pâture ont vu au contraire s'atrophier de plus en plus complètement une intelligence oisive devenue inutile. Tout est alors pour le mieux. L'âme végétative en quelque sorte des bœufs, des moutons, des poules, apitoie moins sur le triste sort de ces animaux. Mais quant à nos auxiliaires, à nos compagnons de peines et de plaisirs, ils ont de plus en plus acquis des droits à nos égards, et ils méritent la protection de nos

lois, qui s'étend jusqu'à eux et punit de meurtre de ces frères inférieurs. La distance morale s'est rapprochée entre nous et eux, et nous leur devons d'autant plus d'affection que l'attachement de ces dévoués serviteurs s'est élevé à un degré inconnu de votre temps. Dans l'effort de ces pauvres cerveaux sortant à peine des ténèbres, il y a déjà une véritable notion de culte, et c'est l'homme qu'ils révèrent comme un dieu. Aussi ne voit-on plus maintenant de bêtes de somme maltraitées comme autrefois ; il y a des machines d'ailleurs qui les remplacent avantageusement. Des serviteurs intelligents, des amis dévoués jusqu'à la mort, voilà ce que sont nos chiens, nos chevaux, nos singes. Dans bien des maisons vous rencontrerez de ces derniers animaux remplissant toutes les fonctions de valets bien appris, car de domestiques au sens autrefois entendu, il n'en existe plus, et la personne qui se fait l'auxiliaire intime d'une autre personne, d'une famille, entre pour ainsi dire dans la famille.

Pour ce qui est de notre ami Hou, il est capable de rendre bien des services. Ainsi, par exemple, il connaît tous les quartiers et toutes les curiosités de la capitale par leurs noms, et il ne tiendra qu'à vous de l'employer quand il vous plaira comme un guide sûr. N'est-ce pas, mon brave Hou !

— Eh bien, voilà qui me va, dit Marius. Tu seras pour moi un autre Houzard, mon bon chien, mais avec cette différence à ton avantage que là-bas Houzard me suivait, tandis qu'ici ce sera moi qui suivrai Houzard.

— Hou ! Hou ! Hou !

— Hé ! oui, je sais bien, tu t'appelles Hou, c'est entendu. Et moi, mon brave Hou, je m'appelle Marius, et tu verras que nous

ferons une paire de bons camarades.

Cette présentation correcte fut traduite par Namo à l'intelligent animal qui comprit alors tout à fait, et témoigna aussitôt à l'ami de son maître combien il était désireux d'employer le plus tôt possible ses petits talents à son service.

Bien des fois par la suite il arriva en effet à Marius de s'aventurer dans la grande ville sans crainte de s'égarer en compagnie d'un guide aussi sûr. C'était merveille de voir le prudent animal conduire le jeune homme partout où il en avait reçu la mission, en choisissant les meilleures voies et en lui faisant prendre place au besoin dans les véhicules appropriés aux différents trajets. Avec son maître, il eût certainement causé un peu en chemin, c'est-à-dire échangé quelques idées simples faisant partie du bagage scolaire de tout chien d'éducation ; mais avec Marius il voyait bien, l'ami Hou qu'il perdrait son temps à essayer d'entrer en explications, et s'il lui arrivait de placer quelques mots sur sa route, ce n'était guère qu'avec quelque autre bête de sa connaissance, non plus avec ces façons de mauvais goût et ces familiarités plus que déplacées qui sont encore d'usage entre chiens terrestres, mais au contraire avec des manières décentes et polies, des gestes courtois, de légères modulations de la voix qui étaient bel et bien un vrai langage dont six mille ans de progrès ininterrompus avaient doté la gent canine.

— Hé mais, vous n'allez pas, je suppose, rester enfermé chez vous aujourd'hui encore, mon cher Marius, quand un peu de grand air vous serait si salutaire ?

Le meilleur dérivatif que l'exilé pût trouver à l'obsession des cuisants regrets du passé et des non moins douloureuses

épreuves du présent, était en effet la distraction et l'intérêt que devaient lui offrir les merveilles sans nombre d'Alger, qu'il n'avait fait qu'effleurer en compagnie du professeur. Cette fois, c'était Namo qui lui proposait une nouvelle promenade agréable et instructive, ce qu'il accepta de bon cœur, car il n'eût pas osé si tôt s'aventurer seul au milieu de ce peuple et de ces usages si nouveaux pour lui, même en compagnie du guide fidèle dont il venait d'être question.

— Cela vous va-t-il d'aller faire un tour dans nos musées nationaux ?

— Allons !

Et les deux jeunes gens sortirent aussitôt accompagnés du fidèle Hou, qui, au préalable, en avait poliment demandé la permission à son maître.

En peu d'instants ils étaient rendus au Palais des Musées, car dans le nouvel Alger on ne savait pas ce que c'était de perdre du temps en chemin. Il y avait toujours vingt moyens pour un de circuler vite et commodément.

Après le Grand-Temple, ce palais était le plus vaste des monuments de la capitale. On s'était proposé, non seulement d'en permettre l'accès à des foules nombreuses, mais surtout de faire œuvre concrète en réunissant le plus d'objets et de documents possible en un même ensemble dans l'ordre le plus succinct et le classement le plus naturel, de façon à tout résumer et à présenter rapidement le tableau de chaque branche des productions du génie humain. Pour cela, on avait d'abord procédé chronologiquement, chaque siècle ayant son département spécial et distribué dans un ordre d'arrangement qui était le même pour tous. On y

voyait de fidèles représentations en grandeurs naturelles des hommes de toute race avec les vêtements, les armes, les parures, les outils de leur époque ; des objets, soit authentiques, soit reproduits des arts et des industries du temps, tels que l'art de cultiver, de bâtir, de naviguer ; des spécimens de peintures et de sculptures des instruments de musique ; des textes des diverses manières de fixer la pensée par des signes graphiques ; enfin des scènes figuratives des principaux épisodes du siècle. Tout cela complété de nombreux tableaux, de cartes, de riches albums et d'innombrables volumes pour ceux qui voulaient étudier à fond telle époque, tel moment précis des siècles écoulés.

Une telle accumulation de documents et de richesses historiques eût embarrassé les plus intrépides chercheurs, sans l'admirable classement qui en rendait la connaissance facilement accessible à tous. Il suffisait aux simples curieux de promenades attentives dans tout le palais pour passer en revue l'histoire générale de l'humanité. Et quant aux artistes, aux érudits, aux amateurs qu'intéressait particulièrement, ou l'architecture, ou la navigation, ou la céramique, ou la peinture, ils n'avaient qu'à s'en tenir aux collections qui groupaient à part les arts qui faisaient l'objet de leurs préférences. L'ordre chronologique de leur distribution, observé en tout et partout, ne pouvait qu'aider la mémoire et faciliter les recherches.

Les deux amis parcoururent cette première fois quelques-unes de ces salles si nombreuses, si vastes et si remplies qu'il fallait des semaines pour les visiter toutes, même d'un pas rapide. Il ne s'agissait pour ce jour-là, bien entendu, que d'en avoir un premier aperçu. Plus tard Marius reviendrait souvent tout à loisir examiner et admirer en détail. Cette succincte visite n'en suffit

pas moins pour permettre de relever bon nombre d'observations intéressantes.

Il ne fallait pas longtemps pour constater par exemple un fait des plus significatifs : c'était que les évolutions civilisatrices des différents peuples présentaient entre elles de grands traits de ressemblance aux mêmes périodes de développement, abstraction faite des temps et des lieux. Tel siècle voyait finir une civilisation et en commencer une autre qui prenait à son tour des voies à peu près semblables, surtout aux époques reculées où les peuples se mêlaient peu et évoluaient à part. Mais à mesure qu'on se rapprochait des temps actuels, on sentait que les sociétés de tout degré s'étaient pénétrées réciproquement et cette remarque perdait alors là de sa valeur.

Ce qui offrait aussi un vif intérêt, c'était de pouvoir suivre pas à pas tous les développements, tous les progrès d'un art, d'un style, sur des modèles choisis parmi les plus caractéristiques, depuis ses débuts jusqu'à son apogée, et enfin dans sa décadence. Un grand nombre de ces objets étaient de véritables reliques conservées du passé, mais la plupart ne représentaient que de fidèles reproductions, grâce auxquelles les séries se complétaient, et qui sauvaient de l'oubli quantité de chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture surtout, dont le temps avait détruit les originaux. C'est ainsi qu'on pouvait admirer encore les Raphaël et les Michel-Ange, plus heureux en ce sens que les Appelle et les Praxitèle et qu'entre les plus précieuses épaves des siècles écoulés, Marius eut même le plaisir de reconnaître la Vénus de Milo, vieille alors de plus de quatre-vingts siècles.

Àla vue de ces ensembles, on comprenait mieux qu'un style d'architecture, par exemple, n'est pas chose arbitraire ni capri-

cieuse, mais bien l'expression spontanée du sentiment artistique de toute une civilisation, et l'œuvre de générations successives. Cette expression ressortait bien entière et sans mélange devant la pyramide massive et le pylône indestructible, qui défient les siècles ; ou la colonnade et le fronton aux lignes pures et harmonieuses comme fut le génie grec ; ou le poème oriental de l'arcade légère se découpant au milieu de rêves d'azur et d'or ; ou encore devant les mystiques faisceaux des grêles tiges de pierre s'élançant vers de vertigineuses voûtes et s'y arcboutant comme à regret de ne pouvoir monter toujours plus haut vers le ciel.

Mais aux époques troubles qui n'avaient su qu'employer ou marier en désaccord des éléments empruntés aux créations du passé, aucune expression propre ne venait à l'esprit pour caractériser les œuvres d'un idéal d'emprunt et c'était le cas précisément de l'époque à laquelle appartenait Marius dont l'amour-propre en souffrit un peu, mais qui confessa cette vérité sans détour à son compagnon. Celui-ci lui fit traverser rapidement plusieurs salles avant de s'arrêter de nouveau, car il fallait beaucoup enjamber encore pour retrouver une manifestation pleine et entière d'un art homogène et véritablement créateur. C'était déjà l'âge du pur métal qui développait des éducations toutes nouvelles où la consistance des matières et la variété des colorations auxquelles elles se prêtaient si bien, permettaient de réaliser les conceptions les plus hardies, les caprices les plus délirants qu'une imagination d'artiste pût oser : murailles de dentelles féeriques, rêves aériens de tourelles et de flèches d'or et de cristal où s'irisait la lumière du jour, fouillis de fleurs chimériques et de végétations artificielles où la nature était dépassée, tout cela relevait d'un idéal bien nouveau qui réunissait à la fois la puissance, la beauté, et

une aspiration indéfinissable vers l'extra-humain, que n'avaient pas connu les âges antérieurs.

Les deux amis avaient laissé derrière eux l'histoire des siècles qui étaient le passé ou le présent de Marius, et celui-ci s'était même assez complaisamment arrêté au milieu des figures fidèlement costumées, des objets, des souvenirs de toute nature de son époque à lui. Tout ce qu'on voyait maintenant représentait les choses de l'avenir de la jeune sœur de Cybèle. Aux monuments, aux produits, aux œuvres de toute nature d'autrefois dont il comprenait de suite la raison ou l'utilité, succédaient des choses dont il n'avait aucune idée, et pour lesquelles il lui fallait des explications que Namo ne cessait de lui fournir avec une inaltérable complaisance. Aux instruments, aux armes qu'il connaissait : locomotives enfantines, canons maladroits, succédaient maintenant des machines mystérieuses, des armes foudroyantes et infaillibles qui avaient rendu la guerre impossible.

La science, plus encore que l'art avait progressé. Des réserves de forces nouvelles étaient au service de l'homme et permettaient les plus gigantesques travaux. Le grand courant magnétique qui, du nord au sud, parcourt sans arrêt toute la planète, avait pu être utilisé au moyen de véritables barrages qui accumulaient des provisions illimitées d'énergie disponible. D'autre part, après le picrate, après la dynamite, la puissance croissante des explosifs n'avait aussi cessé d'augmenter, et de plus l'on savait la régler et l'utiliser à tous les degrés d'expansion.

— Vous en étiez à la panclastite, je crois, mon cher Marius. C'était loin d'être le dernier mot de la force que peuvent instantanément développer les substances explosibles. D'autres produits plus énergiques les uns que les autres ont continué la liste de ces

matières terribles jusqu'à la découverte mémorable de la nihilite capable de soulever l'Atlas et même de faire voler en poussière le monde entier. C'est grâce à cette force illimitée qu'on met en perce la boule terrestre et qu'on ouvre la voie aux métaux en fusion qu'elle contient et que nous employons à tant d'usages.

Le travail de l'homme n'est plus, vous le voyez, la tâche pénible et humiliante d'autrefois. Toutes ces machines exécutent les ouvrages où il usait ses forces et son application, et lui laissent un rôle plus relevé de direction et de surveillance, avec plus de loisir et de liberté d'esprit tout à l'avantage de son élévation intellectuelle et morale. Il n'est pas jusqu'au maniement des chiffres, toujours si absorbant, dont ne dispensent des mécanismes ingénieux et sûrs. Tout bureau, tout cabinet de travail est muni d'un appareil comme celui-ci qui donne de suite, non seulement la solution des calculs les plus compliqués, mais encore tous les renseignements de dates, de lieux, d'opérations de toute nature.

Les jeunes gens avançant toujours se trouvèrent arrêtés par un groupe de personnes qui entouraient un musicien, lequel tirait d'un instrument toujours entièrement métallique, une harmonie sans doute délicieuse pour leur oreille, mais qui surprit beaucoup Marius, car cette musique ne lui apportait que des sons entrecoupés, des ritournelles incomplètes qui semblaient provenir d'une harpe mutilée à laquelle auraient manqué plusieurs cordes. Sur l'observation qu'il en fit à Numa :

— Je vois ce que c'est, dit celui-ci, votre remarque vient à l'appui de l'opinion qu'ont émise certains de nos anthropologistes, lesquels prétendent que le sens de l'ouïe était moins développé chez les anciens que chez les modernes, car l'homme physique lui-même se perfectionne. Ce n'est pas cette musique, c'est votre

oreille qui est incomplète et qui ne saisit pas certaines nuances des sons. Nos sens ont fait bien d'autres progrès encore. Savez-vous que la plupart d'entre nous voient les couleurs des sons, les vibrations de la chaleur, le rayonnement même qu'émettent tous les corps vivants, et dont un simple aperçu nous indique de suite l'âge, l'état de santé ou de maladie, la vigueur physique ou intellectuelle de chacun ? Il est regrettable pour vous d'être privé de cette aptitude. Vous ne sauriez vous imaginer quel merveilleux, quel magique spectacle est celui que présentent, étant placé dans l'obscurité, les flammes aux mille couleurs qui semblent courir sur tout notre corps, et quelles fantasmagoriques auréoles rayonnent autour de certains sujets.

Un peu plus loin, Marius s'arrêtait devant des marbres dont les veines, bien naturelles pourtant, présentaient d'étonnants dessins, non de simples filons dus au hasard, ni même des coquillages fossiles comme on en voit tant, mais des formes d'objets provenant de l'industrie humaine.

— Qu'est donc cela ? demanda-t-il ?

— Ha ! C'est juste. De votre temps, l'Océan n'avait pas encore mis à découvert de grandes terres australes en échange, hélas ! de toutes celles qu'il envahit dans notre hémisphère. Ces marbres proviennent de pays qui sont à nos antipodes et qui ont connu l'homme fossile qu'en vain l'on a cherché de ce côté-ci du globe. Mais il n'y a pas que des urnes, des casques, des armes qu'un antique limon, pétrifié depuis, a conservé dans ses épaisseurs. Allons plus loin et vous verrez bien autre chose.

Le premier objet que Namo désigna du doigt était une table de portor où se dessinait fort nettement une tête humaine prise de

face. Mais ce n'était rien auprès du tableau macabre que représentait une immense dalle sur le fond noir de laquelle se détachaient en blanc plusieurs squelettes incomplets sans doute, mais parfaitement reconnaissables, se groupant, s'accrochant, pour ainsi dire, les uns aux autres dans une disposition qui suggéra aussitôt à l'esprit de Marius le souvenir de la grappe humaine du célèbre tableau de Girodet intitulé : le Déluge. Triste sujet à lugubres et trop opportunes méditations sur lesquelles Namo ne tenait pas à s'appesantir, car il ne tarda pas à entraîner son ami d'un autre côté où un spectacle non moins étonnant, mais éveillant de tout autres idées, réunissait un grand nombre de spectateurs. C'était un petit cirque placé dans une demi-obscurité et entouré d'une balustrade qui retenait le public. Au dessus, et disposées le long des parois tubulaires d'une sorte de puits incliné au fond duquel on se trouvait, étaient suspendues d'immenses lentilles de cristal, le tout constituant un véritable télescope à proportions monumentales et pourtant mobile, qui projetait d'étonnantes images sur un vaste écran tendu dans le champ du cirque en question. Et c'était sur cette aire sombre que se portaient les regards des spectateurs silencieux et recueillis. Il fallait d'abord attendre que les yeux se fissent au minimum de lumière qui régnait en cet endroit ; puis l'on apercevait et l'on distinguait enfin assez bien une sorte de paysage qui était bel et bien une image directe prise en ce moment même sur la planète Mars que visait l'œil gigantesque de l'incomparable instrument. Il fallait croire qu'on avait résolu le problème de la visibilité des images agrandies bien au-delà des dimensions hors desquelles, faute de lumière suffisante, cessait autrefois toute perceptibilité, et que cet écran qu'on avait sous les yeux avait la vertu de sensibiliser et de ranimer des traits éteints. Quoiqu'il en fût de ce curieux mi-

roir magique, le plus merveilleux spectacle s'offrait maintenant à des regards humains placés à cent millions de lieues de son véritable théâtre. C'était un paysage polaire qui se reconnaissait aux formes fantastiques d'énormes glaces flottantes qu'on eût prises pour leurs pareilles de la terre et de Cybèle. Marius eût préféré voir ces forêts à végétations de couleur rougeâtre, ces canaux qui font, dit-on, communiquer ensemble les mers et les grands lacs de cette planète, et que parcourent sans doute les flottes martiales, mais il n'y avait qu'à attendre à un autre moment. C'était assez pour ce jour-là, et c'est en devisant des derniers progrès qui établissaient de réels liens entre les divers membres de la même famille planétaire, que les deux amis reprirent le chemin de la maison.

— Oui, mon cher, disait Namo, non seulement nous regardons ce qui se passe dans les planètes, nos voisines, et celles-ci nous rendent la pareille, mais nous échangeons aussi avec elles une certaine correspondance des plus intéressantes au moyen de projections, soit de vives lumières, soit d'ombres noires, qui dessinent tantôt des formes symboliques, tantôt même des signes idéographiques qui, à force de tâtonnements ont fini par avoir un sens compréhensible pour les différents habitants des planètes du système. Nous savons ainsi que l'humanité et l'animalité de Mars, de Jupiter, de Vénus, où par exemple tout ce qui vit est ailé, ne ressemblent nullement à nos personnes et autres formes vivantes de Cybèle, si ce n'est par l'intelligence qui n'est et ne peut être qu'une pour tous les êtres, quelque degré qu'ils occupent sur l'échelle de la vie universelle.

Bien plus encore, les rayonnements des différents corps célestes sont analysés par nos astronomes-physiciens, beaucoup

plus complètement que vos savants ne décomposent leur simple lumière, et ils savent y découvrir autre chose que des couleurs, des raies spectroscopiques ou des ondes de mouvement. Ils y reconnaissent jusqu'aux effluves animés des existences astrales qui nous donnent l'expression exacte du degré d'épanouissement vital de chacune d'elles. L'individualité physique d'une planète se complète donc pour nous de sa personnalité morale, et nous sommes fondés à classer nos compagnes célestes selon leur caractère particulier en toute connaissance de cause, et non plus chimériquement comme le font vos chiromanciens qui trouvent, on ne sait pourquoi, la Lune fantasque, Mars brutal ou Vénus aimable.

Nous avons cela et bien d'autres choses encore à vous montrer pour vous distraire et vous aider à secouer votre mélancolie, Monsieur l'inconsolable.

06

Cependant le bruit s'était répandu dans la grande ville que par un de ces phénomènes supernaturels qui déroutent toute science et confondent toute raison, un habitant d'une planète sidérale en tout semblable à Cybèle, mais sa cadette de plusieurs milliers d'années, était arrivé dans la capitale où il avait été accueilli par une honorable famille algérienne. Un fait si peu vraisemblable passa d'abord pour un conte plaisant ; mais peu à peu ce bruit prit de la consistance et de l'autorité, et pour si merveilleux qu'il fût par lui-même, on renchérit encore sur ce qu'il avait de réel. L'approche imminente d'un terrifiant cataclysme occupait alors

tous les esprits et en bouleversait un grand nombre. Certains voulurent voir dans cette visite miraculeuse d'un habitant des cieux les plus reculés, l'envoi d'un messager divin porteur de pleins pouvoirs pour conjurer d'effroyables malheurs ; d'autres virent au contraire en cet extraordinaire envoyé, un sinistre prophète annonçant que la fin du monde était proche. Les gazettes s'emparèrent de la nouvelle et déraisonnèrent elles aussi à qui mieux mieux sur une chose qui échappait à tout examen, et devant laquelle il eut été plus simple de s'incliner et de se taire. Les vrais savants, les vrais philosophes, ceux qui ont assez appris pour savoir qu'en fin de compte nous ne savons rien, acceptèrent le fait, puisque c'en était un, pour ce qu'il était, et cherchèrent seulement en gens pratiques à tirer de la présence de ce terrien semblable à leurs ancêtres de l'antiquité cybéléenne, des avantages qu'ils jugeaient inestimables pour éclairer l'histoire de ces temps reculés de renseignements nouveaux de toute sorte. On sut par Alcor, membre de plusieurs Sociétés savantes, que ce terrien était un homme d'éducation et de bonne compagnie pour son époque ; or, un aussi précieux document vivant ne devait pas être négligé un instant de plus, et Alcor se trouva mis en demeure de tous côtés d'avoir à produire son prodige.

En homme habile, Alcor ne manqua pas de profiter de cette belle occasion pour obtenir d'emblée pour son jeune ami, une chaire spéciale au Grand-Collège et pour lui faire ainsi une situation officielle des plus honorables. Ce fut donc avec cette bonne nouvelle à l'appui qu'il vint un beau matin proposer à Marius de le présenter aux corps savants de la capitale.

Un aréopage composé de tout ce qu'Alger comptait d'éminent était en séance attendant fiévreusement l'arrivée du terrien dont

l'entrée fit la plus grande sensation. La personne du prodige causa d'abord, à vrai dire, un certain désappointement. On s'attendait tout au moins à voir un type de physionomie à part. Mais rien de cela. Cet homme confirmait jusque dans les moindres détails de son individu, cette identité parfaite du monde éloigné, auquel il appartenait, avec le monde de Cybèle. Il était de cette pure race caucasique des Européens en général, race qui depuis avait pris pied et s'était multipliée dans les cinq parties du monde. À peine s'il semblait y avoir dans son air quelque chose d'un peu différent, provenant sans doute de ce que chez les nouveaux Français, un mélange tardif mais enfin complet et accompli depuis nombre de siècles avec la race indigène, avait abondamment conservé le noble sang arabe et répandu un type assez semblable au type espagnol.

Au milieu de tous ces gens instruits qui avaient la connaissance du français ancien, Marius se trouva bientôt à l'aise, répondant de la meilleure grâce du monde aux questions quelquefois bizarres qui lui étaient adressées de tous côtés. La précision des renseignements qu'il donna sur l'Algérie des premiers temps de l'occupation, telle qu'il l'avait connue, et sur la France encore semblable sur la Terre à ce qu'elle fut dans Cybèle soixante siècles auparavant, émerveilla toute l'assemblée. Ses souvenirs algériens étaient assez précis pour pouvoir indiquer au juste l'emplacement même qu'avaient occupé, soit la mosquée d'Abder-Rabman, soit le tombeau de la Chrétienne, ou la sépulture des cinq deys, soit la statue équestre du jeune duc d'Orléans, et rectifier ainsi plus d'un point douteux qui divisait les archéologues et avait passionnément fait couler des flots d'encre et de paroles.

Une chose surtout dont on ne se lassait pas, c'était de l'entendre parler comme d'une actualité de ces vieilles questions politiques, sociales, religieuses ou littéraires que Marius avait laissé continuer de se débattre sans lui par ses contemporains de la terre. Ce Paris dont il parla longtemps et avec enthousiasme, bien qu'en provincial un peu prévenu peut-être, était bien oublié des générations actuelles. Les splendeurs de Marseille l'avaient plus tard un peu effacé dans l'histoire, et Marseille elle-même avait fait son temps.

Une indéracinable tradition cependant attachait à ce nom de Paris, comme une auréole de gloire sans pareille et d'héroïque vertu. N'avait-il pas été le berceau vénérable de cette révolution qui, rompant avec les âges d'arbitraire et de violence sans frein, avait conçu, proclamé et fait triompher dans le monde entier ces nouvelles tables de la loi qui s'appelèrent les Droits de l'′homme ? Les souillures du temps, accompagnement inévitable de toute œuvre humaine, étaient depuis longtemps effacées, lavées par le long martyrologe des apôtres du droit humain. De cette époque de rénovation n'avait-on pas fait le point de départ d'une ère qui comptait dans les fastes de l'humanité progressante ? Le premier siècle de cette ère glorieuse entre toutes, avait été comme la préface abrégée du progrès à venir qui devait traverser bien des obstacles et soutenir bien des assauts avant de voir se réaliser ce qui, dans une lucide vision, était apparu à ses instigateurs. Or l'homme que les Cybéléens assemblés avaient en ce moment devant eux, appartenait encore à cette époque révolutionnaire qui avait duré plus d'un siècle avant de clore ses agitations. On allait donc l'entendre témoigner des vertus et des dévouements de ces temps héroïques.

Marius répondit d'abord à cette attente unanime en célébrant les pères de la Révolution, les proclamateurs pleins de foi des grands principes de 89, ancien style. Mais il fallut rabattre de cette admiration quand l'interrogatoire porta sur les années d'éclipse, sur les périodes d'affaissement moral qui alternaient avec les moments d'élans enthousiastes et d'efforts généreux. Précisément la jeunesse de Marius le plaçait dans une de ces périodes de lassitude et d'énervement qui étaient comme l'envers des temps de réveil et de noble ardeur. Ses souvenirs personnels ne lui rappelaient d'abord qu'une dictature commencée par la trahison et le crime et allant finir dans un océan d'autres hontes et d'autres trahisons avec la défaite et l'abaissement de la patrie. Puis venait une confuse mêlée de viriles aspirations et d'audacieuses turpitudes, mêlée qui durait encore lorsque fut rompu le cours des destinées terrestres du conteur.

— Comment définissez-vous enfin, insista l'un des plus intrépides questionneurs, l'idéal politique de votre temps actuel ?

— Cet idéal, dit Marius, est aisé à formuler : Ôte-toi du pouvoir et des places, que je m'y mette. Nos politiciens militants n'en laissent guère apercevoir d'autre dans leurs luttes quotidiennes auxquelles le bon peuple abusé ne comprend rien. Monter à l'assaut du pouvoir et des avantages qu'il procure, tout est là. Le conquérir n'est pas facile et le garder, plus difficile encore, et dans ces batailles incessantes qui ne laissent pas un gouvernement debout plus de quelques jours à peine, toute arme est bonne pour réussir ; toute question, tout incident, tout intérêt ou même tout danger national, n'est jamais envisagé qu'au seul point de vue de ce que cela peut servir aux partis aux prises pour la défense ou l'attaque. Qu'importe par exemple l'avenir colonial

ou la grandeur extérieure de la France, qu'importe que l'on sacrifie une prépondérance séculaire, des intérêts supérieurs même de civilisation et qu'on livre l'Égypte à l'Angleterre ? Ne faut-il pas avant tout renverser le Cabinet ?

On est ainsi alternativement de l'opposition ou du pouvoir. Quand on est au pouvoir, on se sent si bien entouré de traquenards et de chausses-trappes, qu'on n'ose guère bouger le char de l'État crainte des embûches ; et quand on est de l'opposition, on ne vise plus qu'à enrayer ou à faire dérailler le dit char, parce que s'il marchait bien, la situation serait trop belle pour les adversaires qui le conduisent. Telles sont, appliquées à notre tempérament, les beautés du parlementarisme, forme anglaise, car il faut vous dire que nous singeons en tout les Anglais et ne savons plus être franchement nous-mêmes.

— N'est-ce pas, demandait un autre, à votre époque que s'élucidaient ces grandes questions sociales et morales qui devaient réédifier la société sur de nouvelles bases ?

Je ne pourrais vous dire si la suite vaudra mieux, répondait naïvement Marius, mais les principes du moment ne me paraissent pas bien clairs, et je vous avouerai que tant qu'à moi je n'ai encore pu fixer mes préférences entre le communisme, l'anarchisme, l'impossibilisme, le puffisme, qui riment fort bien ensemble.

Les journaux ne manquent pas non plus pour élucider ou plutôt pour embrouiller tant de questions posées à la fois. Il y en a pour tous les goûts, mais ceux qui réussissent le mieux sont encore ceux qui en fait de questions sociales s'en tiennent à la seule question de leur petit commerce, et ceux-là ont compris que ce

n'est pas par les grands, mais bien par les petits côtés de l'infirme nature humaine qu'on tient le mieux son lecteur. Il y en a pour le gros public qui aime que certaines choses soient dites tout cru, et il y en a d'autres pour les raffinés à qui le goût du faisandé semble mériter une palme de fin gourmet. Je dois ajouter qu'il y en a aussi heureusement quelques-uns de sensés et de patriotes pour les simples braves gens que tout cela écœure.

— Si vous aviez différé votre visite seulement d'un demi-siècle, observa l'un des plus savants historiens de l'assistance, vous sauriez que bien des questions obscures devaient trouver une solution claire. Après avoir vu l'effondrement politique du Tiers État, d'une bourgeoisie bien vite devenue égoïste, corrompue, exclusive et esclave de l'argent, vous auriez assisté à l'avènement d'un quatrième état plus fidèle aux grands principes de 89, parce que ses vues embrassaient la nation tout entière et pour cela même devaient réaliser une plus équitable justice sociale. Néanmoins la droiture et le patriotisme n'ont jamais été si méconnus qu'il vous plaît à dire, jeune homme, et votre temps, si affaissé qu'il fût, sut apprécier et honorer ses grands citoyens, les Hugo, les Gambetta, âmes des plus nobles, cœurs des plus hauts qu'ait connus la France.

— Et ces grands hommes n'auront pas en vain fait appel à nos sentiments et à nos courages, j'en suis assuré, répliqua vivement Marius. Déjà des symptômes certains de notre prochain relèvement apparaissent de tous côtés. Des voix se font entendre qu'on s'était trop déshabitué d'écouter. La génération qui arrive vaudra mieux que son aînée. Elle comprend et suit mieux les enseignements et les exhortations que des hommes de cœur et de patriotisme opposent aux lâches compromissions et aux égoïstes ins-

tincts. C'est surtout dans ses écoles, et sous l'influence salutaire du travail que la France se ressaisit et renoue pour un prochain avenir les meilleures traditions de son glorieux passé. Un de mes plus émotionnants souvenirs est l'impression que m'a laissée, le 14 juillet dernier, le dénie de nos petits bataillons scolaires. On sentait se renvoyer de ces enfants à vous et de vous à ces enfants des battements de cœur où vibrait un écho de ces grands élans qui ont toujours caractérisé la vieille race française.

— Bravo ! bravo ! cria-t-on. Et les mains de tous ceux qui entouraient Marius se tendirent pour étreindre la sienne.

Cependant de nouveaux arrivants ne cessaient d'accourir de tous côtés. Les portes et les fenêtres étaient bondées de curieux, et pour calmer les impatiences, on pria Marius de monter sur une estrade élevée pour qu'au moins tout le monde pût le voir. Sans Alcor et ses amis, il n'eût même pu s'arracher au flot montant des envahisseurs qui, forçant tous les passages, voulaient approcher à tout prix cet homme terrestre qui était en ce moment l'objet de toutes les conversations de la capitale et de tout le pays. Il fallut promettre que Marius se montrerait le lendemain et les jours suivants au Grand-Théâtre national où se donneraient des conférences de circonstance. Le grand voyageur commençait à ressentir les inconvénients de la célébrité.

Dans ces conférences, on voulut le voir revêtu de ses habits de voyage, de ces vêtements tissés et cousus dans une planète perdue dans les derniers confins du ciel visible. Ces vêtements furent dessinés et copiés comme une curiosité de premier ordre. Puis, à la demande du conservateur des musées d'Alger qui désirait qu'ils fussent exposés dans une vitrine spéciale, Marius s'empressa de lui faire hommage de son complet en fantaisie d'Elbeuf

et du reste. Malheureusement, lacune regrettable, son chapeau manquait sans qu'il pût se rappeler dans quel coin de l'espace il l'avait perdu. Peut-être, probablement même lui avait-il échappé à cet instant critique où il s'agitait désespérément pour tenter d'aborder aux montagnes de la lune, et les sélénites en voyant tomber chez eux cet aérolithe d'un nouveau genre, s'étaient sans doute perdus en conjectures sur cette variété toute nouvelle de bolides. En tout cas, s'il y a par là aussi des astronomes, les partisans de l'origine volcanique des projectiles terrestre durent subir de ce fait un échec mémorable, car les savants qui professaient l'autre opinion eurent beau jeu à démontrer que jamais les volcans de la terre, etc. etc.

Marius tint à honneur de remplir consciencieusement ses nouvelles fonctions de professeur d'histoire et de géographie anciennes. En attendant qu'il fût capable de donner ses leçons en langue moderne, son cours était exclusivement fréquenté par les seules personnes versées dans la connaissance du français ancien, et qui avaient uniquement en vue de se perfectionner ou de contrôler à bonne source ce qu'ils savaient déjà. Sa tâche était donc facile. Il n'avait même qu'à parler pour que ses phrases correctes, ses locutions de bon aloi, sa prononciation surtout, fussent à elles seules de très profitables leçons car si les écrits conservent les mots d'une langue qui a cessé de vivre, ils n'en sauraient perpétuer l'accent et le ton, non plus que sa naturelle allure et son esprit qui ne sont plus sentis à leur vraie mesure par des générations élevées dans des idées et un langage plus nouveaux.

Marius s'aperçut bien vite en effet de maintes incorrections de style et de nombreux barbarismes qui ne le surprenaient pour-

tant pas. Il est certain que si Démothènes ou Cicéron pouvaient revenir entendre en Sorbonne nos concours de thème oral, ils trouveraient le latin et le grec de 1890 un peu déformés et déplorablement prononcés. S'il s'étonnait de quelque chose, c'était qu'après un si grand nombre de siècles, une langue oubliée des peuples se retrouvât presque intacte chez les érudits qui voulaient bien l'honorer de leur attention. Ceux-ci de leur côté étaient tout oreille pour ne rien perdre de cette prosodie juste et mesurée que l'écriture n'avait pu garder et perpétuer dans toute sa correction. Ils notaient religieusement ces consonances authentiques, surtout l'euphonie particulière des voyelles nasales d'après le plus pur accent de la Provence. Au lieu de prononcer comme auparavant, divin, étrange, ils disaient maintenant comme leur modèle diveign, étreinge, etc., et quoique ce menu détail fût de légère importance, ils se répétaient l'un à l'autre ces intonations rectifiées, puis même tout seuls, une fois rentrés chez eux dans le silence du cabinet, ils y revenaient encore pour s'en bien pénétrer.

En outre, Marius trouvait conservées dans la langue usuelle, nombre de locutions en français ancien, qu'on citait par ci, par là, dans la conversation courante, de même que dans le français de ses contemporains reviennent souvent des locutions classiques comme Eureka ou Errare humanum est et il eut l'occasion d'en redresser plus d'une que les modernes employaient mal à propos. C'est ainsi que s'étant entendu dire par un de ses nouveaux amis qui voulait évidemment lui exprimer combien il appréciait le piquant, le sel attique d'une fine observation — Ah ! cher maître, vous nous la faites vraiment à l'oseille ! — il lui fallut expliquer et faire bien comprendre que cette expression un peu triviale en son temps, avait absolument été détournée de son sens primitif.

La situation de Marius au Grand-Collège était tout à fait exceptionnelle : professeur à ses heures il redevenait simple élève quand à son tour il allait suivre les cours de ses collègues, car il commençait à mordre au français moderne, non pourtant sans de grandes difficultés au nombre desquelles étaient surtout quantité de termes intraduisibles pour lui, parce qu'ils représentaient des choses, des idées nouvelles absolument sans signification pour l'intellect en retard d'un homme de son époque. Il n'en était pas moins déjà à même de pouvoir constater quel immense progrès avaient fait toutes les branches du savoir humain dans cette Cybèle dont les annales et les travaux remontaient à près de dix mille années. Les sciences ne se bornaient pas à de sèches nomenclatures et constatations de faits expérimentés. Elles donnaient le pourquoi de presque tout pourquoi telle forme, telle nuance des fleurs plutôt que d'autres ; pourquoi tel animal vivait-il cinquante ans et tel autre dix seulement, etc. À vrai dire il n'y avait qu'une science dont toutes les branches se tenaient étroitement et se synthétisaient dans un unique savoir.

La physique avait complètement pris possession de son domaine naturel, et reconnu nettement les dernières frontières qui la séparaient de l'ordre immatériel. La chimie analysait tous les corps sans exception et les reproduisait à peu près tous à volonté. Le grand-œuvre de la transmutation des métaux, ce rêve des vieux alchimistes, n'était plus qu'un jeu des laboratoires où l'on faisait à volonté de cet or si tentant autrefois, mais si déprécié à l'époque. Il y avait beaux temps qu'on l'avait enfin trouvée cette pierre philosophale qui désespéra tant d'intrépides chercheurs. Les corps dits simples eux-mêmes n'avaient pu résister davantage à l'analyse et avaient été ramenés à la seule unité chimique. Un mot désormais résumait tout l'ordre physique : la substance.

Il faut bien reconnaître pourtant que la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel restaient toujours à découvrir, mais il ne manquait pas d'obstinés qui comptaient encore en avoir raison.

Quant à la médecine, elle avait réalisé le plus grand des progrès en renonçant à ses drogues que remplaçaient avantageusement de magnétiques impulsions vitales et surtout de bons préceptes d'hygiène et de régime, car elle avait fini par comprendre que la nature animée est autre chose qu'une cornue ou un creuset de chimiste.

Entre les sciences qui avaient si bien fait leur chemin depuis le temps de Marius, il en était une surtout qui préoccupait celui-ci à cause du bruit qu'elle soulevait en ce moment même dans le monde intellectuel de la sœur cadette de Cybèle. Nous voulons parler du magnétisme et de l'hypnotisme auxquels les enthousiastes prédisaient les plus fantastiques destinées et où déjà spirites et fakiristes voyaient l'action effective et matérielle d'âmes en peine entrant en communication avec les vivants. Le temps avait là aussi fait œuvre d'épurement, et dégagé du merveilleux où se complaisaient les imaginations, le côté réel et véritablement scientifique qui, pour avoir rejeté le surnaturel, n'en était pas moins admirable et étonnant. La connaissance plus approfondie qu'on avait acquise de la nature infiniment diffuse et pourtant toujours matérielle de l'éther, dernier tissu irréductible de la substance atomique universelle ; son aptitude à répercuter en tous sens les moindres ébranlements physiques, fût-ce même l'agitation atomique d'un cerveau en travail de pensée ; les innombrables contacts éthéréens des secrètes irradiations vitales

émanant de tous les êtres, là seul était la clef de tant de phénomènes jadis incompréhensibles.

Pas plus que jamais, un homme n'avait eu sur son semblable d'autre pouvoir dominateur ou suggestif que celui que le plus fort physiquement et moralement a toujours eu sur le plus faible, sans jamais arriver à accaparer complètement sa personnalité et son libre arbitre. Mais cette action magnétique subordonnant un mécanisme vivant accidentellement passif à un autre mécanisme de même ordre actif et plus puissant qui l'enraye ou l'impulse même à distance par l'entremise des ondes éthérées, cette action magnétique, disons-nous, était devenue une pratique journalière, donnant les plus magnifiques résultats en médecine, en éducation même. C'est ainsi, par exemple, qu'un problème ardu dont un élève ne pouvait venir à bout à l'état de veille, était aisément résolu par lui pendant l'état somnambulique où les perceptions, bien que toujours simplement naturelles, sont plus profondes et plus recueillies et s'étendent sur un champ de vie intellectuelle latente infiniment plus vaste que celui de la vie ordinaire. Le progrès avait surtout consisté à fixer par un intelligent exercice, les images cérébrales ainsi perçues, au lieu de les laisser s'effacer au moment du réveil. L'acuité mentale et sensitive surtout était donc largement mise à profit par une pratique rationnelle et mesurée du magnétisme et de l'hypnotisme véritablement scientifiques.

Les mathématiques aussi avaient été poussées bien plus avant que ne les avaient laissées les Newton et les Lagrange. Les astronomes calculaient les mouvements les plus complexes des innombrables soleils compris dans les nébuleuses résolubles. Les Faye de cette époque avaient su reconstituer tout le passé astral des comètes, de même qu'ils avaient fixé les lois des tourbillons

incommensurables qui agitent jusqu'aux dernières profondeurs de l'éther infini. Leur science avait épuisé toutes les observations possibles. Ils connaissaient par le menu bien d'autres mondes planétaires que le cortège dont Cybèle faisait partie et ils possédaient des tables exactes, non seulement de la trajectoire d'ensemble de leur propre système emporté tout entier vers de nouveaux cieux, mais encore de la marche propre de chaque étoile du firmament avec le registre séculaire de la naissance ou de l'extinction de plusieurs d'entre elles. Enfin l'univers fouillé à de nouvelles profondeurs par l'analyse des ondes électriques universelles et par la puissance des nouveaux instruments d'optique, leur montrait, bien au-delà de notre nébuleuse étoilée, de lointaines figures lumineuses, d'étranges et mystérieux contours qui faisaient soupçonner quelque chose comme un incommensurable organisme, un être, un corps inimaginable dont les molécules seraient ces innombrables amas globuleux que nous appelons des astres.

Le tableau des divers aspects de la science humaine était si vaste que les plus grandes intelligences pouvaient à peine prétendre à en aborder une infime partie. Tout au plus si la vie d'un homme suffisait pour s'assimiler complètement un tout petit rameau d'une des branches d'une spécialité. Les amateurs de connaissances et de synthèses générales s'en rapportaient naturellement aux courts résumés qui étaient à la portée de tous, et encore y avait-il fort à faire pour en embrasser un certain nombre.

Il n'était plus le temps où un Pic de la Mirandole pouvait sortir vainqueur du tournoi scientifique auquel il avait provoqué de omni re scibili les savants de son époque, et les confondre tous

par l'universalité de son savoir qu'il pouvait exprimer en vingt-deux langues différentes. Encore pourtant, mentionne l'histoire, qu'il se trouva pris sur une question tout à fait inattendue, et même par une simple bonne femme qui savait mieux que lui comment se confectionnait un certain fromage des environs de Rome qui faisait en ce temps-là les délices des gourmets ; ce qui montre que même en cette époque relativement ignorante de 1486 après J.-C. l'on ne pouvait pas tout embrasser.

Ce que les astronomes de Cybèle n'avaient que trop bien calculé c'était que depuis l'an 5235 les hivers de l'hémisphère boréal avaient commencé à excéder en longueur les hivers antarctiques, que le poids de la calotte glaciaire boréale déplaçait déjà sensiblement vers le nord le centre de gravité du globe et que le moment était proche où une brusque secousse allait résulter de l'épouvantable débâcle de la masse des glaces australes désemparées. Tandis que les côtes et les basses terres de l'hémisphère nord se voyaient depuis longtemps déjà peu à peu envahies par l'océan qui montait toujours de ce côté, les terres australes, de plus en plus dégagées au contraire, commençaient à s'élever et leurs basfonds à émerger sur un grand nombre de points au fur et à mesure que baissait le niveau des flots. Les îles Polynésiennes semblaient chercher de toute part à se rejoindre ; les chaînes reparues des montagnes sous-marines dressaient toujours plus haut leurs sommets bizarrement couronnés de murailles de corail ; le petit continent australien se distendait comme fait une tache d'huile et poussait tous les jours ses rivages plus avant vers l'Océan ; enfin plus près du pôle, les terres entrevues autrefois par Ross et Dumont d'Urville croissaient à vue d'œil, et il commençait à surgir sur une immense étendue un autre continent

dont les côtes devaient un jour s'avancer dans la mer des Indes jusque vers le quarantième parallèle.

Pour la même cause, l'Amérique et l'Afrique s'étendaient plus au sud, et l'île de Madagascar agrandie à son tour, n'était plus séparée des côtes africaines que par un bras de mer pas beaucoup plus large que n'était jadis le détroit qui isolait l'Angleterre du continent européen.

Or cette terre de Madagascar était avec les siècles devenue, elle aussi, une troisième France. La douceur de son climat et la fertilité de son sol avaient fourni un milieu propice à la colonisation plus qu'aucune autre des possessions lointaines de notre vieille patrie, et il s'était créé là à la longue un grand État devenu indépendant, mais n'ayant jamais cessé de conserver avec la métropole les plus étroites relations, et s'étant employé à son tour à étendre dans cet hémisphère d'avenir l'influence et les idées françaises. Il va sans dire que depuis bien des siècles, l'ombre sympathique du doux Bernardin de Saint-Pierre ne pleurait plus cette île de France trop longtemps prisonnière des Anglais, mais un jour enfin revenue dans le giron maternel.

Comme d'autre part l'Angleterre avait fondé dans tout le sud africain en partie spolié aux Portugais, un grand empire devenu lui aussi autonome, il se trouvait que la destinée continuait de rapprocher les deux races rivales, avec la différence que cette fois-ci c'était une France insulaire qui avoisinait une Angleterre continentale et poursuivait avec elle de ce côté aussi une lutte féconde de civilisation et de progrès.

Mais il n'y avait pas que l'Angleterre et la France qui se fussent taillé un domaine de l'autre côté du globe. La plupart des

autres peuples européens avaient su s'y faire une place, et quand donc s'ouvrirait la période du recommencement des destins terrestres de l'humanité, la vieille Europe se renouvellerait et se perpétuerait aux antipodes dans ceux de ses enfants émigrés qui survivraient au cataclysme inévitable, comme ont survécu aux précédents cataclysmes les races noire, jaune et blanche qui représentent peut-être autant de types interdiluviens.

D'abord, l'Amérique du Sud suffisait largement à perpétuer la descendance espagnole, portugaise et même italienne, car les Italiens, bien qu'un peu tard venus sur ce continent, avaient cependant su, grâce à un fort courant d'émigration longtemps soutenu, s'y créer une jolie place indépendante dans la région patagonienne englobant alors et dépassant la Terre de feu, autrefois si inhospitalière ; ailleurs les Hollandais avaient apporté un sérieux renfort à leurs frères du Transvaal, dont le territoire agrandi formait une libre enclave toujours vaillamment défendue au milieu des grands États anglo-saxons du sud africain ; les Belges de leur côté avaient colonisé quelques hauts plateaux salubres de la région centrale du Congo, et il n'y avait pas jusqu'aux Russes, aux Scandinaves, aux Austro-Hongrois, aux Grecs et aux Suisses mêmes qui, poussés par un impérieux esprit national de conservation, n'eussent acquis quelques-uns des archipels océaniens. Et tout cela au grand scandale d'Albion qui s'était dès longtemps habituée à se croire des droits exclusif de propriété sur toutes les régions exploitables de la planète.

Mais c'était surtout l'Allemagne qui avait fait œuvre grande et prospère. Comme l'avance avait été prise presque partout par les autres nations européennes, c'était donc nécessairement chez autrui qu'elle avait d'abord dirigé son énorme émigration. Elle avait

conquis depuis, il est vrai, d'immenses possessions dans l'Afrique équatoriale, mais ce qu'elle n'avait pu conquérir, c'était le climat de son nouvel empire capable de dévorer autant d'Allemands qu'il en viendrait s'y établir. Et force fut à ses innombrables émigrants d'aller chercher fortune ailleurs. Or, vers la fin du xx siècle, ancien style, la prospérité de l'Australie avait particulièrement attiré vers cette immense et fertile région, la principale branche du courant d'émigration allemande qui auparavant allait se fondre dans les États-Unis d'Amérique et y faire souche de yankees. Ce fut d'abord une infiltration lente et tout au profit des premiers occupants anglo-saxons parmi lesquels les nouveaux venus se fondirent et se dénationalisèrent comme à l'habitude. Mais à la longue, l'infiltration toujours grandissante se fit inondation, et il vint un moment où la race germanique, d'absorbée qu'elle était, devint à son tour absorbante, au point que les Anglo-saxons se virent cette fois sérieusement menacés dans leur intégrité, leur langue, leur autonomie, leur existence nationale enfin. Dès lors, une sourde rivalité s'établit entre les deux éléments désormais rivaux ; puis enfin une véritable lutte s'engagea entre eux, lutte qui, sans mettre à la main des armes meurtrières, n'en fut pas moins remplie d'ardeur et de ténacité. Il était évident que la victoire définitive serait comme toujours pour les gros bataillons, et surtout ici où le nombre devenait en même temps but et moyen. Entre deux races aussi prolifiques que le sont les races allemande et anglaise, une guerre à coups de peuplement devait prendre des proportions gigantesques du jour où l'esprit de nationalité s'en mêlerait et en ferait une question d'avenir. Aussi vit-on dans les deux camps s'allumer le plus héroïque enthousiasme pour cette guerre vraiment glorieuse qui donnait des citoyens au lieu d'en détruire. Il faut dire également à la louange

des citoyennes qui, plus encore que leurs époux supportaient le poids de la lutte, que pas une, ni dans un camp ni dans l'autre, ne faiblit à la peine ni ne transigea devant le devoir. Une fois les hostilités déclarées, aucune n'eût certes pactisé avec l'ennemi ou épousé un homme de la nationalité contraire, et augmenté ainsi les chances du peuplement rival.

Ce qui sortit de ce fébrile entrain est inénarrable. On ne se demandait plus entre pères de famille combien l'on avait d'enfants, mais combien de douzaines. Le personnel des bureaux de l'état civil pour l'inscription des naissances était littéralement sur les dents. Si les Allemands avançaient, les Anglais de leur côté tenaient ferme, et la victoire resta longtemps en balance entre les belligérants. Mais des renforts ne cessaient d'arriver aux premiers, et ces troupes fraîches continuellement renouvelées devaient décider enfin un triomphe si chaudement disputé. Ce fut en vain que les Anglais firent donner la vieille garde, c'est-à-dire les vieux ménages qui retournèrent au feu comme de jeunes troupes. On vit alors le ban et l'arrière-ban des noces d'argent et même des noces d'or accomplir pour l'honneur des exploits véritablement homériques et dignes d'admiration. Mais le dieu des batailles était décidément pour les nouveaux venus. Du moment où il fut hors de doute que les Allemands l'emportaient, la vaillance de ceux-ci en redoubla, tandis qu'au contraire l'abattement entrait dans le camp adverse et amollissait les courages.

Le jour arriva où ce qui restait d'Anglais en cet immense territoire capitula ou émigra dans la Nouvelle-Zélande, autre grand pays britannique tout voisin qui n'était lui-même qu'à moitié rassuré. Il n'y avait pas à craindre que les vaincus cherchassent à reconquérir le terrain perdu. Bien longtemps ils tremblèrent rien

qu'à la pensée que ces terribles femmes allemandes pourraient encore venir peupler dans les grandes îles qui étaient leur dernier refuge en ces parages.

Et c'est ainsi que l'Australie tout entière devint pour toujours un pays allemand.

Par contre, dans l'autre hémisphère, le tableau était désolant. À l'inverse d'autrefois, l'ancien et le nouveau continent ne présentaient plus que peu de grandes terres continues dans leur partie septentrionale. La plus grande partie de la Russie avec la Sibérie, presque tout le Canada, avaient fait place à une mer libre, et il ne fallait plus être un Nordenskiold pour accomplir l'exploit d'un voyage de circumnavigation polaire. Le territoire des États-Unis était lui-même envahi par des golfes qui s'avançaient profondément en des régions qui avaient été autrefois couvertes de cités florissantes. Une des curiosités de l'époque était encore la statue colossale de la Liberté qui se dressait toujours devant le lieu qui fut jadis New-Yorck, non plus matériellement la même, car le bronze en avait été plusieurs fois renouvelé, mais sa reproduction fidèle qui avait religieusement perpétué la création de Bartholdi. Seulement l'aspect en était bien changé, et la statue dont l'immense socle n'était plus visible semblait maintenant marcher sur les flots.

Il va sans dire que l'Europe n'avait pas été plus épargnée : non seulement la Russie dont il ne restait plus guère que les grands massifs du Caucase et de l'Oural, mais la Prusse, le Danemarck et les Pays-Bas avaient disparu ; la Scandinavie formait une grande île où se creusaient de nouveaux fiords ; la Grande-Bretagne était considérablement réduite, et la France avait vu engloutir ses riches provinces du Nord, laissant seulement voir leurs places

quelques archipels encore habités pourtant pour la plupart. De vastes lagunes rendaient impraticables d'autres parties que la mer semblait épargner encore, et le sol parisien voyait se recommencer le travail de formation d'un nouveau terrain marneux ou sablonneux qui compterait plus tard au nombre des couches géologiques de ce sol si souvent transformé, mais où les carriers de l'avenir en leurs fouilles, mettraient à découvert bien autre chose que des coquillages lacustres ou marins, ou des silex et des poteries préhistoriques.

Les préoccupations sinistres qui hantaient l'esprit de toutes les populations de Cybèle, étaient naturellement plus vives de ce côté de la planète que du côté opposé. On savait quelle hauteur définitive atteindrait le niveau du Grand Océan du Nord après le cataclysme. En ce temps-là, le caustique Voltaire eût été mal venu à plaisanter les savants au sujet des coquillages qu'ils trouvaient mêlés aux roches des montagnes, et à n'y voir quant à lui que de vulgaires écailles d'huîtres, jadis laissées là par des excursionnistes amis de la bonne chère.

Partout sur les hauteurs, on travaillait à élever de nouvelles immenses tours de Babel faites de murailles formidables et entourées d'ouvrages protecteurs capables de soutenir l'assaut de la marée suprême, de ces vagues de la dernière heure dont il était impossible de calculer d'avance le degré de furie. On vivait ainsi dans des transes mortelles, n'ayant de sûres en perspective que les quelques heures que mettrait l'électricité à devancer l'instant où aurait lieu l'effroyable débâcle australe. Et quand elle éclaterait enfin la terrible nouvelle, quel épouvantable tableau que ce sauve-qui-peut universel !

Or, ce qu'allait anéantir à jamais le fait brutal d'un brusque déplacement de l'élément liquide, c'était l'apogée de civilisation qu'avaient réalisé plus de cent siècles de travaux et de progrès humains. À présent que Marius était en mesure de lire avec quelque fruit livres et journaux, et de s'intéresser aux choses de sa nouvelle patrie, il pouvait juger par ce qui se passait autour de lui, de ce qu'était cette civilisation supérieure à tout ce qu'osaient rêver les philanthropes les plus optimistes de son temps, civilisation si ancienne cependant qu'elle remontait sans grands changements sociaux à plusieurs milliers d'années en arrière, ce qui prouvait qu'il y a virtuellement une certaine forme d'organisation sociale qui répond le mieux aux nécessités et aux dispositions naturelles des sociétés humaines, et hors de laquelle il n'y a que retard ou recul. C'est pourquoi une fois réalisé cet état de perfection relative touchant l'ordre public, il était resté à peu près stationnaire, le besoin de changement politique ne s'étant plus fait désormais sentir.

Les grands empires d'autrefois n'existaient plus qu'à l'état, pour ainsi dire, d'expressions géographiques. Partout s'étaient peu à peu organisées de petites républiques d'une administration familiale qui entre elles formaient diverses confédérations satisfaisant aux grands intérêts généraux, et dont le plus ou moins d'importance et d'étendue remontait le plus souvent à des causes historiques, à la communauté d'un même passé. C'est ainsi que la nouvelle France était composée de trente petits États libres, et ce qui restait de l'ancienne France en comptait à peine la moitié de ce nombre. Alger capitale, en dehors de son propre territoire, n'avait qu'un rôle politique restreint, quelque chose comme une présidence d'honneur.

Le mécanisme gouvernemental consistait simplement en une autorité centrale gouvernant et administrant sous sa responsabilité, sur les données des travaux d'une assemblée qui connaissait de tous les services et de tous les intérêts du pays en général, et, le tout, sous le contrôle sans appel d'un grand conseil de censeurs qui représentaient la nation elle-même et ne légiféraient pas, mais qui avaient pleins pouvoirs pour empêcher les abus et relever même de leurs charges les gouvernants incapables ou fautifs. La meilleure forme de gouvernement se trouvait donc être dans un pouvoir dirigeant, cerveau pour ainsi dire de la nation, et son émanation toujours, bien qu'épurée, dans une élite de capacités se renouvelant régulièrement sans assauts ni cahots, plutôt que dans une représentation trop directe de la foule, dans les impulsions d'ordre inférieur des masses populaires.

Entre l'état de choses que Marius avait connu dans son pays et celui qu'il trouvait maintenant, il y avait matière continuelle à comparaisons et réflexions, et ce sujet inépuisable était un de ceux qui revenaient le plus souvent dans les entretiens qu'il avait presque chaque soir avec son voisin Alcor, en attendant que sonnât l'heure du repos.

— Comment se fait-il, lui demanda-t-il une fois en levant les yeux de dessus le journal qu'il venait de parcourir, que je ne trouve jamais aucun compte rendu de quelque tournoi un peu émouvant de la parole, aucun de ces brillants discours qui donnent chez nous tant de lustre à la tribune de nos assemblées et font le grand attrait de la politique ? À vrai dire, je crois, cher maître, qu'en fait d'orateurs. c'est encore à mon temps que revient la palme.

— Eh ! qu'avons-nous besoin nous autres d'insidieuses paroles et d'habiles discours, lorsque la vérité ou les nécessités d'une situation quelconque sautent à tous les yeux, lorsqu'il n'y a personne à endoctriner ou à séduire ? Vous remarquerez l'absence de bien d'autres illustrations encore dont nous n'avons que faire. Il faudrait remonter bien haut dans nos vieilles annales et non loin de votre propre époque pour retrouver avec les virtuoses de la dispute, presque tous d'ailleurs gens du métier, à part un très petit nombre de grands tribuns et de véritables hommes d'État, ces découvreurs de formules et de panacées gouvernementales infaillibles, ces encenseurs de l'ignorance et des pires préjugés se faisant une force de la crédulité populaire ; ces économistes qui équilibraient le budget d'un pays en accablant de dettes énormes ce même pays ; ces soi-disant progressistes tirant leur lustre de leur art de faire aboutir avant terme les questions les moins mûres et les réformes les moins préparées ; enfin la tourbe des politiciens de grands chemins qui ne visent qu'aux côtés lucratifs du maniement des affaires publiques.

— Je comprends, continuait le professeur, que nos affaires qui marchent sans bruit et nos journaux qui ne donnent à un public véritablement éclairé que les simples exposés de faits que ce public demande, paraissent monotones à qui a été accoutumé aux éclats retentissants de la tribune et du journalisme. Mais, pas plus que les brouillons politiques, les feuilles de coteries faites uniquement pour travailler et manier l'opinion à leur gré, ou pis encore, les corsaires de la plume vendant leurs services ou rançonnant la calomnie sur la gorge, ne trouveraient plus à exister parmi nous. L'éducation politique et sociale de tous est trop bien assise, pour que rien de contraire aux grands intérêts nationaux puisse essayer de prévaloir. Tout se passe ici avec droiture et avec

calme. Le pouvoir n'étant plus un prix à remporter dans des luttes parlementaires, ces luttes n'existent plus. En outre, comme c'est le sort qui nomme nos députés parmi les citoyens éligibles, il se trouve que le sort fait, parmi d'honnêtes et patriotes particuliers sans ambition, de bien meilleurs choix que n'en donnaient vos scandaleuses élections publiques, quoique, par dérogation à ce principe, il arrive assez souvent que l'opinion désigne telle capacité qui est forcée de se rendre au vœu de ses concitoyens et d'occuper un poste que d'elle-même elle n'eût pas sollicité. Le peuple n'est plus cet être collectif, bas et grossier, fait pour être abusé et que méprisaient cyniquement ceux mêmes qui le flattaient le plus. Le peuple s'est perfectionné, moralisé et éclairé, et rien de ce qui le touche ne peut être soustrait à la pleine lumière aussi les habiles eux-mêmes sont-ils forcés de jouer franc jeu. Nous vivons, mon cher, sous le régime de l'honnêteté obligatoire, régime de force et de santé pour le grand organisme vivant qu'est véritablement une société, un peuple, un État.

Et tout cela, parce que chaque citoyen, non-seulement connaît ses droits, mais surtout parce qu'il pratique ses devoirs, réalisant ainsi le vœu qu'exprimait un des plus nobles esprits de votre temps quand il disait « La tâche de nos pères a été de conquérir le droit ; la nôtre doit être d'enseigner et de propager le devoir. »

L'ombre de Jules Simon doit se réjouir de ce que ses hautes leçons ont si bien porté leurs fruits.

La politique n'est pas un métier, le journalisme non plus, et l'un et l'autre sont à la portée de tous. Tous les grands intérêts sociaux et nationaux ont leurs organes propres par lesquels ils manifestent leur mode d'existence, leurs travaux, leurs revendications, s'il y a lieu. Au besoin, le simple ouvrier sait déposer l'outil

et prendre la plume pour traiter un sujet de sa compétence dans sa revue professionnelle. C'est dire que notre presse quotidienne n'est plus la licencieuse industrie de tant de feuilles d'autrefois échappant à toute retenue comme à tout contrôle.

Ici encore et toujours, c'est de soi-même que l'épurement se fait sans que la liberté des écrivains soit en cause, car dans le nouveau milieu intellectuel, tout ce qui ne nait pas viable, tombe de soi-même sans que le mensonge ni les obsessions d'une réclame effrontée puissent aujourd'hui abuser un public qui est bon juge et qui reste maître de ses impulsions.

Pour en revenir à ce don de l'éloquence que vous croyez perdu, rassurez-vous. Il sait encore émouvoir et charmer, mais il faut le chercher ailleurs que dans les assemblées d'affaires où il n'y a ni principes nouveaux à proclamer, ni réaction à combattre. Sans parler de l'éloquence de la chaire à laquelle nos croyances religieuses ouvrent les plus vastes horizons, il ne manque pas de grandes découvertes scientifiques, de gigantesques et passionnantes entreprises qui excitent l'enthousiasme et inspirent le feu sacré de nos orateurs.

Ce n'est pas non plus dans nos tribunaux que vous la trouverez. L'esprit de justice est trop dans nos mœurs pour qu'il ne suffise de la simple connaissance d'un délit ou d'un dissentiment quelconque pour que son redressement s'impose aussitôt à tout le monde avec le même esprit d'équité. La profession d'avocat a d'ailleurs disparu avec les progrès de l'éducation générale, plaignants ou accusés s'entendant parfaitement à défendre leur cause sans ce coûteux intermédiaire qui n'influence plus aucun tribunal. Il ferait beau voir aujourd'hui un de vos aigles du barreau s'évertuer des heures durant pour tenter d'arriver, et réussir

en effet, à faire acquitter un criminel avéré, à conquérir l'indulgence des juges pour tel concussionnaire de haut vol, pour tel industriel qui a gagné de l'argent à vendre des denrées homicides, ou même, comme cela s'est vu, à spéculer sur les moyens de défense de la patrie, au prix de la vie de vos soldats et de la défaite de vos armées démunies et mises nu-pied avec leurs souliers de carton.

La vieille Thémis ne menace plus d'impuissants justiciables, de sa fausse balance et de sa lourde épée, et nous l'avons même guérie de cette fameuse claudication qui lui a fait si longtemps traîner la jambe. La justice est gratuite et partant désintéressée et expéditive. Ce qui a été enlevé et mis au rebut de l'arsenal de ses vieilles lois n'est pas croyable ; c'est au point que ce mot de justice n'a plus chez nous qu'une acception : celle de son sens littéral. Ainsi, chose qui scandaliserait sans doute vos magistrats terrestres, elle châtie le forban d'affaires qui ruine cent familles plus sévèrement que l'affamé qui dérobe un morceau de pain, et elle n'est pas plus tendre pour le sophisticateur, voleur de santé, mille fois plus coupable que le voleur d'argent. Ce n'est pas que la loi nouvelle soit plus dure. Bien au contraire elle est pleine d'indulgence envers les simples dévoyés, mais elle devient d'une inflexible sévérité pour les pervers inguérissables auxquels elle applique au besoin la peine capitale de la disparition définitive qui ne verse pas le sang, mais supprime à jamais de la société ses membres irrémédiablement gangrenés.

Namo, l'on s'en doute bien, n'était pas sans monter souvent chez son ami prendre sa part de ces instructives causeries du soir. Moins versé que le professeur dans les mœurs et usages du nébuleux passé qui correspondait au temps de Marius, il lui arri-

vait d'être tout surpris des remarques, des objections et quelquefois des résistances de ce dernier qui pourtant finissait d'ordinaire par se rendre aux raisons supérieures d'Alcor, mais ne se sentait pas moins un peu humilié quelquefois dans ce que nous pourrions appeler son patriotisme de terrien, car n'était-ce pas le globe terrestre tout entier qui, à la distance où il s'en trouvait, lui apparaissait maintenant comme l'unique patrie, cette patrie qu'on aime toujours telle qu'elle est avec ses infériorités, ses défauts, ses laideurs même ?

— Jusqu'où irez-vous donc dans cette voie de progrès sans limites ? disait-il à ses deux amis.

— Nous progressons toujours dans les sciences, dans les arts dont le dernier mot n'est jamais dit, répondait Alcor, mais comme organisation politique et sociale, il y a beaux siècles que c'est fini. La forme gouvernementale convenant le mieux à l'humanité civilisée, la solution vraie du problème social dont la recherche a été si longue, nous l'avons depuis plus de cinq mille ans pendant lesquels elle a eu le temps de faire ses preuves. Ici ce n'est pas comme pour la science qui laisse toujours un inconnu. Il y a nécessairement un état de choses qui correspond mieux que tout autre aux droits et intérêts réciproques des hommes associés entre eux, et cette meilleure assise une fois enfin rencontrée, on ne saurait la changer qu'en souffrant de n'importe quel changement. C'est ainsi que s'est réalisée la stabilité sociale, comme à un degré très inférieur, cela s'est accompli de bonne heure chez les sociétés d'abeilles et de fourmis, et vous ne voyez plus en nous, mon cher Marius, que d'endurcis conservateurs.

07

Dans cette maison dont Marius était l'hôte depuis assez longtemps déjà, il avait eu l'occasion de connaître parmi les familiers qui la visitaient de temps à autre, une femme qui y était reçue sur le pied de la plus parfaite intimité comme si elle eût été aussi de la maison. C'était Néa, autrefois institutrice de Junie et toujours l'amie la plus chère de la jeune fille. Néa était une jeune femme d'une beauté un peu froide et sévère qui imposait plus qu'elle n'attirait, et que Marius remarqua peu les premières fois qu'il la vit, mais qui l'intéressa vivement quand il la connut mieux. Rien en elle ne trahissait ce désir de plaire qui est si naturel à son sexe, sans pourtant paraître témoigner de l'éloignement pour les rapports d'une douce familiarité ou même d'une franche amitié. Très accessible au contraire, on éprouvait de suite en sa présence le charme pénétrant d'une nature toute de bonté et de haute intelligence des choses. Mais au milieu de la conversation la plus enjouée, on n'eût pas osé risquer à son adresse une de ces attentions galantes, un de ces compliments banals que les hommes ont coutume de se permettre envers les femmes même les plus réservées, parce qu'ils les savent en général bien accueillis. C'est que devant cette femme au front pensif, au regard clair qui lisait dans les consciences, toute pensée frivole semblait déplacée. Ce n'était pas une de ces natures charmantes et futiles que l'on doit traiter un peu comme des enfants ; c'était un caractère égal, sinon supérieur, à cette virilité d'âme que Marius, ainsi que tous ses contemporains, considérait comme étant l'apanage exclusif de son sexe. Il y avait sans doute chez Néa une élévation de nature un peu exceptionnelle qui la plaçait probablement au-dessus de la moyenne des autres femmes, mais il devenait évident que

ces femmes de Cybèle étaient fort différentes de leurs sœurs terrestres de l'époque de Marius et que Néa n'avait rien de trop exceptionnel, pas même certaine particularité qui ne vint que plus tard s'ajouter aux nombreuses remarques dont Marius ne cessait de faire ample provision, particularité que nous allons relever avant lui à cause de son importance capitale. Elle tenait au fait relativement nouveau dans le monde de Cybèle d'un ralentissement très marqué de la procréation. Était-ce dépérissement de l'espèce humaine vieillie de soixante siècles ? N'était-ce pas plutôt adaptation naturelle des facultés reproductrices aux conditions nouvelles de la population arrivée à la plénitude de son développement possible dans son aire terrestre ? Cela n'aurait rien eu que de parfaitement conforme aux appropriations spontanées qui se remarquent dans l'histoire générale de la vie. Tant que le milieu se prêtait à l'expansion de l'espèce, les forces procréatrices se prodiguaient. Maintenant que l'épanouissement était complet, les facultés se limitaient au juste maintien d'un niveau normal. Non seulement les fruits du mariage devenaient plus rares, mais certains sujets voyaient sommeiller en eux ou même s'éteindre ces ardeurs secrètes quelquefois si importunes aux époques d'effervescence de l'espèce. Les maux que fait naître l'excès de population et qui avaient autrefois fait jeter à Maltus le premier cri d'alarme étaient évités par la prévision même de la nature.

Eh bien, les choses n'en allaient pas plus mal pour cela. Un peu de rareté rendait infiniment plus précieux des Liens qui auparavant se gaspillaient, épurait même le sentiment de l'amour en faisant plus aimables encore et plus désirés les enfants qu'en aucun temps l'on n'entoura d'autant de soins et d'affection et sur lesquels la mort avait cessé de prélever l'horrible tribut qui en enlevait autrefois le plus grand nombre. Ceux même qui avaient re-

noncé aux douceurs de la paternité, ne s'en sentaient pas moins des cœurs de pères envers la tendre jeunesse, espoir de la patrie.

C'est à cette dernière catégorie de citoyens qu'appartenait l'excellent Alcor, qui, en gardant le célibat, n'encourait pas pour cela le reproche qu'il eût mérité en d'autres temps, alors que les races perfectionnées avaient la mission et le devoir de se répandre sur la planète. Tout principe a ses limites, même celui de l'extension de l'espèce humaine quoique en puissent penser certains statisticiens pour lesquels un pays n'est jamais assez peuplé et qui, oubliant que l'homme ne peut se passer d'air, d'espace et même quelquefois de solitude, aspirent pour l'humanité à quelque chose de comparable aux rangs pressés des épis qui couvrent nos champs. Or ces limites étaient dès longtemps atteintes à l'époque d'Alcor. La planète avait autant d'habitants qu'elle en pouvait raisonnablement porter.

Àvrai dire, si la chose n'avait partant dépendu que de lui, la nouvelle France eût compté un ménage de plus, mais la seule femme qu'il eût aimée avait encore moins qu'Alcor la vocation du mariage, et cette femme c'était Néa.

Ce n'était pas non plus que cet exemple de renoncement fût une chose nouvelle dans le monde. Il n'a jamais manqué de femmes réfractaires au joug de l'hyménée, mais tandis que presque toujours la faute en était à l'amour lui-même qui s'embrouillait dans son jeu et laissait souvent les plus méritantes se tenir à l'écart parce qu'elles n'étaient pas servies selon leur cœur, ici l'amour était moins coupable comme nous venons de le voir. Dans la généralité des cas, des causes plus hautes restreignaient son domaine, donnaient au verger humain nombre de fleurs infécondes et c'étaient même les plus belles de ces fleurs, celles dont

l'épanouissement avait absorbé les propres réserves de l'avenir, qui cessaient de donner des fruits.

Deux natures aussi bien douées que l'étaient Alcor et Néa, rapprochées par les circonstances de la vie, et ayant pu par conséquent se bien connaître et apprécier, n'avaient pu rester indifférentes l'une à l'autre. Entre elles s'était établie une douce et solide liaison qui était un peu plus que de l'amitié et un peu moins que de l'amour, une de ces unions de cœur et d'intelligence pures de tout autre lien, unions si rares autrefois entre un homme et une femme, mais devenues dans Cybèle chose fréquente. Ainsi s'avançaient dans la vie ces deux êtres faits pour se comprendre et s'aimer platoniquement.

Heureusement pour l'avenir du genre humain, toutes les femmes n'étaient pas des Néa. Mais quelle était changée la condition de ces femmes en comparaison de l'état de choses que connaissait notre terrien et que l'habitude lui faisait même accepter comme choses naturelles ! Ce n'était pas précisément dans son ancien entourage qu'il allait chercher des points de comparaisons défavorables aux terriennes. Sa Jeanne n'eût-elle pas mérité la première place entre les plus dignes filles de Cybèle ? Mais il n'était pas sans avoir connu de près la société de son temps, et quand, à part le petit nombre des fortunées, à part encore celles qui trouvent l'appui solide du bras d'un époux, lui apparaissait le tableau de misère de tant de Françaises traînant une existence de parias, un flot d'amertume montait de son cœur à présent qu'un état social tout différent lui ouvrait les yeux.

Quels étaient donc ici ses prétendus titres de supériorité à cette vieille société française se disant à la tête de la civilisation ? Odieusement avare de salaire pour tout travail de femme, lâche-

ment insultante pour les malheureuses que ses propres rigueurs font choir, injuste même pour les délaissées qui se réfugient dans les couvents, que prétend-elle donc que deviennent ces femmes ? Oui, l'on sait que l'homme est aux pieds de l'idole qui règne par la beauté et par le sentiment, c'est convenu. Mais la vérité est qu'il ne place si haut l'idole que pour tout faire ensuite pour la renverser, et quand une femme est tombée, aucune main ne lui sera désormais loyalement tendue.

En Cybèle plus de parias de la misère ou du vice obligatoire, plus de capitulations de la faim depuis que par le progrès des temps, il y avait librement place pour tous au banquet de la vie. La dignité, le respect de soi, avaient élevé les mœurs et les caractères. Avec l'indépendance, plus de compromissions honteuses, plus de marchés dégradants. La femme, s'estimant à sa valeur, prit d'emblée la place qui lui revient par le droit que lui donnent ses nobles fonctions maternelles et sa haute supériorité de sentiment. Dans ce monde nouveau pour Marius comme dans celui qu'il avait laissé, partout où l'on cherchait les causes secrètes, on trouvait la femme, mais la femme ennoblie, et point l'esclave abaissée. L'amour régnait plus que jamais, seulement il avait de plus dignes inspiratrices. La femme qui jamais ne connaît et n'écoute que ses impulsions intérieures, bonnes ou mauvaises, la femme qui avait autrefois causé tant de malheurs, n'incitait plus l'homme qu'au bien, ne le poussait plus que dans la bonne voie, et tout en restant le sexe aimable, elle méritait aujourd'hui par sa hauteur d'âme et d'intelligence d'être devenue le sexe initiateur et véritablement dirigeant de l'humanité.

L'égale de l'homme par le pouvoir et le savoir, meilleure que l'homme par son cœur, quelle épouse, quelle mère surtout ne de-

vait pas faire cette femme régénérée ? Vrai centre et clef de voûte de la famille, son influence bienfaisante dominait l'homme sa vie entière. Enfant, il lui devait tout ; époux, c'était en elle qu'il puisait sans cesse sa force morale ; vieillard, qui, autre que sa fille, réchauffait son vieux cœur et répandait encore quelque joie sur ses derniers jours ?

Cet avancement, cette élévation considérable des mœurs publiques datait surtout, avons-nous dit, du moment où les progrès matériels de la civilisation eurent rendu l'existence facile à tous et apporté la véritable, la saine liberté, celle qui, avec l'indépendance des premiers besoins de la vie, permet l'épanouissement naturel du caractère et des sentiments chez l'homme et la femme. Lorsque avec cela, une instruction libéralement prodiguée et accessible à chacun, développait la valeur individuelle sans distinction de fortune ou de rang, comment le niveau général ne se serait-il pas élevé à cette parfaite égalité de droits qui dans ce nouveau milieu, plaçait l'homme de mérite dénué d'autres biens, de pair avec les plus fortunés ; qui ne voyait de dépendants et de courtisans que parmi les avides et les ambitieux ; qui amenait des rapports sociaux scrupuleusement basés sur le respect humain entraînant de réciproques et de sincères égards ?

Il faut dire que la société que Marius avait sous les yeux appartenait à cette race celto-latine un peu fière, qui ne souffre pas le mépris et qui a toujours su faire la part de la dignité humaine dans toutes les conditions de la vie, au lieu de n'apprécier les hommes qu'à la seule estimation de l'argent qu'ils possèdent.

C'est tout cela que la vie de chaque jour dévoilait peu à peu à la vue de Marius, lui inculquant une haute idée de ses nouveaux concitoyens.

— J'avoue, disait-il un soir au professeur, que ce monde surpasse le mien en toute chose, et qu'en comparaison on peut le tenir pour parfait. Et pourtant il me semble qu'il y manque ce je ne sais quoi, cette note aiguë, cette souffrance, si vous voulez, qui fait apprécier par le contraste les quelques douceurs que la vie tient toujours en réserve pour ses créatures même les plus déshéritées. Vous êtes trop heureux ici.

— C'est que vous nous jugez à votre point de vue terrestre, mon ami, répondait Alcor. Vous sentez encore comme vous sentiez sur la terre, et n'avez pu de sitôt vous mettre à l'unisson des sentiments qui agitent les hommes de Cybèle. C'est comme si vous disiez que les Français de votre époque auraient besoin, pour se sentir vivre, d'un peu de l'insécurité et des misères de leurs ancêtres des âges préhistoriques. Ce qui est la satiété pour un sauvage, n'est même pas le nécessaire pour un civilisé et ce qui semblerait devoir combler les vœux les plus chimériques des débutants de la civilisation, n'est simplement que le terre-à-terre de la civilisation battant son plein. Tout n'est-il pas relatif ? Croyez bien que même dans les régions les plus élevées de la vie facile, les soucis, les chagrins, les passions ne manquent jamais aux hommes pour les pousser plus avant encore à la recherche d'un bonheur plus complet qui s'éloigne toujours davantage à mesure qu'on le poursuit.

Mais en attendant, quel philanthrope de l'époque de Marius n'eût tenu pour de généreuses mais irréalisables utopies, tout ce que ce dernier voyait mis en pratique comme choses courantes et si anciennes que les hommes d'alors ne comprenaient pas qu'il eût pu jamais en être autrement.

Ainsi, cette ancienne et si cuisante question du paupérisme était depuis longtemps une question résolue. Il n'y avait plus à proprement parler de pauvres dénués de toute ressource et exposés à mourir de faim. Sans faire précisément de communisme d'État, du gouvernement ou de la commune relevaient les services de première nécessité vitale : le pain et le feu aussi indispensables que l'air qu'on respire étaient à tous, et de tous côtés s'ouvraient des refuges publics pour les gens sans domicile régulier. Partout, existence assurée en ses éléments les plus stricts, sans que la lutte fortifiante des autres besoins de la vie fît pour cela place à la paresse et au parasitisme. Bien au contraire, cette sécurité donnée aux nécessités inéluctables de la condition humaine sauvait des chutes irrémédiables où succombaient autrefois tant de lutteurs méritants, faisait comme une plate-forme de salut où les vaincus de la vie pouvaient se relever et reprendre courage pour s'élancer ensuite de nouveau dans la carrière. Puis, combien d'âmes d'élite, de purs esprits détachés pour ainsi dire de la matière, inhabiles dans les questions d'intérêt, et que les rigueurs de jadis avilissaient sans remède ou condamnaient à périr misérablement, brillaient ici d'un doux éclat : savants, artistes, poètes, traversant la vie dans leur rêve qui s'achevait sans être interrompu par les angoisses de la faim !

Où la prévoyance de l'administration (rien du fallacieux système qui portait ce nom dans le pays de Marius) mettait ses soins les plus délicats, c'était surtout dans les belles et confortables retraites qui s'ouvraient aux vieillards. De même que l'enfance a des droits à la protection de tous, l'on estimait que la faible vieillesse mérite le même appui. Le travailleur à bout de forces, l'homme de toute classe trahi par la fortune et parvenu au terme de sa carrière, entrait de droit dans quelqu'une de ces retraites,

champêtres pour la plupart, où il trouvait assistance, soins et protection, en même temps qu'une place à remplir selon ses aptitudes, non seulement dans la communauté qui l'accueillait, mais encore au dehors, dans les conseils, les assemblées, les cérémonies et les fêtes privées ou publiques où la présence de vieillards était devenue, dans cette société éminemment familiale, un élément d'expérience, un besoin de sanction, autant qu'un respectueux hommage à la vieillesse.

Tandis qu'autrefois le prolétaire atteint par l'âge et les infirmités, après toute une existence de labeurs pénibles, était à charge à lui-même ou devenait trop souvent un fardeau impatiemment supporté par d'indignes enfants, il voyait ici s'ouvrir devant lui les portes d'une nouvelle et facile existence. Ici la vieillesse devenait au contraire pour beaucoup de malheureux la période la plus douce de leur vie, au milieu d'une paix, d'une sécurité et d'un bien-être qu'ils n'avaient pas encore connus. Une existence qui s'y éteignait tout doucement. La sortie comme l'entrée de la vie n'était plus une souffrance, et la perspective même d'une mort prochaine n'ôtait rien aux douceurs du présent, un présent qui après tout pouvait longtemps durer, car quel âge, si avancé soit-il, ne peut raisonnablement se voir encore une dizaine d'années d'avenir ? Et dix ans de paix et de vie heureuse, c'est bien quelque chose.

Il faut dire aussi qu'à la vie matérielle assurée et améliorée venait s'ajouter un état d'esprit tout nouveau, une sérénité d'âme libre de tout souci d'intérêt, une élévation de pensée pressentant déjà la prochaine libération de ce qu'il y a en l'homme d'immatériel, une dignité de conduite et d'attitude qui montrait la vieillesse sous son plus bel aspect et qui récompensait la société

d'assurer et d'honorer ainsi les dernières années d'existence de ses vieillards.

Quant à ceux qui étaient à leur rang de combat dans la vie active, la lutte pour l'existence n'était plus pour eux la guerre sans merci des temps barbares où la société ne représentait guère qu'un hasardeux assemblage d'individualités en conflit réciproque, au lieu d'un véritable être collectif soucieux d'une organisation également bienfaisante pour tous ses membres, où les lois et l'ordre public violemment établis et maintenus étaient basés sur un droit trop exclusivement personnel et non sur l'intérêt général bien entendu, comprenant l'intérêt individuel. Ainsi par exemple, la question du travail national était comprise à l'inverse d'autrefois. Ce n'était pas le produit du travail qu'on envisageait comme le but essentiel, c'était le travail lui-même et sa distribution, c'est-à-dire l'existence de ses nationaux et la circulation continuelle de la richesse qui préoccupaient par-dessus tout les économistes revenus d'un décevant libre-échange. La forte individualité d'un État ne permettait pas que les éléments de sa vitalité fussent sacrifiés aux trompeurs avantages du commerce extérieur qui trop souvent n'enrichit quelques-uns qu'en tarissant des sources précieuses de travail indigène. On avait enfin compris qu'une existence nationale, de même que tout ce qui a vie, ne peut subsister sans une alimentation régulière incessamment renouvelée, sans un fonctionnement nutritif ayant pour organe la classe industrielle et commerçante. On avait aux temps passés fait la triste expérience qu'un État qui se laisse rendre tributaire de l'industrie ou des produits du dehors sans balancer ce tribut par un échange équivalent, est un État qui va à sa ruine et qui périra fatalement ; or tout est préférable à ce continuel appauvris-

sement par succion étrangère, même l'isolement absolu, car avant tout il faut vivre.

Cette question du commerce extérieur était un des plus grands soucis des gouvernements, question toujours complexe et difficile où il fallait sans se priver des productions étrangères nécessaires, ménager avant tout la production nationale, et ne plus suivre les errements de ces économistes du libre échange qui additionnaient ensemble, importations toujours croissantes et exportations toujours en baisse proportionnelle, et qui célébraient, comme une preuve de prospérité, des chiffres dénonçant un trafic total grandissant de plus en plus… au bénéfice des étrangers et au détriment de la fortune du pays. Mais depuis qu'il n'y avait plus que de petits États, la difficulté de concilier ces deux sortes de besoins était beaucoup moins grave que du temps des grands empires hétérogènes. La nature même des ressources propres à un territoire restreint limitait les genres d'industrie et de produits indigènes et rejetait sur des branches différentes le commerce d'importation, chaque État agissant alors vis-à-vis des autres, avec la même logique et le même intérêt bien entendu que peut le faire dans sa maison un simple particulier qui vit selon ses ressources et qui se ruinerait à la longue si ses dépenses annuelles excédaient continuellement ses recettes.

Cette continuité des mêmes intérêts faisait aussi la sécurité du travailleur qui n'était plus exposé à se trouver tout à coup sans ouvrage et sans salaire parce que d'un pays lointain un produit arrivait s'offrir à prix réduit. Les progrès de l'industrialisme qui classent si étroitement les ouvriers dans des catégories spéciales et absolument fermées, hors desquelles il n'y a plus pour eux qu'arrêt mortel de travail et d'aliment, avaient causé jadis de si

grandes misères publiques que la leçon avait servi et que cette question du travail pour tous était devenue la grande question vitale. On ne devait plus voir par exemple des populations agricoles condamnées à disparaître parce que dans un autre continent les produits de terres qui ne coûtaient rien et s'exploitaient mécaniquement allaient avilir ailleurs la richesse territoriale profitable à la nation entière, par des abaissements de prix dont bénéficiaient seuls quelques gros spéculateurs.

On avait d'ailleurs reconnu que ce n'est pas dans le bas prix des objets même les plus essentiels qu'est le principal progrès économique, lorsque le peuple privé de gain rémunérateur ne peut rendre à la circulation un argent dont il est de plus en plus sevré. L'avantage général n'est-il pas au contraire dans un prix légitime, acquis à tous les produits du travail et allant répandre l'aisance dans tous les milieux ? Or cette équitable rémunération qui se maintient par une intelligente retenue dans la production, puisque c'est l'excès de production qui fait les encombrements et les crises, profite non seulement au travail, mais encore au capital lui-même qui dès lors s'emploie, circule et ne s'immobilise plus, improductif et déprécié au grand préjudice de tous.

Il suffit souvent d'une différence insignifiante dans le prix de vente d'un produit pour en obtenir une considérable dans le prix de revient et permettre de doubler le salaire de l'ouvrier. Où la concurrence sans frein entraine par degrés l'avilissement de toute chose, finit par ne plus mettre dans le commerce que des produits dégradés, des objets rabaissés de valeur et de mérite, l'intervention de lois industrielles protectrices remédie en veillant à l'équitable répartition sociale des ressources provenant du travail, satisfaisant ainsi tous les intérêts ; car tout en cette

matière est affaire de répartition. Mais ce n'est pas par en bas, c'est de très haut qu'il faut se saisir de cette question d'ordre national et, pour la résoudre, l'État seul, un État digne de ce nom bien entendu, à la puissance et l'autorité nécessaires. Le laisser aller et le laisser faire qu'on avait trop longtemps pris pour de la vraie liberté, avaient fourni leur mesure en donnant tout l'avantage à l'iniquité et à la fraude et en sacrifiant le travail honnête et loyal. De là le scandale des fortunes imméritées en regard de la misère du grand nombre ; de là déséquilibre insoutenable et désordre grandissant dans les nations.

C'était l'excès même de ce déséquilibre menaçant la société d'effondrement général qui, après de cruelles souffrances et d'intolérables abus, avait enfin obligé le législateur à trancher aussi cette question si délicate du capital qui, parti du juste droit de propriété, avait fini par aboutir de fait sous l'ancienne loi à la domination absolue de l'argent drainé et amassé tout d'un côté comme par une attraction naturelle des capitaux entre eux, pendant que tout un peuple se débattait péniblement contre les premières nécessités de la vie. Cette situation extrême s'était forcément produite autrefois en raison même des progrès considérables qui avaient révolutionné les conditions économiques des sociétés, par les énormes proportions qu'avaient atteintes le commerce et l'industrie, et la puissance irrésistible des grands capitaux en travail, écrasant pas à pas tout ce qui était établi sur des bases moins larges. La nature même du mal avait enfin indiqué le remède, soit la limitation légale du droit à la propriété individuelle qu'amenait en fait l'exercice d'un impôt progressif, lequel frappait la fortune personnelle acquise, à partir d'un certain chiffre, en très faible proportion d'abord, mais en multipliant ensuite jusqu'à rendre impossible la réunion dans la même main

d'un trop grand nombre de millions. La tyrannie du capital était ainsi détruite ou tout au moins considérablement atténuée, tandis que le mouvement forcément accru de l'argent, profitait au travail qui vit de ce mouvement. À situation nouvelle, lois nouvelles, c'était dans l'ordre ; lois vraiment réparatrices qui en brisant la toute-puissance des hommes d'argent sans patrie, releva du même coup les mœurs publiques trop longtemps avilies par un israélisme et un américanisme révoltants lois tout en faveur de la classe moyenne en laquelle résident le nerf et l'honneur d'une nation, et qui se reconstitua plus saine et plus énergique que jamais après avoir failli s'abîmer entre les deux états extrêmes d'excessive richesse et de profonde misère qu'avait amenés la domination du capital. D'ailleurs rien n'était entravé par la chute de l'oligarchie financière, car l'association continuait de rendre toujours possibles les plus coûteuses entreprises.

Qu'il était loin le temps où les États obérés hors de mesure, mis à merci par quelques financiers, n'équilibraient leurs budgets qu'à force d'expédients quand ils n'allaient pas irrésistiblement à l'effondrement et à la faillite ! Les finances d'État étaient devenues au contraire comme un réservoir immense et incessamment empli, d'où l'argent retournait directement au peuple sous forme de travaux considérables, et aussi en frais énormes employés à des fêtes et des cérémonies publiques telles qu'on n'en vit jamais auparavant, quelque chose comme l'œuvre naturelle de la distribution des eaux fécondes qui ne se vaporisent et sortent de la terre que pour y retourner en rosée bienfaisante.

Il est vrai que tout concourait à alimenter cette richesse toujours grandissante d'États qui n'avaient plus d'administration ruineuse ni d'armées absorbantes, et que l'impôt progressif com-

blait les caisses publiques de croissantes recettes dont il fallait à tout prix trouver l'emploi, si l'on voulait échapper à une véritable inondation de capitaux.

Ce n'était pas précisément, on le voit, le régime qu'avait rêvé Auguste Comte quand il faisait du capital la providence du travailleur, et de la banque un sacerdoce ; mais ce puissant esprit était assez riche de grandes et hautes idées pour que, sans discrédit, il se fût trompé cette fois en oubliant que ceux qui font profession de finances, sont d'ordinaire des financiers, c'est-à-dire des hommes dont le rôle ne tend qu'à un seul et unique but : capitaliser sans cesse, absorber toujours avec une force attractive qui progresse continuellement en raison même de la quantité de capitaux déjà centralisés, sans autrement s'occuper du producteur, qu'un mécanisme aveugle s'occupe du fruit qu'il foule et pressure pour lui faire rendre au-delà même de ce qu'il peut donner.

Le rôle de Providence était donc rempli, non par des champions du seul intérêt personnel, mais bien par l'organe supérieur de la société, par le pouvoir que guidaient des vues d'ordre absolument général. Ce que l'intérêt privé, l'initiative individuelle ne pouvait tenter, l'État l'entreprenait quand il y allait de quelque grand avantage national ou même quelquefois d'un sacrifice public ou d'une utile mais coûteuse expérience. C'est ainsi qu'entre autres l'on avait réalisé une des plus curieuses entreprises de l'époque : En ces temps d'une culture savante qui avait asservi le règne végétal tout entier, et utilisé jusqu'aux plus ingrates régions du sol, où l'on se passait même du sol pour fabriquer dans des ateliers appropriés des récoltes artificielles, on avait sur certains points, poussé par on ne sait quel étrange caprice, rendu à

la simple nature de vastes espaces rigoureusement soustraits à l'action de l'homme libre domaine sur lequel plantes et animaux ne tardèrent pas à se donner carrière et à reprendre des caractères tout différents de ceux que leur avait imposés depuis quantité de siècles la culture méthodique. Ceux qui étaient admis à en franchir l'enclos, en rapportaient une impression extraordinaire, comme un rajeunissement de pensées, un ressouvenir de sentiments qui retrempaient l'esprit et le cœur aux sources délaissées de la vie primitive. De sorte que ces ultra-civilisés, après avoir épuisé toutes les formes de l'art, n'avaient pu rencontrer de nouvelles beautés, réveiller des sensations neuves et profondes, qu'en revenant au point de départ, en découvrant la simple nature. C'est qu'on l'avait laissée si en arrière, cette nature primitive, qu'on l'avait tout à fait oubliée. Il n'y avait pas d'espèce végétale ou animale qui n'eût été transplantée partout où elle pouvait rencontrer des conditions viables, et ne se trouvât profondément modifiée par des variétés bizarres et innombrables qui de tous côtés faisaient l'étonnement de Marius et bouleversaient toutes ses connaissances en histoire naturelle. Les produits de la culture avaient plus que décuplé dans Cybèle depuis les temps arriérés qui étaient encore ceux de la terre. On savait utiliser et diriger tous les éléments naturels, soit en répandant l'humidité ou la chaleur partout où elle était nécessaire, soit en maîtrisant des fléaux, jadis la terreur des populations des campagnes. Ainsi, notamment dans l'électricité qui faisait la foudre et la grêle, on avait su reconnaître une source inépuisable de vie, la rechercher au lieu de la fuir et la distribuer dans le sol où ses effluves animaient avec intensité tout ce qu'on y semait.

On comprend ce qu'une telle richesse agricole, sans parler des autres produits de l'industrie humaine, avait dû répandre partout

de bien-être et de facilités d'existence aussi les sociétés de moins en moins étreintes par l'anxiété d'assurer les premiers besoins de la vie, s'étaient-elles avancées à pas de géants dans la voie du perfectionnement social dont les premiers indices se dessinaient à peine chez la jeune sœur de Cybèle. Une nation était maintenant un être supérieurement organisé et solidarisé dans tous ses membres. Les collectivités humaines étaient régies par d'autres lois plus larges, d'autres besoins plus étendus, d'autres vues d'ensemble qu'aux temps lointains du particularisme antique où la sagesse d'un Lycurgue voulait que, répudiant toute richesse, chaque citoyen bâtit de ses propres mains son humble demeure.

Les caractères organiques de l'être social, s'accentuant de plus en plus dans un développement séculaire qui rappelle les perfectionnements successifs de la vie animale, n'ont, il est vrai, jamais été tout à fait méconnus ; mais tandis que lors de leurs premières ébauches, ces caractères étaient à peine soupçonnés, ils s'étaient depuis affermis et complétés, et chacun comprenait et sentait bien à quel point il n'était qu'une des unités composantes de tel ou tel organe du grand être national qui englobait tous les citoyens d'un même État. C'était une réalité effective et tangible et non plus la vague tendance qui laissait jadis le champ libre à tant d'interprétations plus ou moins perspicaces.

Déjà, devançant ce lointain avenir, l'on avait vu autrefois la louable tentative des Saint-Simoniens prétendant fournir l'exemple d'une communauté parfaite dont chaque membre devait remplir la fonction collective qui cadrait le mieux avec ses dispositions naturelles, mais l'erreur de ces hâtifs précurseurs était, d'abord de méconnaître leur époque, puis de dépasser le but entrevu, par un trop complet effacement de la personnalité

humaine, laquelle veut se maintenir entière avec sa vie propre et individuelle, même lorsqu'elle s'adapte le plus parfaitement possible au rôle qui lui revient dans l'existence tout autre et toute différente du grand organisme social.

Certes, lorsque de son côté un Fourier poursuivait son idée phalanstérienne et déterminait, lui aussi, la place et le rôle précis qui revenaient à chacun selon ses aptitudes natives dans la société perfectionnée de ses rêves, il était de même guidé par le sentiment profond de la mutualité sociale et de l'organisation collective inclinées par l'attraction passionnelle et ne devant faire de tous les membres d'une communauté qu'un tout harmonique et solidaire, mais sa grande imagination l'égarait sans doute quand il formulait sa célèbre théorie des Quatre mouvements, laquelle donnait exactement quatre-vingt mille années d'existence à l'humanité, dont six mille ans de luttes et de peines pour son premier âge ; soixante-dix mille ans d'unité sociale et de bonheur pour sa jeunesse et son âge viril ; enfin quatre mille années de décadence pour la dernière phase des destinées humaines. Et encore y avait-il là l'idée dominante de la solidarité étendue jusqu'à la conception d'une humanité considérée comme un être unique traversant, tel que tout ce qui vit, les diverses périodes naturelles de la croissance, de l'état adulte, de la maturité et du dépérissement final.

Trop longtemps avait duré la funeste contagion des idées anglaises en politique. On avait laissé l'Angleterre rester un faisceau d'âpres et égoïstes individualités se souffrant entre elles du mieux possible, et l'on avait enfin formé ces sociétés parfaites dont les rouages pondérés et infaillibles étaient souvent au-dessus de la compréhension de Marius, mais ne s'en imposaient pas

moins à son admiration. Ce qu'il voyait bien en attendant, c'était que de même que tout être animé n'est réellement et littéralement qu'une collectivité d'autres êtres, lesquels naissent, vivent et meurent en tant qu'individus, une association de travailleurs microscopiques qui s'agitent, luttent et produisent, dans le rôle spécial qui leur est à chacun dévolu au milieu de l'ensemble organique du véritable édifice social que représente à ce point de vue tout être vivant, les sociétés supérieurement organisées de Cybèle constituaient de même d'immenses êtres collectifs, où les individus étroitement solidaires les uns des autres, tout en conservant une personnalité bien entière, se sentaient dépendants d'une autre individualité englobante, d'une vie plus haute que cette étroite existence personnelle qui est encore presque tout pour les hommes que Marius avait laissés sur la terre.

08

Quand l'envie prenait aux curieux de promener leur esprit au milieu des âges écoulés, c'était un magnifique tableau d'histoire générale que leur présentait cette humanité dont les annales écrites remontaient à plus de cent siècles, et il est grand temps de dire que Marius avait, grâce au professeur Alcor, et avant même d'être initié à la langue moderne, pu satisfaire le légitime désir qu'il avait témoigné dès les premiers moments, de connaître les principaux faits de ces époques oubliées dont la plus grande partie représentait précisément l'avenir de sa terre à lui, en retard de six mille ans par rapport à l'histoire toute semblable de Cybèle. Le moment où Alcor, muni d'un gros volume, s'était offert à l'instruire de ce passé prophétique lui avait laissé une impression in-

effaçable. Il lui avait semblé voir un autre Janus tenant en main le livre du destin.

On conçoit la hâte qu'avait eue Marius d'apprendre avant toute autre chose les événements qui avaient immédiatement suivi l'époque où il en était resté, concernant surtout son pays, et ce fut avec une patriotique anxiété qu'il vit s'ouvrir le livre que tenait le professeur, à la page où commençaient les fatidiques révélations.

Àla date où son existence terrestre s'était trouvée interrompue, il était déjà visible pour tous que le déséquilibre où la prépondérance démesurée de l'Allemagne avait jeté l'Europe, ne pouvait durer. À l'horizon politique montaient déjà de noirs nuages recélant l'éclair et la foudre. Entre ces menaçants symptômes et le moment où éclaterait l'orage, il pouvait se passer encore quelques années, mais la tempête longtemps contenue n'en serait que plus inévitable et la conflagration plus terrible. C'était ce que tout le monde prévoyait, et Marius comme tout le monde. Aussi, la première question qu'il adressa au professeur fut-elle nettement précise :

— À qui la victoire ?

Mais Alcor en historien méthodique et consciencieux tenait à commencer par le commencement. Il rappelait les hautaines prétentions de l'Allemagne se croyant sûre de l'avenir ; l'effacement des autres États qui subissaient un ascendant irrésistible, ou bien se faisaient d'eux-mêmes les humbles satellites de la première puissance militaire de l'Europe ; l'isolement de la France qui se taisait mais se recueillait, qui travaillait, se ressaisissait et reconstituait ses forces. Ce peuple que Bismarck avait cru écraser et

ruiner sans remède se relevait bientôt plus énergique et plus redoutable que jamais. Après avoir été accablé par le nombre et l'armement supérieur, il réorganisait une armée qui, elle aussi, avait à présent le nombre et un armement formidable. Et cette armée, ce n'était pas seulement sa force et sa sécurité, c'était encore davantage. En ce temps de commotion profonde où l'on avait vu remonter des bas-fonds une vase impure qui troublait la société jusque dans ses sommets, et en attendant que ces boues redescendissent dans leurs cloaques, une chose se maintenait intacte, c'était l'armée française, école de devoir, de patriotisme, de discipline, d'abnégation ; l'armée que n'atteignaient pas ces souillures et qui au-dedans réservait l'avenir, en même temps qu'elle garantissait le présent contre n'importe quel ennemi du dehors. Et c'était à Bismarck à craindre à son tour.

Ce grand homme surfait dont le génie avait surtout consisté à disposer de quatre fois plus de soldats que n'en pouvaient réunir ses adversaires, pour ensuite jouer le rôle toujours facile du plus fort, se dévoilait maintenant sous son vrai jour : Antithèse vivante des Frédéric et des Napoléon, vieux renard toujours tremblant sous sa peau d'insolent reitre, il ne trouvait pas que ce fût trop de rechercher à tout prix toutes les alliances, même celles des plus humbles États de l'Europe pour opposer encore à la France cette écrasante disproportion de nombre qui avait fait jusqu'alors sa supériorité. De l'Allemagne et de la triple alliance il ne fit bientôt qu'un camp où s'exerçaient sans relâche plus de dix millions de soldats. Grâce à sa politique, l'Europe reculait chaque jour davantage dans la barbarie. Bismarck pouvait disparaître ou être écarté de la scène du monde, l'œuvre de l'homme néfaste restait et ne pouvait être dénouée que par la guerre. L'Allemagne aurait fatalement un jour ou l'autre à payer la sinistre dette de

sang que lui avait value cet accoucheur avant terme d'une unité allemande qui sans lui fut venue au monde plus viable et mieux conformée.

De plus en plus appauvrie par des budgets militaires insoutenables, l'Europe voyait approcher le moment certain de sa ruine, et tout devenait préférable à cette paix bismarckienne pire que la guerre et la défaite même. Il fallait donc, coûte que coûte, un aboutissement, et puisque la France ne se laissait plus compromettre imprudemment, le premier prétexte venu devait servir pour assaillir la France.

Et c'est ce qui serait bientôt arrivé, si de l'autre côté de l'Europe un puissant souverain aux desseins vastes et nobles, n'avait pas en ces conjonctures pris une attitude des plus inquiétantes pour les alliés. Le danger qui surgissait à l'est assagit tout à coup ceux qui peu auparavant se fussent délibérément rués à l'ouest, et, durant de longues années encore, les millions de soldats continuèrent l'arme au bras, d'appauvrir et d'énerver les nations dont aucune n'osait plus prendre la terrible responsabilité de donner la première la parole au canon.

Mais pas plus qu'un ciel saturé d'électricité sans issue ne peut durer sans qu'éclate enfin le tonnerre, une situation politique aussi orageuse que l'était celle de l'Europe ne pouvait se détendre sans explosion, et, fatalement, par Inéluctable nécessité, il allait suffire de la moindre étincelle pour déchaîner une conflagration effroyable. Sans même qu'eût apparu encore la cause déterminante universellement pressentie et redoutée, et comme aux heures qui précèdent l'orage, un sombre pressentiment, une muette angoisse tenait les peuples en haleine et faisait comme un grand silence de tous côtes. La vie publique semblait suspendue

sans qu'on sût pourquoi, les regards se portaient anxieusement vers les frontières, et aucun français ne fut surpris lorsque soudain de hâtives dépêches apprirent à tous que la France avait la guerre parce qu'un petit prince avait pris les armes dans les Balkans et que du même coup sur les frontières orientales de l'Autriche et de l'Allemagne, ces deux puissances se trouvaient aux prises avec la Russie. Ce fut d'un bout à l'autre du pays comme une secousse électrique. Chacun se trouva debout et prêt à marcher.

— Assez, assez ! s'écria Marius en se redressant le regard en feu, laissez-moi ! Je sens que ma place n'est plus ici !

— Du calme, mon bouillant ami, du calme ! Oubliez-vous déjà qu'il s'agit d'une histoire vieille de six mille ans ?

Et se frappant le front, le jeune homme se rassit buvant pour ainsi dire les paroles d'Alcor qui relatait brièvement le fait resté mémorable de l'écrasement final des puissances centrales prises entre la double avalanche des armées russes et françaises renversant tout devant elles jusqu'à ce qu'elles vinssent fraterniser au cœur même du pays ennemi.

Là se conclut alors, s'imposa à l'Europe entière un traité de paix générale comme l'histoire n'en connut jamais de plus grand et de plus beau : S'élevant au-dessus de toutes les colères, de toute ambition étroite, de toute passion humaine, le grand empereur, digne arbitre de la cause de vingt nations, l'allié de la France dont l'âme était à la hauteur de la sienne, convoqua sur l'heure même de la victoire les représentants des puissances admises toutes à faire valoir leurs aspirations et leurs droits, et jeta les bases d'un ordre nouveau.

Pour la première fois dans les fastes du monde, l'on vit un vainqueur tout puissant mettre sa volonté souveraine au service du bien universel ; plus encore, tourner contre lui-même son omnipotence en fondant le gouvernement libéral de ses peuples, et asseoir une paix vraiment durable, non plus sur la force et l'arbitraire, mais sur la justice ; proclamer que l'Europe ne devait plus faire qu'une même famille, que chaque membre de cette famille devait recouvrer l'intégrité de ses frontières naturelles et de ses moyens d'existence, communiquer enfin à tous la noble ardeur qui l'animait lui-même. Jamais congrès n'avait eu pareille tâche à remplir. Les vieux diplomates s'en trouvaient tout désorientés, mais la grande œuvre n'en fut pas moins conduite à très bonne fin malgré quelques résistances inévitables mais impuissantes.

L'empire allemand dont la trop grande extension avait rompu l'équilibre européen nécessaire, fut scindé en deux États distincts au nord la Prusse, au sud l'Allemagne proprement dite. L'Autriche qui n'avait depuis longtemps déjà qu'une factice homogénéité, donna naissance & deux autres États indépendants la Hongrie et la Bohême, laissant d'autre part à l'Allemagne la plus grande partie de ses populations de race allemande, et à la Suisse son Tyrol, tandis que Trieste et l'Illyrie formaient avec le Monténégro un État Adriatique d'importance semblable à celle de la Serbie augmentée de la Bosnie, et à celle de la Bulgarie et de la Roumélie rendue indépendante et gardienne de Constantinople. Tout à côté la Roumanie s'agrandissait de plusieurs districts, et au sud la Grèce s'annexait enfin la Macédoine et l'Épire ainsi que Candie, Chypre et Rhodes avec tout l'Archipel. C'est dire que de la Turquie d'Europe il ne restait plus rien. L'homme malade était bien mort cette fois. En Asie mineure seulement survivait encore son nom et l'ombre de son ancienne puissance, et cette Byzance

si convoitée n'était plus que la grande capitale d'un tout petit royaume.

Au milieu d'un si beau zèle pour le principe des nationalités, il fut même question de reconstituer la Pologne. Malheureusement la même cause intestine de la chute de cet héroïque pays vermiculé de trois millions de juifs s'opposait autant que jamais à ce qu'il pût tenir debout par lui-même, et il fallut renoncer à cette généreuse idée.

Les autres États restèrent à peu près ce qu'ils étaient auparavant, sauf que l'Alsace-Lorraine, et aussi les Îles Normandes, revenaient dans les bras de la mère-patrie et que le Danemarck reprenait possession du Sleswig. La Scandinavie, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie elle-même n'éprouvaient aucun changement notable, pas plus que la Hollande, la Belgique, le Portugal que leur moindre importance ne rendait pas plus malheureux, bien au contraire.

Quant à la Russie qui avait une grande et laborieuse mission à remplir du côté asiatique, elle montra contre toute attente le plus magnanime désintéressement, du moins pour ce qui regarde l'Europe. Elle était appelée à se rattraper bientôt sur un autre terrain, celui des Indes britanniques où elle devait régner peu de temps après. En renonçant d'une manière aussi solennelle au testament de Pierre le Grand, elle donnait la première le plus grand exemple de cet esprit de concorde qu'elle réclamait de tous. En outre, elle et son alliée la France, couronnaient cette magnifique œuvre de paix universelle en imposant au grand avantage de la liberté des relations internationales, la franchise absolue, la neutralité formelle de toutes les mers, et par conséquent de tous les détroits, de tous les passages qui devenaient désormais des

routes sûres et soustraites aux entreprises des ennemis de la prospérité générale. C'est ainsi que le Bosphore et Suez furent à tous, et que bon gré, mal gré, on fit voler en poussière les casemates de Gibraltar, de façon que l'on vit alors ce fait inouï, cette chose sans précédent une guerre continentale tournant au préjudice de l'Angleterre qui d'ailleurs avait à se ressentir pour sa part de la défaite de l'Allemagne aux côtés de qui elle s'était mise parce qu'elle la croyait la plus forte. Il était vraiment temps pour les nations méditerranéennes de s'affranchir de la honte de voir les deux issues de leur mer intérieure gardées par les canons d'une puissance du nord. Il va sans dire qu'Albion ne manqua pas de montrer ses longues dents, mais elle dut se contenter de les avoir montrées. Le temps était décidément passé pour elle d'exploiter toujours à son profit les discordes du continent.

Mais cette dernière grande guerre européenne avait été la plus épouvantable tuerie qui jamais ensanglanta la terre. Bien digne des temps barbares dont elle marquait heureusement la fin, elle laissa un impérissable souvenir d'horreur qui ne contribua pas peu à affermir dans la suite le nouvel ordre politique qu'une volonté souveraine mais presciente et bienfaisante avait su créer et imposer au moment même où il répondait à la décisive évolution des sociétés vers la paix et la fraternité universelles. Le temps ne fit d'ailleurs que prouver par le bonheur et l'union des peuples, la justesse et la hauteur des vues du glorieux arbitre de ce recommencement des destins de l'Europe.

Les efforts immenses qui de tous côtés se perdaient dans de continuels préparatifs belliqueux eurent un autre but. Des innombrables légions d'autrefois, on ne conserva plus que des cadres restreints et des troupes de police intérieure. Le travail et

l'émulation prirent un élan qui fit bientôt battre son plein à toute la prospérité possible de chacun des membres de la grande famille européenne. Et ce ne fut pas seulement l'Europe, ce fut tout le continent qui bénéficia peu à peu du nouvel ordre de choses. L'essor colonial prit du même coup un caractère nouveau. Ce ne fut plus en hommes de proie que les émigrants allèrent occuper des contrées encore barbares. Ce fut en protecteur, en moniteur des races inférieures ou attardées que l'Européen régénéré s'imposa, par le seul ascendant de sa supériorité et de sa civilisation, aux destinées du reste du monde. Ce n'était plus le temps d'un soi-disant anti-esclavagisme dissimulant d'avides convoitises et servant de prétexte aux plus brutales irruptions. Les Européens de ce temps-là n'obéissaient qu'à d'honorables mobiles et à une humanité de bon aloi. Sur ce terrain-là aussi l'Angleterre dut grandement rabattre de l'avance considérable qu'elle avait prise au temps où elle était seule à avoir les mains libres ; la boulimie anglaise fut mise de force à ration normale et cela ne contribua pas peu à accentuer davantage encore son exclusivisme jaloux et son inconciliant égoïsme. Aussi fallut-il prendre son parti de l'isolement de plus en plus intransigeant de l'Angleterre, laquelle resta en dehors de l'entente qui un peu plus tard vint constituer la grande confédération européenne.

Au xxii siècle, ancien style, l'Europe continentale, à l'exception également de la Russie trop vaste et d'intérêts trop divergents pour accepter cette communauté, présentait presque l'aspect d'un seul et grand pays dont chaque État composant conservait son individualité aussi entière qu'auparavant, mais trouvait dans le lien fédératif la précieuse garantie de la paix, non seulement intérieure mais extérieure, car d'autres grandes familles humaines rivales pouvaient encore mettre en péril la paix du

monde. En effet le même siècle de cette histoire monumentale qu'Alcor résumait à grands traits pour l'édification de son jeune ami terrestre, mentionnait encore une guerre, heureuse pour les Européens, hâtons-nous de le dire, guerre principalement maritime cette fois, qui mit aux prises la Confédération européenne et l'Union américaine du nord, pays qui réunissait alors deux cents millions de Yankees toujours entreprenants et de plus en plus envahissants sur tous les points de la planète décidément trop étroite pour la convoitise humaine. De même que jadis John Bull avait fait la guerre à la Chine pour la contraindre à lui acheter son opium meurtrier, Jonathan ne prétendait-il pas imposer lui aussi par la force, ses viandes trichinées, ses aliments factices, ses boissons intoxiquées ?

Ces républicains d'Amérique étaient restés fidèles aux grands principes qui distinguaient leurs aînés et dont le premier de tous était toujours : « Gagne de l'argent, honnêtement si tu peux, mais gagne de l'argent. »

Il faut bien relater aussi que malgré les grands souvenirs de gratitude qui continuaient de faire aimer la Russie, la force même des choses créait des dissidences dangereuses, et l'on put craindre plus d'une fois que l'immense empire des Czars ne fût pour l'Europe libre une autre Macédoine conquérante d'une Grèce impuissante à lui tenir tête. Mais la même histoire apprenait que rien de pareil n'arriva, d'abord sans doute parce que la famille européenne resta unie, et puis parce que le colosse russe devait un jour s'affaisser sous son propre poids et se diviser à son tour en un grand nombre d'États distincts. Car telle était la tendance de la civilisation avançante. Les divers États confédérés de l'Europe devaient eux-mêmes plus tard encore donner naissance

à des concentrations de plus en plus multipliées jusqu'à la réalisation de ces individualités nationales parfaites qui permettaient le meilleur développement des institutions et des facultés humaines, sans préjudice des groupements fédératifs qui donnaient à leur tour satisfaction aux grands intérêts généraux. Ce système d'ailleurs n'était pas une nouveauté dans le monde. Il y avait beaux temps qu'un petit peuple sage, le peuple Suisse, en avait donné le profitable exemple.

Il était naturel que de toutes les révélations qu'offrait ainsi l'histoire ancienne de Cybèle à la légitime curiosité du jeune terrien, ce qui le captivât de préférence ce fussent les événements les plus voisins de sa propre époque. Aussi ne se lassait-il pas de revenir aux pages qui présentaient à son esprit l'image de cette France relevée, de cette Europe pacifiée, prospère et unie presque à l'égal des provinces d'un même État, où des liens de plus en plus étroits rapprochaient les peuples que tant de passions et d'ambitions avaient si longtemps divisés. Il se plaisait à considérer pour ainsi dire en compatriotes, l'Espagnol aux hauts et nobles sentiments ; l'Italien artiste et homme adroit ; l'Allemand même pour lequel il ne se sentait plus de rancune, apportant dans la nouvelle grande famille ses qualités sérieuses, ses sentiments profonds et son génie philosophique ; le Slave, le Flamand, le Tchèque, le Magyar, le Scandinave, l'Hellène, tous enfin avec leurs natures particulières, leurs mérites, leurs travers mêmes, pardonnables et souvent aimables qui faisaient que les membres de la première famille humaine du globe se complétaient l'un par l'autre et se faisaient valoir réciproquement.

Ainsi avait été franchie une des principales étapes qui menaient à ce progrès supérieur dont Marius avait trouvé dans sa

nouvelle planète la réalisation la plus haute, mais trop distante vraiment de sa propre manière d'être, pour qu'il pût réellement s'y acclimater. Combien ne se fût-il pas plu davantage dans une terre qui n'eut eu que peu d'avance sur la sienne, et n'eût réalisé que les aspirations accessibles à ses contemporains !

C'est donc sur ce chapitre, disons-nous, qui lui apprenait ce que serait le siècle de nos petits-enfants qu'il s'appesantissait le plus volontiers. Souvent il lui arrivait de se saisir de la mappemonde du xx siècle ou se voyaient de même dans un autre continent que le sien, des modifications non moins importantes : en regard du groupe imposant des États-Unis, une autre confédération plus septentrionale qui semblait vouloir rivaliser avec l'immense république, et dans la dite confédération, une scission qui lui apprenait que l'élément français du Canada, impuissant à faire bon ménage avec l'élément anglo-saxon et devenu par sa seule vertu prolifique, assez nombreux et assez fort pour se faire respecter, avait su reprendre son indépendance et constituer une nationalité distincte.

D'autre part, les indo-espagnols du Mexique, de Cuba, de l'Amérique centrale, formaient de leur côté une union très homogène et très consistante dont la vitalité s'était considérablement accrue de même que celle des autres États américains placés plus au sud, par le grand mouvement qui régnait sur la voie maritime de Panama, enfin grande ouverte et permettant aux navires de parcourir en ligne directe la route des côtes de l'Europe aux côtes de l'Extrême-Asie.

Cette Asie elle-même avait progressé et s'était réorganisée comme le reste du monde, et même l'Afrique centrale où la race nègre des régions tropicales vivait docile et heureuse sous la tu-

telle de gouvernants de race européenne cette fois justes et humains.

L'Afrique était d'ailleurs la plus transformée des cinq parties du monde avec sa nouvelle population composée de trois principales races d'hommes : au nord et au sud et se rejoignant presqu'à l'est et à l'ouest par l'occupation du littoral, régnait la race blanche ; au centre, dans toute la région torride, se voyait toujours la pure race nègre ; et entre ces deux différents domaines, dans une extension représentant la plus vaste partie du continent africain, il se formait petit à petit une race mixte de métis à laquelle les siècles devaient par la suite donner la fusion et l'unité d'une race bien distincte appropriée au climat et réunissant à la fois les aptitudes et les qualités des blancs et des noirs.

Mais où Marius revenait toujours de préférence se complaire de longs moments, c'était dans cette édifiante géographie politique du vieux monde qui lui montrait une Europe répartie conformément à ses véritables nationalités, débordant même hors de chez elle par la Russie asiatique, par un Maroc espagnol, une Tripolitaine italienne, une Égypte hellénisante comme au temps des Ptolémées ; enfin une Algérie de plus en plus française, cette Algérie qui se préparait à devenir la France nouvelle, et où le sort l'avait jeté, lui, Marius, ce qui le ramenait à songer mélancoliquement à sa situation d'exilé de l'espace et du temps, et à soupirer au souvenir des jours heureux où, près de sa Jeanne, il ignorait dans sa planète arriérée toutes les belles choses qu'il venait d'apprendre dans cette Cybèle si en progrès.

Un champ historique si vaste et si varié permettait les envolées les plus capricieuses et les plus hardies à travers les peuples et les civilisations, présentait les rapprochements les plus curieux

et montrait visiblement l'enchaînement ininterrompu du progrès humain toujours grandissant. Il y avait là un aliment inépuisable pour ces causeries de chaque jour où se complaisaient les trois amis.

— Un esprit vraiment passionné pour l'histoire de l'humanité, observait un soir Marius, et enfermé dans la courte durée d'une vie ordinaire, doit certainement regretter parfois que la brièveté de l'existence ne lui laisse voir de ses propres yeux que si peu de chose de ces merveilleux développements.

— Cela ne fait pas de doute, répondit le professeur. Aussi y a-t-il beaucoup de ces passionnés d'histoire et de science qui font le sacrifice de leurs affections et de leurs habitudes et répartissent sur une longue suite de siècles le temps et les forces dévolus à l'individualité humaine.

— Je vous demande pardon, mon cher Alcor, mais je n'ai pas bien compris ce que vous venez de dire.

— Alcor veut parler, intervint Namo, des pensionnaires de ce qu'on appelle l'Hôtel des Endormis où des centaines d'individus soumis au double sommeil téthargique et fakirique, attendent dans leurs alvéoles, soigneusement surveillées, les dates périodiques de leurs réveils temporaires. Ces hommes, dont certains sont âgés de près de mille ans, et qu'une préparation toute spéciale retient dans un état de vie latente d'apparence presque cadavérique, ne sont rendus à l'existence active qu'à de longs intervalles de temps. Ils rentrent alors dans la société, une société toute nouvelle peureux, cela va sans dire, où ils ne trouvent, et pas toujours encore, d'autres liens de famille que des descendants plus ou moins lointains de leur propre postérité.

Mais ils ont retrouvé leur mémoire d'autrefois, leur connaissance des choses et des hommes d'un autre temps, et leur passion pour l'étude des sciences historiques, anthropologiques et sociologiques et après un an ou deux passés à ajouter à leur ancien bagage tout ce que peut leur apprendre le monde renouvelé qui a fait sans eux un assez long chemin ; après avoir repris pied dans une société qui les instruit et qu'à leur tour ils charment par leurs récits d'un autre âge ; après avoir revu des villes transformées, reconnu des ruines de monuments de leur temps plus vieillis qu'eux-mêmes, ils rentrent pour une autre période dans la nuit de leur sommeil séculaire. Les établissements de ce genre ont un personnel entendu qui prépare les volontaires qui se présentent, les insensibilise et les ensevelit dans une sorte d'alvéole en forme de sarcophage où ils attendent quelquefois cinquante ans, cent ans même un nouveau réveil, ayant sur eux le manuscrit des notes et des impressions de leur voyage à travers les siècles.

Marius se ressouvint alors de ce qu'il avait déjà entendu dire autrefois au sujet de ces fakirs indiens qui savent prendre les apparences de la mort et se faire ressusciter au bout d'un certain temps. Cette méthode profondément étudiée et ramenée à l'expérimentation scientifique avait produit des résultats merveilleux. On savait suspendre presque indéfiniment les mouvements de la vie, ou plutôt ralentir à un minimum imperceptible, sans l'arrêter complètement toutefois, une circulation moléculaire dont l'empêchement absolu eût été la mort réelle. On savait même par contre activer les ressorts vitaux et faire renaître temporairement chez les affaiblis et chez les vieillards toute l'ardeur de la jeunesse et de la santé, usant ainsi sans en rien perdre de l'intégralité des forces vitales dont est dotée l'espèce humaine. Pour ceux qui se

soumettaient au régime de l'engourdissement périodique, de sommeil en sommeil, de renaissance en renaissance, des temps considérables s'écoulaient, et les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans d'une vie normale d'homme pouvaient s'économiser pour se répartir en plusieurs fractions au cours d'une assez longue suite de siècles.

Et quand nous disons quatre-vingts ans, nous ne parlons que de ce qui était en Cybèle la moyenne ordinaire de la vie humaine car la durée de l'existence, considérablement augmentée par un parfait bien-être, et surtout un régime presque entièrement végétal, comme le veulent de préférence les organes de nutrition de l'homme, atteignait et dépassait souvent un siècle et demi sans qu'il y eût prodige. C'est-à-dire que la mesure de la vie humaine était doublée.

Notre ami n'était pas sans avoir lu dans les revues de son temps la relation que donna le docteur viennois Hennigberger, de son séjour chez le rajat de Lahore, durant lequel il fut témoin d'un fait de cet ordre. Le docteur avait suivi jour par jour les préparatifs minutieux d'un de ces fakirs, son entraînement méthodique par l'abstinence et le ralentissement graduel du jeu de la respiration, le nettoyage et le ressuyage de l'estomac, l'obstruction de la gorge au moyen de sa langue repliée en arrière, son hypnotisation à la suite de laquelle on lui boucha avec de la cire les narines, la bouche et les oreilles ; enfin son inhumation dans cet état extrême de catalepsie. Lorsqu'au bout de plusieurs mois on déterra le yoghi, nom que prennent les fakirs adonnés à ces curieuses pratiques, il avait toute l'apparence d'un cadavre, mais après qu'on l'eut copieusement ablutionné d'eau chaude, qu'on eut désobstrué ses narines et sa bouche, qu'on l'eut frictionné et

réchauffé, le yoghi ressuscita. Plusieurs témoins européens, Jacolliot, Crookes et bien d'autres affirmaient aussi la réalité de ces morts apparentes suivies de résurrection.

La raison ne pouvait d'ailleurs se trouver choquée de ces effets de léthargie provoquée artificiellement, lorsqu'on a tous les jours des exemples de léthargies naturelles durant souvent des semaines et des mois.

Chez certains animaux, l'engourdissement prolongé du long sommeil hibernal n'est-il pas chose normale et régulière ? Que dire par exemple de la suspension presque indéfinie de la vie chez ces insectes étranges, les rotifères, qui n'ont durant des temps illimités que l'apparence de fétus desséchés, mais qu'une goutte d'eau suffit à ranimer et ressusciter jusqu'à ce que la sécheresse en refasse un nouvel objet insensible et inerte ?

Ce que la nature avait toujours indiqué comme chose possible pour quelques êtres vivants, la science l'avait réalisé chez l'être humain. Après quelques expériences menées à bonne fin, se faire engourdir pour remettre à plus tard la reprise de l'existence active devint chose courante. La léthargie fut à la mode. Pour un chagrin, pour un mécompte, pour un oui, pour un non, l'on partait après avoir mis ses affaires en règle, pour quelqu'une de ces stations de repos vital et l'on remettait à dix ans, vingt ans ou plus, le renouement de ses destinées. On pouvait se confier en toute sécurité aux habiles opérateurs de ces établissements où régnait la plus grande vigilance. Chaque sarcophage contenant un volontaire, portait sa plaque indicatrice et explicative, ainsi qu'un registre sur lequel les amis de l'enseveli venaient écrire leurs vœux, leurs bons souhaits, les missions dont on le priait pour un temps à venir, enfin les informations de toute nature que l'inté-

ressé devait trouver lors de son réveil. En outre, le corps lui-même était souvent visité et soumis à l'expert examen des surveillants qui ranimaient d'office le sujet au premier symptôme de réel arrêt vital.

— La plupart des endormis de notre établissement d'Alger, continuait le jeune ami de Marius, ne sont là que pour un temps relativement court, mais il y en a dont la volonté expresse est de n'être réveillés que le plus tard possible. Les uns, des désespérés sans doute ou d'incurables victimes du spleen, ont eu recours au sommeil léthargique comme s'ils fussent allés au suicide d'autres font de la léthargie intensive par fanfaronnade ou simple jeu de hasard. Ils veulent être allés plus loin que le commun des endormis c'est une célébrité comme une autre. Ils ont parié qu'ils fourniraient sans interruption un siècle entier de mort provisoire, et ils ont mis leur amour-propre à gagner leur pari. On voit des amis, des couples amoureux, des familles entières accomplir ensemble cette extraordinaire odyssée sommeillant ou veillant durant les mêmes périodes. Ceux là prennent la chose par un côté plus sociable et plus divertissant qui met en commun toutes les péripéties du voyage. Il ne manque pas non plus d'esprits avancés, d'auteurs incompris qui estiment être nés trop tôt pour leur siècle et préfèrent reparaître et donner leur mesure plus tard, lorsque le monde sera plus à même d'apprécier et de récompenser leur mérite. Enfin il y a même des patients qui se sont donnés par pur dévouement pour la science et qui restent à la discrétion des expérimentateurs.

Ce qu'il y a aussi de singulier, c'est qu'il se trouve des gens qui prennent goût, qui se passionnent pour ces pratiques, soit que cet étrange sommeil ait ses rêves mystérieux, soit que ceux qu'on

ressuscite au milieu d'un monde différent de tout ce qu'ils aimaient, prennent de l'ennui et préfèrent retourner à leur paisible chrysalide. Par exemple, où nos plus anciens endormis prennent une importance exceptionnelle, c'est quand nous célébrons les centenaires de nos grands hommes. Il est rare qu'on ne voie pas à ces fêtes quelques ressuscités contemporains du héros, l'ayant même parfois connu, et vous comprenez combien le témoignage de ces revenants des siècles passés devient précieux et saisissant au moment le plus solennel de la cérémonie. Il est regrettable qu'aucun de nos léthargiques ne soit de l'époque qui correspond à la vôtre, mon cher ami, sans quoi nous eussions déjà demandé et obtenu sans doute la faveur de vous présenter un de vos contemporains de Cybèle.

Mais la vie, même ramenée à un état latent aussi extrême, n'en est pas moins une vie qui a ses limites précises de force et de mouvement, et c'est déjà bien honnête que de fournir une carrière de dix ou douze siècles. Ne nous en veuillez donc pas s'il faut vous contenter à la prochaine occasion qui s'offrira bientôt, de ne voir ressusciter que des gens guère plus âgés que de sept ou huit cents ans.

Tous ces détails complaisamment donnés à Marius et attentivement écoutés par le jeune homme, parurent l'intéresser plus encore qu'il ne s'intéressait d'ordinaire aux nouveautés de tout genre qu'il apprenait chaque jour.

Et quand il prit congé, ses deux amis remarquèrent même qu'il avait un air tout songeur et préoccupé, comme un homme poursuivi par quelque idée obsédante.

09

L'existence active dans laquelle était entré Marius faisait heureusement diversion aux noirs soucis auxquels il se fût tout entier abandonné s'il n'avait été arraché à lui-même, non seulement par ses devoirs professionnels, mais surtout par les soins que prenaient ses excellents amis Alcor et Namo de le distraire toujours par quelque nouvel aliment offert à sa curiosité. Et, malgré tout, chaque jour la vue de l'aimable Junie qu'il avait pourtant le courage d'aborder sans trouble apparent, lui rappelait sa douce amie, et continuait d'entretenir la plaie de son cœur qui ne se cicatriserait jamais sans aucun doute. Aussi, saisissait-il tous les prétextes pour rester le moins longtemps possible exposé à ce supplice d'enfer oublié par le Dante contempler les traits chéris entendre la voix aimée de sa Jeanne, et rester le témoin impassible de l'insolent bonheur d'un rival détesté ; mais il avait beau faire, le pauvre Marius, ils revenaient encore souvent, ces moments d'inconscience où il ne distinguait plus le présent du passé, Cybèle de la Terre. Ce n'était plus Junie, c'était Jeanne alors qui était là, et lorsqu'entrait ce Cam rayonnant de bonheur et d'espérance, tout son sang ne faisait qu'un tour, et il se levait, et il partait en toute hâte, la tête et le cœur bouleversés pour toute la journée. Alors il prenait la résolution de quitter cette maison et d'aller vivre bien loin de là ; mais quand il essayait de parler de s'en aller, balbutiant de mauvaises raisons, un mot touchant de Namo qui s'attachait à lui de plus en plus et, contradiction inexplicable, la pensée même qu'il ne contemplerait plus cette image décevante qui le torturait, le retenaient et l'empêchaient de brusquer le dénouement.

— Si c'est l'envie de voir du pays qui vous importune, qu'à cela ne tienne, lui dit un jour son jeune ami. Il est depuis quelque temps dans nos projets d'effectuer un assez long voyage qui nous permette de mettre à l'épreuve les qualités nautiques du nouvel aéronef dont nous nous sommes précautionnés à tout événement comme tout le monde, et je compte bien que vous serez des nôtres. Ce ne sera donc pas cette fois sur mer que nous voyagerons comme lors de la dernière expédition qui nous procura le bonheur de vous connaître ; ce sera à travers les airs, et nous espérons bien faire ainsi tout au moins le tour de la vieille Europe avant de revenir à Alger.

Une telle proposition n'était pas pour déplaire à l'esprit inquiet et tourmenté du jeune homme, et ce fut même avec un empressement marqué qu'il accueillit le projet de Namo et l'offre qu'il lui faisait d'être de la partie. Si bien, qu'enchanté de ces bonnes dispositions, celui-ci ne pensa plus qu'à hâter les préparatifs de cet intéressant voyage. Bientôt il ne fut même question que de cela entre Alcor, Namo et Marius.

Ainsi que nous le savons, depuis que de menaçants symptômes faisaient présager l'effondrement prochain des derniers grands massifs des glaces australes, la préoccupation dominante des habitants de Cybèle était la recherche des moyens les plus propres à échapper à l'inévitable cataclysme. Déjà les sommets des plus hautes montagnes se couronnaient, avons-nous dit, d'habitations et même de villes populeuses qu'entouraient de hautes murailles élevées en hâte pour soutenir au besoin un suprême assaut si les vagues diluviennes parvenaient jusqu'à ces hauteurs. L'affolement commençait aussi à s'emparer des esprits. De tous côtés se répandaient les bruits les plus étranges, surgis-

saient les idées les plus insensées ; au point que l'on vit émettre le projet d'échapper à l'implacable sort par un suicide grandiose, titanique, celui de la planète elle-même que quelques puits bourrés de nihilite feraient voler en poussière dans l'espace. Et telle était l'exaspération générale, que ce projet gagnait chaque jour de nouveaux partisans. Ces insensés ne craignaient pas d'évoquer l'exemple héroïque de cette autre planète brisée qui se fit sauter peut-être en semblable occurrence et dont les astronomes comptent aujourd'hui un à un les débris épars entre les orbites de Mars et de Jupiter. Mais le plus grand nombre s'en tenait à une courageuse résignation, et mettait son dernier et plus raisonnable espoir dans l'emploi de ces nefs aériennes dont l'usage était si répandu. Au dernier moment, il serait toujours temps de se lancer, en aéronefs en emportant tout ce qui serait possible pour affronter un long séjour dans les airs, jusqu'à ce qu'on pût atterrir sains et saufs aux lieux que le cataclysme laisserait définitivement à découvert.

Spectacle émouvant et bien à la mesure de la catastrophe inouïe qui se préparait d'un côté l'océan déchaîne balayant dans toute son étendue la face des continents, et de l'autre, une nuée compacte de navires aériens s'élevant en même temps de tous les points du globe en emportant dans l'espace toute une humanité naufragée. Cela valait bien la fameuse arche de Noé qui ne sauva qu'une famille.

Et voilà pourquoi il se construisait de tous côtés tant d'appareils aériens et se voyait en ce moment sous un vaste hangar qui s'élevait à quelque distance de l'habitation de nos amis, le grand aéronef dont Namo désirait faire un sérieux essai.

Au cours des minutieux préparatifs que demandait une entreprise de cette importance, Marius eut tout le loisir de se faire expliquer et de comprendre la théorie de la navigation aérienne telle qu'elle avait été appliquée autrefois en France, car l'aérostation était restée une invention française jusqu'au bout, et cela, peu de temps après son époque à lui, et qui représentait une respectable antiquité pour le monde de Cybèle.

Du jour où les progrès de la science avaient permis de condenser des gaz très légers sous une forme grenue de peu de poids et de volume, et de posséder des accumulateurs de force électrique d'une puissance suffisante, le problème de la direction des aérostats avait eu les éléments nécessaires pour pouvoir être pratiquement résolu. Depuis cela, le progrès des temps avait pu donner des condensations gazeuses plus parfaites, des moteurs de plus en plus énergiques, mais le principe de la translation des appareils aériens était resté le même. La condition essentielle du poids spécifique tant discutée autrefois n'était absolument ni dans le ballon plus léger que l'air des couches inférieures, ni dans la machine plus lourde ; elle gisait précisément entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire dans une pesanteur spécifique variant du moins lourd au plus lourd que le milieu atmosphérique, sur le modèle, non pas de l'oiseau mais plutôt du poisson, à la différence près de la densité des fluides au milieu desquels le poisson ou l'aéronef ont à se soutenir et à se mouvoir. Il tombe sous le sens que pour vaincre efficacement la résistance du milieu aérien sujet à tant de troubles imprévus, la supériorité du poids de l'appareil considéré comme un projectile qui porterait en lui-même son élan, est une nécessité qui s'impose. Avec l'aérostat de poids égal seulement à celui de la couche d'air qui le porte, la force de pénétration reste dans d'étroites limites, et ses effets s'annulent

dans les courants dont la vitesse propre dépasse celle de l'impulsion de l'appareil et emporte celui-ci dans un sens différent du sens de sa marche, ce qui est presque toujours le cas. D'autre part, un appareil, de poids variable, mais qui est obligé de manœuvrer au départ comme à l'arrivée, en sens perpendiculaire et en évitant toute secousse violente, doit pouvoir se comporter lui aussi comme les aérostats ordinaires.

Eh ! bien, toutes ces conditions étaient parfaitement remplies par un aéronef qui emportait avec lui sous un poids minime, une grande provision de matière gazéifiable, quelque chose comme une poudre susceptible d'une immense expansion gazeuse. Quand le petit laboratoire de la plate-forme envoyait par ses tubes dans le corps du ballon le gaz qu'il produisait, l'appareil s'élevait ; quand le mécanicien ouvrait la soupape, la descente s'opérait, et cela à volonté, ce qui assurait une longue suite possible de mouvements verticaux. Quant à l'impulsion horizontale, une puissante hélice placée à l'avant de l'appareil, et mue par la force emmagasinée dans les accumulateurs électriques, l'entraînait avec une rapidité qui s'augmentait bientôt d'un pouvoir de pénétration plus grand au moyen d'un léger accroissement de poids amené par un échappement de gaz, sans provoquer la descente tant que la force de projection faisait équilibre à cette augmentation de pesanteur ainsi qu'il en est pour tout projectile soutenu par une force initiale suffisante. Tout au plus arrivait-il que l'appareil, tour à tour allégi ou appesanti par les soins du mécanicien, s'animait de ce mouvement ondulatoire si fréquent dans le vol des oiseaux. Mais il suffisait de cette différence même légère de poids spécifique entre l'aéronef et le milieu aérien, pour qu'impulsé par la force considérable de sa machine, il avançât aisément malgré vents et courants contraires. Quant à la direction

à imprimer, un vaste gouvernail en forme de queue de poisson, mobile dans tous les sens possibles, la donnait complète, soit en obliquant à droite et à gauche pour les mouvements latéraux, soit en se retournant à plat et en frappant l'air de haut en bas pour faire monter obliquement l'appareil et contrebalancer au besoin les mouvements de descente. Et tout cela se manœuvrait au moyen de quelques leviers placés sous la main du mécanicien, tout aussi aisément que se gouverne un navire ou une locomotive.

Àces organes principaux s'en ajoutaient quelques autres moins essentiels, mais ayant aussi leur utilité, tels que les ailes et ailerons qui s'ouvraient aux moments opportuns et avaient le même rôle que les pennes d'une flèche.

Ces conditions nouvelles avaient naturellement nécessité une construction appropriée et l'adoption d'une sorte d'ossature de faible poids, il est vrai, mais assez consistante cependant pour conserver sa fixité sans tenir compte du ballon qui au contraire était soutenu par la membrure, et une fois au repos se carguait au milieu de l'appareil, comme une voile de navire.

La direction véritablement pratique des aérostats avait été réalisée, on le voit, sur des bases assez différentes de celles qui avaient valu déjà à Dupuy de Lôme un demi-résultat et qu'avaient reprises Krebs et Renard avec plus de précision seulement, sans pouvoir obtenir la vraie solution du problème.

L'aéronef qui allait recevoir nos voyageurs était construit, cela va sans dire, sur le meilleur et dernier modèle de cette époque où l'on s'occupait tant de perfectionner ces précieux appareils. Grâce à ses dimensions colossales et au gaz qu'il employait, plus léger

encore que l'oxygène, il pouvait porter de nombreux passagers et une charge considérable de provisions de toute nature, sans parler des éléments de son entretien, pour un long séjour dans l'espace. Un certain bien-être même y était assuré par les élégantes cabines et l'aménagement intelligent de toutes les dépendances qui garnissaient sa large plate-forme et qui, pour le rôle sauveur que celle-ci était appelée à remplir un jour, en faisaient une planche de salut, ma foi, très confortable.

Tout avait été prévu pour qu'à bord rien ne manquât d'essentiel, même pour les cas extraordinaires ; et de même qu'un navire soucieux de la sécurité de ses passagers, est muni de ceintures de sauvetage, l'aéronef de Namo qui montrait déjà en lettres d'or sur son avant le beau nom de l'Espérance, emportait des appareils volants, nommés aréovols qui, sans parler de leur utilité en cas de péril, devaient permettre à ses voyageurs de faire, si la fantaisie leur en prenait, quelques courtes excursions dans le voisinage des stations d'arrêt.

Cette autre solution de la translation aérienne était nécessairement basée sur un principe différent de celui de l'aéronef. Ici c'était l'oiseau ou plutôt l'insecte qui avait servi de modèle, et le déploiement considérable de force que nécessitait ce mode de transport à travers le milieu atmosphérique, d'un corps beaucoup plus lourd que l'air, n'avait été de son côté rendu possible que par un perfectionnement très grand des accumulateurs électriques devenus capables d'emmagasiner des forces extraordinaires actionnant un mécanisme qui imprimait à de grandes ailes artificielles une agitation extrêmement rapide, agitation semblable à celle qui a lieu par exemple chez les scarabées ou chez les papillons. La personne sanglée dans l'aéorovol, et ainsi soutenue

dans l'air par le mouvement automatique des ailes, se dirigeait au moyen de larges palettes faisant dans ses mains l'office de rames, tandis qu'un léger mouvement des pieds faisait monter ou descendre sur la tige longitudinale de l'appareil, un poids emmanché comme celui d'une romaine qui donnait au corps les diverses inclinaisons qu'on voulait prendre. Puis, si par aventure, quelque malencontreux accident arrivait à l'ingénieux mécanisme, la sécurité du nageur aérien était garantie par un parachute qu'il portait artistement replié sur la tête en forme de coiffure, et qui s'ouvrait alors de lui-même, empêchant une chute mortelle.

Marius, depuis longtemps déjà rentré sous les lois ordinaires de la gravité, prenait plaisir parfois à se livrer à ce sport aérien qui lui rappelait en petit ses fantastiques évolutions du temps où s'exerçait sur lui la maligne attraction de l'inoubliable Gemma. Rien de plus hygiénique d'ailleurs et de plus vivifiant que d'aller ainsi pendant quelques heures s'abreuver d'air pur dans les hauteurs qui étaient autrefois le domaine inviolable de l'alouette matinale, domaine qui maintenant s'ajoutait après tant d'autres aux conquêtes de cet être aux vœux de plus en plus insatiables, qui s'appelle l'homme.

Par une belle matinée des premiers jours de floréal, il y avait grand émoi dans la maison de nos amis. L'immense aéronef mis à point, n'avait plus qu'à lever les ancres qui le maintenaient à quelques mètres de terre, pour s'élever en emportant les trois voyageurs et l'équipage du navire aérien. De la plate-forme et de la pelouse où se pressaient autour de la mère et de la sœur de Namo de nombreux amis de la famille, s'échangeaient les bons souhaits et les adieux. Bien qu'accoutumées aux absences souvent assez longues du fils, du frère bien-aimé, les femmes

étaient plus vivement émues qu'à l'ordinaire, et avaient fait promettre aux partants d'être bientôt de retour. Ceux-ci, confiants dans les qualités déjà reconnues de l'Espérance, s'engageaient à ne pas tarder plus d'une quinzaine, car en peu de temps, la navigation aérienne permettait de fournir une carrière considérable. Enfin l'aéronef libéré de sa dernière attache, monta majestueusement en ligne verticale et s'arrêta à quelques cent mètres pour décrire avant de prendre route deux ou trois grands cercles en planant au-dessus de l'habitation pendant que, de part et d'autre, s'agitaient les mains et les mouchoirs. Puis s'orientant à l'est, sans quitter encore le littoral, l'Espérance s'éloigna rapidement et disparut bientôt dans le lointain.

De la plate forme, la vue était en ce moment admirable. D'un côté la mer sans bornes, de l'autre, en-deçà des découpures de la côte où se déversait un Chélif navigable, la superbe chaine de l'Atlas que dominait la cime neigeuse de l'orgueilleux Ouarancenis (l'œil du monde) des Arabes. Et de tous côtés ; dans les vallées et les plaines, de blanches et riantes cités, grandes et petites, que les voyageurs reconnaissaient et nommaient l'une après l'autre. Il était décidé que l'on pousserait d'abord vers l'orient jusqu'aux rives extrêmes de la Méditerranée ; pourtant le mécanicien ayant fait observer qu'il existait en ce moment un fort courant nord-sud qui contrariait la marche de l'aéronef, Alcor eut l'idée qui fut aussitôt admise par ses jeunes amis, que l'on pourrait sans dépense de force, profiter de ce courant pour pousser une pointe assez avant dans l'intérieur, afin de donner à Marius un aperçu du pays, avec probabilité de reprendre ensuite un contre-courant qui les ramènerait, ce qui fut fait. La navigation aérienne ne laissait pas en effet de tenir compte des circons-

tances atmosphériques favorables, et d'économiser le cas échéant ses précieuses munitions de forces motrice et ascensionnelle.

Le panorama ne tarda donc pas à changer très sensiblement. La mer échappa bientôt à la vue ; on ne vit plus que montagnes se pressant et s'étageant autour de quelques sommets principaux que rasait d'assez près l'aéronef, puis de larges vallées ou plutôt de véritables plaines, et encore d'autres chaînes de montagnes qui semblaient accourir de l'horizon. Et partout des villes et des villages qui témoignaient de la vie intense de toutes ces régions.

L'Espérance, bien que son mouvement ne fut pas sensible à bord, n'avançait pas moins en ce moment à raison de deux cents kilomètres à l'heure.

— Encore un peu, dit Marius, et nous arrivons au désert de Sahara.

— Au désert ? Quel désert ? La forêt, voulez-vous dire, répond Namo.

Vous avez raison tous deux, intervint Alcor. Marius est de son temps et nous du nôtre. Notre immense forêt saharienne fut le désert, et le désert des antiques Bédouins et Touaregs avait antérieurement encore été la forêt de conifères dont vos explorateurs contemporains, mon cher Marius, retrouvent de tous côtés dans votre Sahara terrestre des débris pétrifiés sous le sable brûlant. Le désert, la forêt, la mer aussi se succèdent alternativement, paraît-il, au Sahara durant le cours des âges. Mais voilà que la journée s'achève le soleil touche à l'horizon, et si vous m'en croyez, mes amis, nous ne nous écarterons pas davantage de notre itinéraire, et nous aborderons à l'une de ces cimes voisines pour pas-

ser une première nuit paisible avant de retourner demain matin sur nos pas.

En ce moment, d'ailleurs, le vent qui les emportait faiblissait à mesure que tombait le jour, et ce fut par un calme relatif que l'aéronef redescendit à portée d'un des sommets désignés par Alcor, fila ses ancres et fut amarré solidement en attendant l'aube du lendemain.

La plate-forme de l'Espérance était, avons-nous dit, très confortablement aménagée. Les constructeurs avaient su admirablement rendre habitable ce petit espace de soixante pieds de long sur vingt de largeur. La petite salle commune réunit bientôt les trois amis devant une table confortablement servie à laquelle il fut fait honneur puis avant d'aller se livrer au repos dans l'élégante cabine qui devenait pour quelque temps le domicile privé de chacun, l'on se donna un peu de mouvement le long de la plate-forme dans ce salutaire exercice de va-et-vient si cher aux marins qui ne se lassent pas d'arpenter d'un pas vigoureux pendant des heures entières le pont de leur navire. La nuit était alors complète, nuit sans lune qui laissait scintiller dans tout leur éclat les constellations célestes, tandis qu'en bas sous les yeux des promeneurs de l'Espérance, brillaient comme autant d'autres étoiles, les lumières des habitations qui couvraient cette vivante contrée.

Il se faisait déjà un peu tard, et l'on parlait de se séparer lorsque tout à coup s'élevèrent en même temps de plusieurs points de l'horizon, de prodigieuses gerbes de vive lumière qui arrachèrent Marius une involontaire exclamation. L'explication du phénomène ne se fit pas attendre :

— Tiens voilà le sémaphore lumineux qui va parler, dit Namo. Avec qui donc correspondons-nous en ce moment ?

— Avec Jupiter sans doute, répondit Alcor en désignant la brillante planète qui se montrait presque au zénith.

Et le spectacle commencé devint de plus en plus étonnant par les étranges figures que dessinèrent successivement les immenses traits de feu qui tantôt se croisaient, tantôt s'écartaient ou semblaient s'arcbouter dans les hauteurs du ciel, spectacle toujours varié qui dura plus d'une heure.

Par quelle série de tâtonnements, d'essais infructueux avait-on passé avant de pouvoir échanger des signes intelligibles d'un monde à un autre ? Cela avait été fort long, mais après avoir répété de part et d'autre les mêmes traits simples une croix, un triangle, un tracé géométrique et s'être par cela seul prouvé l'existence dans chaque planète d'êtres intelligents et disposant de grands moyens scientifiques, on en était arrivé à des tentatives plus compliquées, par exemple à dessiner des contours représentant la forme des habitants, ce qui avait montré aux Cybeléens de bien étranges figures ne ressemblant en rien à leurs personnes. Marius s'en était déjà entendu toucher quelques mots auparavant, quand il avait eu l'occasion de voir de quoi étaient capables les prodigieux télescopes de Cybèle. Ainsi en Mars, ces formes étaient un peu massives dans Saturne au contraire, elles paraissaient sveltes et faites pour le vol à en juger par les sortes d'ailes que représentait le dessin ; Vénus, elle, montrait les plus curieux et les plus gracieux êtres humains subissant des métamorphoses comme nos papillons, et terminant sans doute comme ces insectes favorisés, leur existence dans une dernière phase brillante toute de beauté et d'amour, à l'inverse des humaines amours ter-

restres. Mais les plus parfaits étaient certainement les habitants de Jupiter. Les Jupitériens, dont l'image rappelait celle sous laquelle Bouddha tout puissant est représenté dans les pagodes de l'Inde, montraient des bras nombreux terminés par des mains différentes et compliquées, ce qui donnait l'idée d'une haute aptitude à des travaux extraordinaires et impliquait une intelligence supérieure. C'étaient eux d'ailleurs qui avaient eu l'initiative de tenter de correspondre avec les autres humanités planétaires. Après cela, des signes allégoriques avaient été essayés et compris peu à peu, puis enfin il était arrivé ce qui se voit dans l'histoire de tout langage et de toute écriture, et de simples signes conventionnels avaient suffi pour exprimer l'idée.

En Amérique, toujours le pays des projets étourdissants, on n'avait pas craint un moment de faire l'essai d'immenses projectiles creux propres à contenir toute une correspondance écrite, ce qui eût inauguré un service postal en règle, et même un certain échange commercial. En guise de canons projecteurs, de véritables volcans artificiels chargés de nihilite devaient s'efforcer de lancer ces nouveaux colis de dépêches jusque dans le champ d'attraction des planètes mais au premier essai, le globe éprouva une telle commotion que les puissances intervinrent pour faire cesser ce jeu dangereux, sans quoi ces risque-tout d'Américains fussent allés de plus fort en plus fort jusqu'à faire éclater le canon.

Mais revenons à nos amis dont l'entretien s'animait en ce moment à bord de l'Espérance.

— Jupiter est depuis longtemps instruit du sort fatal qui menace notre pauvre monde, continuait le professeur, il sait que bientôt ces signaux cesseront tout à fait, et cela seul suffira pour lui apprendre le funeste événement. Dans notre malheur nous

avons encore la triste consolation de savoir notre humanité sympathiquement plainte et regrettée par ses sœurs célestes. N'était-ce pas Vénus qui ces jours derniers répétait jusqu'à vingt fois de suite les signes signifiant : Espoir quand même ! Confiance en Dieu !

Pour l'instant, les observateurs jupitériens enregistraient sans doute avec une religieuse attention les signes idéographiques qu'on leur adressait de Cybèle, comme on recueille avidement les paroles d'un ami qui n'a plus que peu de temps à vivre.

— Et c'est sans doute par des moyens semblables que Jupiter répondra ? demande Marius.

— Pas tout à fait, lui dit le professeur. Jupiter qui nous présente une face toujours inondée de lumière, et qui d'ailleurs lui-même avec ses quatre lunes ne connaît guère l'obscurité, nous envoie au contraire des signes noirs, c'est-à-dire des projections de traits sombres. De notre côté nous employons aussi de jour le même système, car je ne sais si vous avez encore appris cela, mais l'on a découvert le moyen de neutraliser par des émissions exactement renversées, les ondes de la lumière dont les solutions de continuité frappent la vue aussi distinctement que les taches du soleil se découpent sur son disque éblouissant.

— De l'ombre, de la nuit lancée à travers le jour, comme à travers la nuit on lance des traits de lumière ? Mais nous avions deviné cela depuis longtemps en Provence, mes amis.

Àmon tour je puis vous parler de quelque chose que vous ignorez, je parie, de la vieille légende de l'épouvantable Simon de Carcassonne qui avait le dos si noir, si noir, que du côté où il le tournait, il projetait trois lieues de nuit, ce qui a donné lieu au

dicton populaire de nos campagnes : Négré coumo lou darré de Simoun.

— Allons, mon cher Marius, à propos de noirceurs, je vous aime mieux comme cela que lorsque vous avez vos idées noires, dit Namo en riant de tout son cœur de la sortie intempestive du provençal.

Les signaux lumineux avaient complètement cessé ; la nuit régnait en maîtresse ; il était tard et il n'y avait plus rien de mieux à faire que de gagner chacun sa couchette où un bon sommeil réparateur ne se fit pas longtemps attendre.

Aussi, tout le monde se trouva-t-il dispos et de belle humeur aux premières lueurs de l'aurore qui incendiait à l'orient le bord inférieur des longues bandes de nuages que poussait de ce côté une fraîche brise matinale.

En quelques instants on eut appareillé, chargé le ballon d'un complément de gaz, levé les ancres et regagné les hauteurs, profitant de cette brise pour naviguer avec un peu d'impulsion, barre à tribord, ce qui, en obliquant sensiblement, ramenait l'aéronef vers le littoral tout en gagnant du chemin. La mer ne tarda pas à se montrer de nouveau, mais ce n'était pas tout à fait celle de la veille. La plaine liquide qui brillait sous les feux du jour, n'était encore qu'un golfe intérieur qui bien avant la montée du niveau des mers, avait eu pour origine un travail humain et avait autrefois transformé le climat et l'habitabilité de cette aride région de l'Afrique française. C'était la réalisation de l'audacieux projet longtemps regardé comme chimérique d'un modeste pionnier de la civilisation dont le nom avait survécu par l'appellation même

de cette étendue d'eau salée qu'on continuait de nommer la mer Roudaire.

Dans l'après-midi, l'Espérance planait sur une très grande ville qui s'élevait à peu près aux lieux où vécurent jadis Tunis et Carthage, presque sur le même emplacement qu'occupait l'antique cité de la belle reine Didon. Dans de moindres proportions, la nouvelle Carthage, avec son port considérable creusé de main d'homme et ses monuments grandioses, rappelait Alger lui-même. Mais les explorateurs ne s'arrêtèrent point. Ils avaient résolu de suivre la même marche qui devait leur permettre de gagner la Sicile le soir même et d'aborder pour la nuit, puisque rien pour l'instant n'obligeait à voyager de nuit, à la station du mont Etna, l'une des plus importantes et des plus fréquentées du monde entier.

Entre temps Marius essayait de découvrir avec sa lunette d'approche, Malte qui ne devait pas être bien loin, mais la malheureuse île avait été déjà victime de son peu d'altitude en ces temps d'envahissements de la mer en tout l'hémisphère. De l'antique domaine de la déesse Calypso et plus tard des pieux chevaliers chrétiens, de la puissante forteresse dont le changeant drapeau était enfin devenu et demeuré italien, il ne restait plus qu'un récif qu'évitaient avec soin les pilotes. Bientôt l'aéronef touchait au célèbre volcan.

Àmi-hauteur de la montagne était un véritable port aménagé pour les besoins de cette navigation spéciale, et de confortables hôtels s'efforçaient par toutes les séductions possibles d'y retenir le plus longtemps qu'ils pouvaient les touristes de l'air, car ils étaient nombreux les amateurs de voyages aériens. Sur son parcours l'Espérance avait croisé déjà quantité d'autres aéronefs aux

longs pavillons flottants de tous pays, et quand elle aborda, c'était par centaines qu'on les comptait amarrés aux énormes et solides anneaux du port, ou même désarmés complètement.

Ici ce n'était plus le cas de rester à demeure sur la plate-forme. On laissa à l'équipage la garde du navire, et nos trois amis prirent l'échelle du bord pour descendre à terre où de tous côtés spectacles, concerts, cabarets engageants s'offraient à l'envi pour faire passer une agréable soirée. Le professeur et son élève, qui connaissaient déjà la ville, en firent visiter à Marius les principales curiosités : ses monuments, ses promenades, ses capricieuses coulées de lave qu'en temps d'éruption l'on avait eu la fantaisie de mouler en colosses mythologiques, ses jardins suspendus, enfin les statues jumelles des frères Montgolfier qui étaient bien à leur place dans ce grand port de navigation aérostatique ; après quoi ils entrèrent à l'hôtel Dupuy de Lôme où déjà de nombreux soupeurs se rassemblaient par groupes autour de tables remplies de promesses. Il y avait là des gens de toute nation et de tout langage, ne se connaissant pas pour la plupart, mais qui malgré tout, liaient ensemble conversation avec le sans-façon que se permettent les voyageurs que rapprochent les hasards de la route.

Àla table toute voisine de celle de nos Algériens, une demi-douzaine de langues bien affilées allaient bon train. C'étaient des Européens de différentes contrées auxquels paraissait tenir tête dans une conversation qui roulait sur les mérites comparatifs des Européens et des Américains, un grand gaillard osseux, au front fuyant, à l'œil hardi, que ses interlocuteurs appelaient capitaine, et dont le cou barbu sous un menton rasé, autant qu'un fort accent yankee, dénonçait la nationalité reconnaissable aux mêmes

caractères qu'autrefois. Jonathan Duck qui commandait un grand aéronef de Nord-Amérique n'était pas homme en effet à laisser admettre qu'aucune autre nation primât la sienne en quoi que ce fût. En vain lui rappelait-on maintes inventions admirables, toutes sortes de progrès merveilleux qui étaient éclos dans les pays d'alentour il en avait de plus merveilleux et de plus admirables encore à citer à l'honneur de sa patrie américaine. Était-ce en Europe que l'homme avait su domestiquer des espèces animales aussi rebelles que les habitants des mers ? Dresser le phoque, le marsouin, le requin lui-même à aller pêcher au large et à rapporter honnêtement leurs prises à leur maître comme de fidèles chiens de chasse ? À faire même ses commissions vers les plus lointains rivages ? Plier la baleine à subir avec docilité le joug d'un harnachement, et se faire promener par elle à fleur d'eau avec la rapidité extraordinaire dont on dit capable ce géant de la création, et qui rend possible un tour du monde en moins de quinze jours ? C'était bien la peine, ma foi, de parler des inventeurs européens ! En existait-il parmi eux qui fussent à la hauteur de cet ingénieur de Buffalo qui se disposait à user de la rotation du globe lui-même comme force motrice, grâce à l'invention d'une phénoménale poulie suspendue qu'actionnerait alors une courroie de transmission de plus de dix mille lieues de développement, poulie merveilleuse qui était encore, il est vrai, le secret de l'habile ingénieur ? Bien plus ! il se faisait fort par la même occasion de redresser l'essieu de la planète qui allait s'incliner sous le coup de la débâcle prochaine, et d'empêcher ainsi le désastre.

Ha ! il les craignait bien les comparaisons, le brave capitaine Duck !

Ce n'était pas en Amérique, patrie du progrès à outrance, dans le pays du go ahead qu'on trouverait des populations arrêtées, figées en quelque sorte dans un état physiologique aussi incurable que celui des Européens dégénérés qu'il avait eu lui Jonathan, l'occasion de rencontrer dans quelques îles peu fréquentées de cette vieille Europe septentrionale et centrale si déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur. Ces restes infortunés de pays aux trois quarts engloutis par le flot toujours montant des mers boréales, offraient, paraît-il, sur quelques points, la particularité curieuse d'avoir vu les tendances contre nature de certains Européens d'autrefois se continuer en s'accentuant fatalement de plus en plus chez leurs descendants, et c'est ainsi qu'au dire du capitaine, on voyait un pays des Grosses-Têtes chez lesquels la culture trop exclusive des cerveaux et le mépris de la vigueur corporelle, avaient fini par produire une race de têtars humains dont les facultés intellectuelles étaient merveilleuses puisqu'ils naissaient déjà savants en toutes sciences, mais ne sortaient pas du domaine de la spéculation pure, et ne leur servaient à rien dans leur existence qui s'écoulait oisive et misérable.

On trouvait ailleurs les derniers restes d'une race de nains rabougris et contrefaits qui descendaient en ligne directe d'aïeux longtemps nouris par la savante cuisine des maîtres-chimistes des industries alimentaires, ingénieux inventeurs de denrées. de boissons d'où la simple nature était soigneusement exclue comme retardataire et trop routinière. N'avaient-ils pas pour eux l'autorité des savants officiels qui estimaient que manger un fruit ou absorber la même proportion d'azote, de carbone, d'hydrogène que ce fruit contenait, cela revenait au même ?

Par contre, il y avait à côté une race pesante, presque en boule, à mâchoires énormes, bajoues lourdes de graisse et boyaux insatiables, qui devait ce physique porcin ainsi que ses mœurs bestiales à la goinfrerie d'ancêtres pour lesquels on primait aux expositions, au lieu de les châtier sévèrement. les éleveurs d'animaux obèses : porcs impotents, bœufs tout en suif, oies, poules et canards hypertrophiés au moyen de traitements barbares. En littérature, ils étaient restés de fervents zolaïstes.

Plus au nord, une autre île contenait des carnivores auxquels un appétit encore plus féroce, mais plus exclusivement tourné du côté du saignant, avait à la longue fait une nature sanguinaire et sauvage, et transformé même certains organes tels que les dents qui étaient toutes devenues de longues dents canines, ce qui les distinguait déjà sensiblement des autres hommes.

Puis il y avait aussi un pays d'agités, descendants fébriles des névrosés d'une autre époque, n'ayant vécu que d'impatience et de surexcitation, toujours en mouvement et follement avides de nouveautés qui cessaient d'être nouvelles avant même que de naître pour avoir été escomptées à l'avance. Ces énervés prenaient à peine le temps d'être enfants, pas du tout celui d'être jeunes, et ils usaient leur vie en quelques années à peine vieillards à vingt ans, décrépits à vingt-cinq. Ils prenaient cependant le temps de mourir.

Et n'avez-vous pas visité de même, répliquait un des interlocuteurs, un certain pays où la fièvre du dollar, en atrophiant toutes les facultés non monnayables, a elle aussi dégradé l'homme et fait rétrograder l'espèce vers une ascendance dont on tient même à rappeler le type en ne portant que le collier poilu de l'orang et du chimpanzé ?

Le capitaine Duck, remis en haleine, reprenait la parole, mais nos trois amis ne l'écoutaient plus. Toute leur attention venait de se porter sur le Tableau des Nouvelles qui s'apercevait de toute la salle, tableau qui était d'un usage général à l'époque. Dans les lieux publics, dans bien des établissements comme ce grand hôtel, dans beaucoup de maisons particulières, on voyait une sorte d'écran mobile sur lequel s'enregistraient électriquement d'instant en instant et presque à la minute où ils avaient lieu, tous les faits et événements importants qui se produisaient sur n'importe quel point du globe. Une direction centrale qui recevait les communications de ses agents répartis dans le monde entier renvoyait aussitôt les plus intéressants dans tout le réseau de ce service universel. On avait ainsi partout en même temps l'historique de la journée même qui s'écoulait heure par heure. C'était le journal dans sa dernière perfection, perfection qui ne pouvait être dépassée que si l'on arrivait à prophétiser à l'avance les événements futurs.

Or, en ce moment, les caractères qui venaient d'apparaître au haut de ce tableau devaient se rapporter à quelque sujet de grand intérêt, car de tous côtés on vit les têtes s'agiter, puis les conversations s'élever et s'animer dans tous les groupes. Cela commençait ainsi : Doré solsilasi domi solsilaré etc., mots compris des gens de tout idiome, car un pareil service ne pouvait s'attarder à des traductions, et il employait une langue internationale universellement connue et d'un mécanisme si simplifié avec les sept notes de la musique pour tout élément, qu'aucune autre tentative du même genre, y compris le volapük, n'avait jamais pu faire mieux. Et c'était pourtant une invention fort ancienne qu'on attribuait à un Français nommé François Sudre. Voici ce que disait l'émouvante dépêche : « Une dizaine d'individus de la vallée

sainte des Patagons parcourent en ce moment la ville de Magellan dont toute la population est en émoi et va pouvoir témoigner irrécusablement de la réalité du fait qu'ont avancé à diverses reprises nos correspondants ; c'est-à-dire que nous assistons à l'apparition d'une race nouvelle d'hommes extraordinaires. Les mêmes caractères déjà signalés et que présentent uniformément tous ces individus, excluent sans conteste la supposition d'un unique phénomène individuel comme on l'avait cru tout d'abord ».

Le bruit avait couru en effet que des hommes absolument différents des races connues, et supérieurs à toutes, avaient été vus en Patagonie. Or il était naturel qu'une nouvelle aussi étrange eût trouvé de tous côtés de l'écho et surexcité partout les imaginations. Quelques esprits rebelles refusaient d'y croire, mais en ces temps de fièvre et d'appréhensions, tout semblait possible à la plupart des Cybéléens, même le fait sans précédent historique de la création d'une nouvelle race d'hommes. Pourquoi, après tout, la série qui fait commencer l'espèce humaine à des races semi-animales pour la voir se continuer en se perfectionnant degré par degré, pourquoi donc cette série ne pourrait-elle plus s'avancer encore en gravissant un nouvel échelon ?

La nouvelle cette fois positive de l'existence de ces hommes jusqu'alors inconnus, et plus réels sans doute que les Têtars et les Rabougris du capitaine, n'était donc plus une surprise pour personne. On l'attendait de jour en jour, et c'est ce qui explique l'intérêt et l'animation qui s'empara de tous les assistants quand on vit apparaître sur le tableau la succincte dépêche qui confirmait l'événement. Chacun avait son mot à dire, et c'étaient de tous côtés remarques et comparaisons à n'en plus finir.

Pour les uns il y avait-là un simple fait de sélection amené par une longue série de mariages entre sujets d'élite, ayant produit de génération en génération un avancement physique et moral chaque fois plus marqué, la réalisation précisément de ce qui avait déjà semblé possible autrefois, au temps où l'on avait inventé pour une œuvre aussi sublime, le mot majestueux de mégalanthropogénésie. Pour d'autres qui ne craignaient pas de se porter aux plus extrêmes suppositions et qui attribuaient à ces êtres si peu connus encore une nature absolument nouvelle, il ne s'agissait de rien moins que d'une espèce extra-humaine, appelée à supplanter l'homme actuel et à reléguer sa descendance au rang des animaux, avec le même écart vis-à-vis du nouveau roi de la création, que celui que gardent les grands singes par rapport à l'homme. Certains célébraient la merveilleuse fécondité de la nature et ses trésors de puissance créatrice que l'éternité ne parviendra pas à épuiser. D'autres plus terre-à-terre, des struggle-for-lifers avec lesquels faisait énergiquement chorus notre nouvelle connaissance Jonathan, opinaient que s'il était vrai qu'eût apparu une race humaine supérieure, il fallait, sans attendre un jour de plus, lui faire immédiatement la guerre et exterminer jusqu'au dernier de ses représentants.

— Et vous, mon cher Alcor, que dites-vous de tout cela ? questionna Marius, abasourdi de tout ce qu'il entendait.

— Encore un fait, mes amis, devant lequel il faut s'incliner. Même en écartant ce qui est évidemment exagéré dans les récits qui nous parviennent de la Patagonie depuis quelque temps, il n'en reste pas moins de quoi admettre qu'un nouveau pas s'est accompli dans l'avancement spécifique de l'humanité. Le plus étrange là-dedans, c'est qu'en un monde aussi connu que le

nôtre, aussi relationné qu'il l'est entre toutes ses régions habitées, on puisse voir apparaître subitement pour ainsi dire, une chose aussi inattendue qu'une nouvelle variété de l'espèce humaine. Je ne crois pas aux créations spontanées et je me range du côté de ceux qui font intervenir dans ce fait nouveau une œuvre de sélection. Il faut se rappeler que ce qu'on appelle en Patagonie la Vallée sainte a une histoire assez singulière : Il y a nombre de siècles que se forma en ce pays une secte religieuse d'un caractère sévère et élevé dont la règle et le but étaient la perfection, en prenant ce mot dans son acception la plus vaste. Quelques novateurs réunirent autour d'eux quantité d'hommes et de femmes de ceux et de celles que les désillusions de ce monde découragent et prédisposent à la misanthropie. Offrir à ces âmes sensibles et meurtries l'idéal d'une élévation toujours grandissante dans une existence tournée tout entière vers ce seul but, ce fut leur rendre une vie nouvelle. Un monastère se fonda dans une haute vallée écartée de l'extrémité méridionale des Andes, vallée qui prit plus tard dans le pays le nom de Vallée sainte, et l'on vit peu à peu ces enthousiastes de la perfection s'isoler chaque jour davantage du reste des vivants, se suffire à eux-mêmes par la culture de leur domaine, entretenant par le travail la vigueur du corps, tandis que le reste de leur temps était consacré aux plus hautes études et aux plus saintes pratiques de l'idéal religieux, former enfin un petit peuple à part que les populations d'ailleurs clairsemées des alentours s'habituèrent à laisser dans leur isolement absolu, et à oublier même jusqu'à l'époque présente où quelques-uns des rejetons transformés de ces premiers zélateurs de la perfection, se sont avisés enfin de descendre de leurs montagnes et d'explorer en curieux le bas pays que jusqu'alors ils s'étaient contentés de contempler du haut de leurs rochers. Que des caractères particu-

liers, des développements nouveaux se fussent fixés dans les générations sous l'action séculaire d'un milieu salubre et d'un entraînement moral intense, cela rentrait dans les voies ordinaires de la nature. Toutes les races humaines n'ont-elles pas eu leurs commencements ? Tels ces Ariens des temps préhistoriques, ces futurs Indo-Européens dont le foyer originaire se restreignait aux hauts plateaux de l'Altaï d'Asie et à qui l'avenir réservait la domination et la conquête du monde entier.

Ce qu'on rapportait de ces montagnards justifiait et au-delà des titres à représenter une race bien supérieure à toutes les autres : la beauté surhumaine de leurs traits, leur taille élevée et de proportions admirables, la douceur de leurs mœurs, leur frugal régime de vie qui proscrivait toute alimentation animale, étaient les moindres caractères qui les distinguaient. Ce qui apparaissait comme vraiment nouveau, c'était la puissance secrète et incompréhensible, dont semblaient doués ces étrangers, de charmer et asservir d'un simple regard tout ce qui les approchait, quand ce même regard ne paralysait pas instantanément l'homme, l'animal qui se montrait hostile. Leur pouvoir occulte, disait-on, suffit à les instruire des sentiments d'autrui, et leur permet de suggérer sans signes ni paroles leur propre pensée, bien qu'entre eux on les entende parler quelquefois d'une voix pleine de douceur et d'harmonie. Devant la noblesse de leur attitude, leur air dominateur que tempère pourtant une suprême expression de bonté, il n'est homme qui puisse se défendre d'un respect involontaire, comme d'un hommage légitimement dû.

Oserai-je, mes amis, termina le professeur, vous avouer la pensée qui me poursuit depuis que l'apparition de cette nouvelle race d'hommes ne fait plus aucun doute ? Vous dirai-je qu'il faut

peut-être voir en elle la future maîtresse des continents qui vont achever de se dessiner sur notre planète pour une nouvelle période de dix mille-cinq-cents ans ? N'est-ce pas l'homme ultra-diluvien qui déjà est né et qui, sortant de son modeste berceau de la Vallée sainte, se répandra pas à pas et régnera un jour sur le globe entier où notre civilisation sera effacée par la sienne ?

Et se comprimant le front des deux mains : Ô avenir ! murmura gravement Alcor, qui jamais sondera tes mystères, nous dira les fins dernières des terrestres destinées !

10

L'Espérance, rapidement emportée au large, avait laissé disparaître derrière elle les montagneuses côtes de la Sicile. Elle faisait route en ce moment, est-sud-est, le cap droit sur l'Égypte qu'elle devait atteindre en moins de quarante-huit heures. Des hauteurs où l'on planait, l'horizon que l'œil embrassait était autrement vaste que celui des marins, lequel ne dépasse guère quatre ou cinq petites lieues de rayon. Aussi la côte légèrement brumeuse de l'Afrique fut-elle presque toujours visible, rompant un peu la monotonie de la plaine liquide qui apparaissait immense et unie comme un miroir, et que tachaient à peine par ci, par là, les petites coques noires de quelques bâtiments. De temps à autre, on se croisait avec d'autres aéronefs qui, s'avançant à grande vitesse, passaient tantôt dessus, tantôt dessous. Et si l'on avait pu voir de même les navires sous-marins qui, dans les profondeurs des eaux, suivaient eux aussi leur itinéraire avec la même précision, l'on aurait eu en même temps sous les yeux les trois différentes

manières de naviguer entre lesquelles les voyageurs de ce temps-là pouvaient choisir. Il va sans dire que le mode sous-marin bien que très amplement perfectionné depuis les tentatives des Péral et des Goubet, n'était pas le plus usité mais il avait pourtant ses amateurs, et il ne manquait pas de gens qui avaient même jeté leurs vues sur ce troisième système de navires, pour en faire leur appareil de salut anti diluvien, de préférence aux aéronefs. Prendre d'avance pour refuge ces mêmes flots qui constituaient tout le danger en perspective, c'était un moyen assez ingénieux et qui ne manquait pas après tout d'une certaine logique homœopathique. Pourtant il faut reconnaître que les partisans de ce dernier genre de sauvetage étaient en petit nombre. Pour tant que les progrès de la science eussent perfectionné ces appareils et les eussent pourvus de tous les moyens propres à y permettre un assez long séjour ; bien qu'on pût fabriquer sur place un air parfaitement respirable, ce mariage d'azote et d'oxygène, même additionné de vapeur d'eau et de traces de carbone pour ressembler en tous points à l'air du dehors, était comme toutes les choses artificielles et ne valait pas le naturel ; puis n'y avait-il pas à redouter les secousses terribles qui dans un cataclysme tel que celui qu'on attendait, agiteraient les océans jusque dans leurs dernières profondeurs ? Nous avons vu que Namo et les siens avaient adopté comme presque tout le monde, le système plus pratique et plus sûr d'une fuite rapide dans les régions aériennes.

L'on s'était de plus en plus rapproché de la côte et l'on commençait à voir déjà distinctement le capricieux réseau de rubans argentés que dessinaient, sur une grande étendue de terres basses, les nombreuses branches du célèbre fleuve égyptien. De blanches cités égayaient sur le rivage et vers l'intérieur, le fond vert que présentait cette fertile contrée en ce moment revêtue de

sa parure printanière. Des villes d'autrefois il n'était rien resté après tant de siècles de vicissitudes politiques et de changements matériels en ce delta que d'une part les nouvelles alluvions du grand fleuve tendaient toujours à agrandir, mais que d'autre part le niveau montant de la mer submergeait de plus en plus. Et dans cette lutte entre les deux éléments, c'était l'eau qui l'avait emporté sur la terre, de telle sorte qu'elle recouvrait maintenant l'ancien sol de Damiette, de Port-Saïd et de cette antique Alexandrie dont le fanatique Omar employa jadis la fameuse bibliothèque à chauffer six mois durant les bains publics de la ville.

L'Espérance plana bientôt sur le pays, et, virant au sud, se dirigea vers la capitale qui n'était plus la cité arabe d'autrefois et de laquelle il ne restait également que le souvenir. Les conditions climatériques redevenues celles du temps des premiers Pharaons, avaient fait reculer le désert et rendu fertiles toutes les régions de l'Égypte sans compter que le Nil arrosait de nouvelles étendues de terres, grâce au grand barrage qui, des cataractes, le déviait déjà en plusieurs branches et élargissait ainsi considérablement le delta, simple répétition d'ailleurs de ce qui s'était vu à l'époque du grand Sésostris, le même qui apparut dans sa nudité de momie aux savants contemporains de Marius, qui découvrirent son sarcophage et eurent l'insigne honneur de dépouiller le célèbre monarque de ses royales bandelettes trente-six fois séculaires.

Chose extraordinaire et sans exemple comparable dans le monde, les pyramides étaient encore debout, mais non plus isolées et abandonnées au milieu des sables. La capitale actuelle de l'Égypte s'édifiait à peu près sur l'antique emplacement de Memphis, et elle englobait le majestueux trio de Chéops, de Chephren

et de Mycerinus, qu'une édilité respectueuse d'un aussi vénérable passé avait restaurées et rétablies dans leur état primitif en utilisant toutefois Cheops pour en faire une station aérostatique. C'est même vers la plate-forme qui était ménagée à son sommet que se dirigeait en ce moment l'Espérance laquelle ne tarda pas à y accoster et s'amarrer au milieu des autres aéronefs en séjour dans la grande ville.

Nous ne décrirons pas les temples superbes, les palais somptueux, les quartiers immenses qui, depuis la rive gauche de la seconde branche du Nil s'étendaient au-delà des pyramides. Nos amis devaient d'ailleurs ne faire qu'un court séjour sur ce point de leur itinéraire, si attrayant qu'il put être. À peine s'offrirent-ils une promenade de quelques heures dans la partie la plus belle de la cité. Le plan de la ville en main, ils se contentèrent d'admirer du haut de leur observatoire dix fois millénaire, les monuments et les points de vue qu'ils avaient en perspective, en se remémorant rapidement le glorieux passé et le présent prospère de ce doyen des pays civilisés qui rappelait les plus grands noms de l'histoire les Sésostris, les Alexandre, les César, les Napoléon et autres héros postérieurs.

Le mouvement qui, depuis l'époque des premières dynasties, avait reporté de plus en plus vers le nord les foyers de la civilisation égyptienne à travers l'Éthiopie, la Nubie et l'Égypte proprement dite, s'était depuis longtemps reproduit en sens inverse sans rien perdre cette fois de ses conquêtes sur une ingrate nature. Les sables qui s'avançaient jusqu'aux portes du Caire avaient fait place à de beaux jardins, de riches villas, s'étendant bien au-delà des lieux où resplendit autrefois l'antique capitale aux cent portes. Et si quelque miracle impossible eût ressuscité

les pieux solitaires de la Thébaïde, ce n'aurait pas été le désert, mais bien de luxuriantes campagnes qui se seraient offertes à leurs regards étonnés. Puis si leur règle ascétique ne s'y fût pas opposée, ils auraient pu apprécier aussi le régime substantiel des nouveaux habitants, et l'arroser même d'un certain cru d'Assouan qui valait bien les anciens vins renommés de l'Égypte des Pharaons.

Le peuple égyptien avait payé cher aux temps passés son initiation à la vie politique. Courbé durant une interminable suite de siècles sous le joug de ses différents maîtres, le fellah, serf docile et infatigable, s'était malgré tout perpétué sur cette vieille terre arrosée de sa sueur, terre jalouse qui ne conserve que la descendance de ses propres enfants et épuise le sang des races étrangères. Le type actuel était donc encore celui du Copte et de l'Arabe, mais sa civilisation nouvelle, éclose surtout sous l'influence de la Grèce régénérée, était directement fille de l'Europe, comme celle de tout le nord africain, avec des mœurs sociales et politiques à l'unisson du progrès universel. Il en était de même pour sa morale et sa croyance. Le fatalisme musulman avait fait son temps, aussi bien que le christianisme, et la doctrine de Mahomet était allée rejoindre les cultes éteints d'Osiris et de Jupiter Ammon.

Grande était l'activité qui régnait maintenant dans ses libres cités et sur ses voies terrestres et fluviales, ainsi que sur l'ancien canal de Lesseps très élargi depuis, et suffisant à peine malgré cela au mouvement maritime qui avait toujours été en augmentant. Le pays dont nos voyageurs allaient maintenant s'éloigner, avait réalisé tout ce que promettait son grand passé de richesse agricole et sa situation géographique qui en faisait le point d'in-

tersection, le nœud d'avenir de l'Orient et de l'Occident. Ce pays était, on le voit, tout à fait différent de celui où sur la planète terrestre, John Bull en clown habile venait de jouer la comédie de Tell-el-Kébir, et travaillait pour l'heure à escamoter le canal avec toute l'Égypte par-dessus le marché.

L'Espérance reprenait bientôt en effet son vol rapide vers les autres régions qu'elle avait à visiter. Dans la même journée où les voyageurs quittaient le territoire égyptien, ils passaient au-dessus de la quadruple voie liquide qui reliait les deux mers, et voyaient bientôt se dérouler sous leurs yeux les plaines de l'Arabie Pétrée, puis l'heureuse terre de Chanaan qui fut la terre promise des enfants d'Isaac et de Jacob avant d'être la terre sainte des épiques croisades, et qui était redevenue une véritable terre d'élection par son nouveau climat tempéré et sa fertilité sans égale. D'autres grands souvenirs historiques étaient venus s'ajouter depuis à ceux qui se pressaient en foule dans l'esprit de Marius dont le regard eût cherché en vain même les ruines de Jérusalem ou de Damas.

Entre les souvenirs de ce passé cybéléen, il en était un assez curieux que le professeur rappelait à ses jeunes amis, tandis que tous trois, appuyés sur le bordage de la plate-forme, contemplaient le pays accidenté, les villes inconnues qui semblaient glisser au-dessous d'eux : Vers la fin du xx siècle ancien style, était, paraît-il, survenu un accord entre les divers États de l'Europe qui, après l'expérience de tous les siècles précédents, avaient à leur tour compris l'impérieuse nécessité d'éliminer cet élément dissolvant des sociétés qui s'appelle Juda, encore le même à Paris et à Berlin qu'il fût trois mille ans auparavant à Ninive et à Babylone. On s'était entendu pour se débarrasser une fois pour toutes

de cette race parasite, partout inassimilable, mais si étonnamment propre à s'infiltrer parmi les peuples constitués qu'elle dépouillerait jusqu'à complet épuisement si l'on n'y mettait à la fin bon ordre. En nations policées qu'elles étaient, les puissances réunies en congrès résolurent, non plus d'expulser brutalement les Juifs mais de les réintégrer tous dans leur Judée de jadis où ils s'arrangeraient en famille et cesseraient ainsi d'être les sangsues de l'humanité. À cet effet l'on racheta les droits du sultan qui régnait alors en Asie-Mineure, et l'on désintéressa les habitants expropriés du territoire de Palestine, territoire assez vaste pour contenir encore tous les enfants d'Israël disséminés dans le monde. Puis, leur laissant emporter toutes leurs richesses, on leur fit cadeau du pays où vécurent leurs ancêtres, mais avec défense désormais d'habiter ailleurs. On devait croire qu'un peuple aussi habile, plus riche qu'aucun autre et aussi généreusement doté pour ses nouveaux débuts nationaux, serait d'emblée le plus prospère au grand avantage de lui-même et surtout des autres, mais il paraît qu'on avait fait un mauvais calcul, car deux générations ne s'étaient pas écoulées, que les citoyens de la nouvelle Judée, réduits à s'exploiter entre eux sans rien produire à leur ordinaire par un travail pénible, bientôt appauvris et se sentant perdus, commencèrent à s'esquiver l'un après l'autre sous divers déguisements, si bien qu'un beau jour la Judée se trouva déserte et tout Juda partout répandu de nouveau en parasite d'autant plus âpre à la sucée qu'il avait été plus longtemps sevré du miel des diverses ruches humaines. Et les fastes d'Israël comptaient un exode de plus, exode volontaire ce coup-là, qui pour une fois apportait un peu de gaîté dans l'histoire.

Si nos amis avaient eu le loisir de se porter vers l'est, et d'accomplir un plus lointain voyage, ils auraient trouvé les riches

plaines de la Mésopotamie plus florissantes que ne le furent jamais les empires où régnèrent Babylone et Ninive, ces aînées des capitales disparues sans laisser de traces, puis une Perse, des Indes, une Chine, un Japon surtout, aussi transformés que le reste du monde. Cet Orient, soi-disant immuable, avait fini lui aussi par suivre l'impulsion générale, et il contenait un nombre incalculable de petites républiques et de grandes confédérations pénétrées de l'esprit nouveau. Mais il fallait se hâter si l'on voûtait être de retour dans le court délai qu'on s'était accordé, et l'Espérance, navigant même la nuit continua en droite ligne jusqu'aux montagnes de l'Arménie, pays où une race arienne intelligente et forte s'était perpétuée et avait constitué des États d'une civilisation supérieure, qui ne le cédaient en rien aux sociétés d'origine européenne.

La navigation de nuit était sans inconvénient sauf le danger d'un abordage possible avec quelque autre aéronef, mais les puissants fanaux dont ils étaient munis et dont la vive lumière perçait les plus épais nuages, paraient aisément à ce danger. Ce fut aux premiers feux du jour que Marius et Namo réveillés par le professeur qui dès l'aurore se tenait en observation, vinrent admirer le spectacle grandiose des chaînes de montagnes, des vallées, des rivières et des vertes plaines arméniennes. Il ne s'agissait pas de pousser ainsi jusqu'à la mer Noire ou au Caucase ; pourtant avant de virer de bord à l'ouest, Alcor avait pensé de proposer à ses compagnons d'aller, dans la journée, visiter le mont Ararat, lieu d'assombrissante mémoire il est vrai, dans les circonstances actuelles, mais qui méritait bien un pieux pèlerinage de la part d'hommes courageux comme ils l'étaient et ne craignant pas d'envisager en face tout ce qui rappelait le péril prochain et inévitable. Une visite à la cime célèbre où s'arrêta cent et quelques

siècles auparavant l'arche légendaire de Noé, n'éveillait-elle pas d'ailleurs, en même temps que les terribles appréhensions du présent, un consolant espoir de délivrance ?

L'accord fut vite fait et la route à suivre aisément trouvée en remontant le cours de l'Euphrate. Dans l'après-midi apparut à l'horizon et s'élevant fort au-dessus des plus hauts plateaux arméniens, deux pics jumeaux dont le principal était le mont fameux qui avait vu se renouer la chaîne interrompue par le déluge biblique, et où la même pensée qui amenait les voyageurs de l'Espérance attirait également depuis quelque temps de nombreux visiteurs. Aussi nos amis en arrivant se trouvèrent-ils mêlés à une grande affluence d'étrangers de tous pays. Venus incidemment, Alcor et ses compagnons de route n'entendaient point séjourner là. Ils ne prirent que le temps de se rendre au temple magnifique qui s'élevait au flanc de la montagne sur un vaste palier naturel et non loin des neiges éternelles qui couronnaient sa cime. L'Orient qui aime à vouer au culte ses sites les plus remarquables, n'avait pas manqué d'élever sur le mont Ararat un monument religieux, lequel passait à bon droit pour une des merveilles de l'époque, ce qui était un attrait de plus. Il s'y donnait journellement des fêtes et des cérémonies d'une pompe extraordinaire qui relevaient encore le prestige du lieu et des grands souvenirs que ce lieu évoquait. Mais les passagers de l'Espérance, dès qu'ils eurent satisfait au naturel mouvement qui les avait amenés, se rembarquaient le même soir et quittaient ce point extrême de leur voyage pour faire cette fois route à l'ouest avec toute la vitesse que permettait l'excellent navire aérien.

Ils franchirent ainsi rapidement dans toute sa longueur cette Asie-Mineure dont l'antique civilisation traversée durant de

longs siècles par la barbarie turque, avait refleuri sous la même influence grecque d'autrefois, en devenant une des régions les plus prospères du monde.

L'on ne devait s'arrêter qu'en territoire européen au-delà du Bosphore, sur la côte fortunée qui vit s'élever aux temps passés, l'inoubliable Byzance, la féerique Constantinople, et qui maintenant encore possédait, assise autour d'une autre Corne d'or une capitale nouvelle, riche et belle toujours de sa situation favorisée, mais non plus comparable en étendue et en pittoresque à la cité du Sérail aux mystérieuses murailles, des mosquées aux hautes coupoles et aux vertigineux minarets, de Sainte-Sophie l'unique, où les siècles n'effaçaient pas la main sanglante apposée sur son marbre par le farouche Mohamet II. Cette Constantinople orgueilleuse de ses deux existences, si convoitée des Tzars de Russie, si aimée des sultans jaloux, si regrettée d'avance du fanatique Osmanli, qui, pressentant sa chute voulait déjà que ses os allassent reposer en terre asiatique sous les gigantesques cyprès de Scutari ; cette merveille de la porte d'Europe avait disparu sans laisser d'autres traces que quelques pages d'histoire.

L'admirable Bosphore avait gardé, à peu de chose près, son ancien aspect ; mais ce n'était plus une petite mer intérieure qu'il reliait à la Méditerranée. Son rôle avait grandi en devenant le trait d'union de deux immenses étendues d'eau ; c'était au nord qu'était maintenant la mer principale, peu profonde il est vrai, mais ne faisant plus qu'une avec l'Océan Polaire. La mer Noire d'autrefois avait rejoint par delà le Caucase, la mer Caspienne et envahissant les steppes, avait peu à peu englouti le vaste territoire russe, de concert avec l'Océan qui, de son côté, du nord comme de l'ouest s'était avancé à sa rencontre, ne laissant émer-

ger au-dessus des eaux que quelques grandes îles marécageuses dont plusieurs étaient inhabitables. Des villes comme Saint Pétersbourg, Kiew, Odessa, gisaient à plus de vingt brasses de fond, et de Moscou la sainte, dont les clochers byzantins se comptaient autrefois par quarante fois quarante, il ne restait à la place qu'occupa le Kremlin superbe, qu'une bourgade de pêcheurs qui servait de port à la principale de ces îles. Seuls les grands massifs du Caucase et de l'Oural restaient intacts de ce qui fut jadis la Russie d'Europe.

Par contre, toute la péninsule hellénique, depuis la chaîne des Balkans jusqu'à la mer, se maintenait entière en pleine prospérité et formait une confédération riche et puissante où la nouvelle Byzance dont nos voyageurs étaient en ce moment les hôtes, n'avait plus qu'un rang secondaire comme capitale d'un des nombreux États de l'Union hellénique.

Après avoir pris le temps de donner quelque repos à l'équipage et d'approvisionner l'aéronef, on se remit en route, le cap vers le Péloponnèse et en se maintenant à une faible hauteur pour avoir le loisir d'examiner en passant sur cet Hellespont que fit battre de verges un roi insensé, sur cette mer Égée aux îles, aux rivages si remplis d'émouvants souvenirs : ici le lieu où fut Troie avec le mont Ida qui au loin élevait sa cime neigeuse ; là Lemnos où tomba du ciel le fils de Jupiter, Vulcain qu'une telle chute rendit à jamais boiteux ; de tous côtés de riantes îles chères aux dieux et aux déesses du vieil Homère ; plus loin, les côtes mêmes de la Grèce continentale qu'atteignait au soir l'Espérance ; et enfin l'antique cité d'Athènes qui, elle, par un privilège presque unique, avait su garder à travers tant de siècles et son rôle prépondérant et son nom glorieux. Seulement son Pirée

s'était sensiblement déplacé, car la mer pénétrait aussi plus avant sur ce point des côtes de l'Attique.

Une partie de l'Acropole était affectée au garage des navires aériens. L'aéronef y aborda, et le lendemain matin les trois amis en descendaient, se promettant une agréable et instructive journée. Ce qui appelait tout d'abord l'attention, c'était, le croirait-on ? le Parthénon lui-même, l'antique Parthénon de jadis relevé et rétabli sur ses mêmes fondements pélasgiques, tel qu'il fut au siècle de Périclès, avec toutes ses merveilles de marbre qu'anima le oiseau de Phidias, ses richesses, ses dépendances, ses propylées grandioses. Ce nouveau peuple grec qui conservait la religion de son passé avait regardé comme un pieux devoir envers ses grands ancêtres, de faire revivre quelques-unes des œuvres de leur génie, surtout ce Parthénon sans pareil que la barbarie des hommes plus encore que la faulx du temps avait autrefois anéanti. Si un ancien, secouant la poussière des siècles, fut revenu gravir les blanches marches du saint monument, il l'eût reconnu dans tous ses aspects, jusqu'à ce que d'autres emblèmes, d'autres prêtres, d'autres hymnes divins lui eussent fait comprendre que les temps n'étaient plus les mêmes et qu'au Parthénon nouveau l'on pratiquait un autre culte que celui de Pallas.

La première visite d'Alcor et de ses compagnons fut naturellement pour le merveilleux édifice dont ils ne descendirent qu'après avoir longtemps admiré la science de ses courbes et de ses proportions, l'harmonie de ses vives peintures murales et contemplé au loin du haut des degrés du péristyle, les monts célèbres du Penthélique dont des milliers d'années de travail n'avaient pas épuisé les précieuses carrières, et de l'Hymète qui donnait encore le doux miel de ses abeilles ; plus loin encore

entre l'échancrure des deux éminences, les plaines de Marathon où vainquit Miltiade ; à leurs pieds la nouvelle Athènes, ville moderne et assez semblable à toutes celles de l'époque, mais où se trouvaient conservées les plus riches reliques de la primitive antiquité à côté des restes d'époques plus rapprochées de la Grèce qui commençait aux Pélasges, et de celle qui recommençait à Kanaris et à ses héroïques marins, jusqu'à l'Hellade des temps pacifiques et sans histoire tourmentée, venus après ces anciennes époques de violences et d'agitations.

Sur les flancs de l'Acropole rendus aisément accessibles au moyen d'ingénieux engins de circulation comme ceux que Marius avait trouvés à Alger, s'élevaient maintenant de nombreux lieux d'étude ou d'agrément, des restaurants où nos amis goûtèrent un Pharnès et un Acrocorinthe toujours fameux, des théâtres et principalement un édifice splendide qui avait réoccupé la scène même où un public athénien rendu au néant depuis tantôt quatre-vingts siècles, avait applaudi les tragédies de Sophocle et d'Euripide. Ces Grecs étaient toujours grands amateurs de théâtre, et ce peuple viril redevenu le premier du monde en matière d'art, honorait dignement tous ses interprètes, mais chacun à son rang, sans risque de jamais descendre à un aussi sot engouement que celui des Parisiens de jadis qui glorifiaient cabotins et cabotines presque à l'égal de demi-dieux.

Nos promeneurs aimèrent à se mêler à la foule qui se portait de l'un à l'autre de ces lieux de réunions. Ils remarquaient l'air grave et peu communicatif de ce peuple hellène qui, avec les anciennes vertus de ses ancêtres, avait conservé leurs défauts et qui, s'il méritait souvent l'admiration, n'inspirait pas toujours la sympathie. En voyant ces froids visages qui ne laissaient deviner au-

cune pensée, le mot de cet ancien revenait à la mémoire : « Je me défie des Grecs jusque dans leurs présents. »On constatait une fois de plus la permanence étonnante du caractère, des mœurs, des idées, que conserve à travers les siècles une vieille race, et qui prouva que l'homme est après tout moins changeant, moins malléable que se le figurent certains novateurs. Détail caractéristique : Dans la nouvelle Grèce, pas plus que dans celle du siècle de Marius, on ne trouvait de juifs. Ce climat leur fut toujours contraire, paraît-il.

Si attachant que fût un tel pays, il ne pouvait être question de le visiter en détail. Cette journée passée dans sa principale ville suffisait à donner une idée générale des autres cités helléniques anciennes ou récentes. De l'Acropole, l'Espérance se dirigea à travers la partie septentrionale du Péloponèse vers la mer Ionienne, passant au-dessus de Corinthe, ancien isthme dont la main humaine fit jadis un détroit ; puis remontant les rivages pittoresques de ce côté occidental de la grande confédération grecque, elle se porta en peu de temps jusqu'en vue de la chaîne immense des Alpes tyroliennes sans tenter de les franchir, ce qui eut été une opération de quelque difficulté pour un aéronef construit pour se mouvoir seulement dans les régions moyennes et non pour s'élever facilement à des hauteurs de trois ou quatre mille mètres. On savait qu'au-delà on trouverait une Suisse intacte et une Allemagne méridionale éprouvées par un climat rigoureux. On savait aussi qu'à l'est on verrait la mer de Hongrie et plus au nord la mer encore couvrant les anciens pays de Prusse et de Batavie jusqu'à la grande île norwégienne qui était la seule terre considérable qui existât dans cette direction, mais déjà soudée en majeure partie aux glaces permanentes du pôle.

Après avoir côtoyé cette extrémité de l'Adriatique et donné un souvenir aux malheureuses provinces de la Vénétie et du Milanais presque entièrement englouties, on s'éleva un peu pour passer de l'Adriatique dans la Méditerranée, franchissant ainsi, le nord de l'Italie. Infortunée Venise ! elle avait après la vaillante Hollande, été une des premières victimes de l'élévation croissante du niveau des mers. Un jour les chevaux de Saint-Marc jusqu'alors religieusement conservés tandis que la féerique cathédrale, le palais des doges, le Campanile, le pont des Soupirs, toute la Venise monumentale d'autrefois avait déjà été couchée sous la faulx du temps, les antiques chevaux en bronze de Corinthe, disons-nous, les uniques chevaux de la ville marine se virent dans l'eau jusqu'au poitrail et ressemblèrent quelque temps à l'attelage mythologique d'Amphitrite. Puis le niveau de la mer monta encore, monta toujours, et puis enfin les vagues venues du large passèrent librement, allant vers d'autres rivages, sur le lieu éternellement pleuré où tant de siècles avaient contemplé et admiré la reine de l'Adriatique.

Quant à l'Italie centrale et méridionale que les voyageurs laissaient derrière eux, elle n'était que fort peu entamée sur quelques points de ses côtes. Mais que de changements depuis le temps de notre ami Marius ! À commencer par l'antique capitale du monde romain et du monde chrétien, qui longtemps sembla mériter le surnom de Ville éternelle, de la Rome des empereurs, la Rome papale, la Rome renouvelée et toujours digne d'elle-même et du grand peuple latin dont elle fut durant tant de siècles encore la splendide capitale, il ne restait depuis longtemps que des reliques et des documents épars dans les musées. Naples, Florence avaient eu le même sort et Gènes, la vieille ennemie de Venise,

dormait aussi du sommeil de la mort comme sa rivale sous un liquide linceul.

On devine que le cœur de Marius battit bien fort lorsqu'il se vit côtoyant cette fois le littoral de sa Provence. Il va sans dire que Marseille, l'ancienne capitale des deux Frances après Paris, avait été comptée parmi les principales stations d'arrêt de ce voyage, et c'était donc vers Marseille que l'Espérance gouvernait maintenant, tandis que Marius ne quittait pas des yeux le profil irrégulier de la côte au-delà de laquelle s'élevait la chaîne rocheuse des Alpes provençales. Il fut le premier à reconnaître les avancées du cap Croisette précédant le contre-fort de Notre-Dame de la Garde ; mais là devaient se borner pour lui les signes de reconnaissance. En approchant du point qu'occupait la ville nouvelle, tout lui était à présent inconnu. Plus de statue colossale de la Vierge sur cette éminence qui caractérise la topographie du lieu plus de cathédrale aux coupoles semi-byzantines plus de palais de Longchamps ; plus rien de ce qu'il avait si bien dans le souvenir. À leur place, une grande ville encore servie par un port considérable sans aucune ressemblance avec l'ancien, mais bien déchu depuis que l'immense digue qui avait autrefois emprisonné la baie entière pour en faire le premier port du monde avait été submergée. La vieille ville aussi avait reculé devant l'invasion et ne s'était en partie sauvée qu'en se reportant plus à l'intérieur. Comme aux temps préhistoriques où à la place que devait plus tard occuper la fameuse Canebière, coulaient à fond les embarcations primitives dont les débris se rencontraient jadis dans le sol, la mer avait repris possession de tous les bas quartiers, et c'étaient d'autres navires qui s'avançaient là, d'autres marins qui débarquaient insoucieux de tout ce qui vécut et s'agita à la place de cette eau calme du nouveau port phocéen.

Il n'était pas au monde de cité maritime ayant un passé aussi lointain et aussi constamment prospère que celui de cette antique Massala des Ligures, passé qui remontait à pas moins de neuf mille années, ce qui n'empêchait pas ses nouveaux citoyens d'avoir encore présents dans l'esprit des souvenirs tels que celui du jeune phocéen Eumène qui toucha le cœur de Gyptis la fille du roi des Segobriges, et s'établit avec sa belle épouse et ses compagnons d'aventures sur ce rivage fortuné déjà occupé auparavant par des Tyriens. L'on y prononçait encore avec orgueil des noms tels que ceux de Pythéas et d'Euthymène, les navigateurs audacieux qui plusieurs siècles avant l'ère chrétienne parcoururent, l'un toutes les côtes de l'Hibernie et même de l'île hyperboréenne de Thulé ; l'autre le littoral africain jusque sous les tropiques. De siècle en siècle, sans le moindre recul elle avait toujours grandi cette Marseille qui devait à une grande époque de l'histoire, donner son nom à l'hymne héroïque de la France républicaine. Et si de ces commencements qui se perdaient dans la nuit des temps, l'on sautait à un passé plus récent, dans quels termes célébrer l'incomparable capitale qui avait su mériter l'honneur de remplacer et de surpasser Paris, et qui eût sans doute marché à des destinées plus grandes encore si la nature elle-même se levant contre elle, ne lui eût enfin dit : « C'est assez ! »

C'était donc une Marseille relativement fort déchue qu'aborda l'Espérance laquelle alla prendre place à la station aérostatique de l'antique Notre-Dame de la Garde. Croire que Marius prit plaisir à parcourir les rues, les quartiers d'une ville si changée à ses yeux, serait se tromper grandement. Le pauvre garçon savait bien d'avance en quelle époque il vivait, et quel étranger il allait être dans la Marseille actuelle, mais n'empêche qu'il eût le cœur bien gros au souvenir de ses jeunes années de collège, et de ce

lointain passé qui lui était si présent. Plutôt que de raviver ses regrets au milieu de cette population d'inconnus, il préféra employer les moments de son séjour à visiter la campagne environnante qui, bien que transformée aussi, l'intéressa davantage par les productions de son nouveau climat qui en faisait à présent un pays de conifères et de houblons renommés.

L'est et principalement le sud-est de l'ancienne France, grâce d'une part aux montagnes des Alpes, du Jura, des Vosges et de l'Argonne, et d'autre part au massif central des Cévennes et des monts d'Auvergne, était ce qui restait de plus compact du grand territoire d'autrefois. Autrement, le nord et l'ouest n'offraient plus que l'aspect de grandes et de petites îles que la mer rongeait de plus en plus. La principale de ces îles était formée par ce qui restait de la Bretagne et de la Haute-Normandie, et quant au sud-ouest, le golfe de Gascogne qui baignait fort avant le côté nord de la chaine des Pyrénées, avait dévoré presque toute la malheureuse province qui lui avait autrefois donné son nom.

Il eût été cruel de quitter Marseille sans donner à Marius l'amère satisfaction de visiter le lieu même de sa naissance, non plus la pauvre Martigues dès longtemps ensevelie sous les flots avec tout le delta du Rhône, mais enfin tout au moins sa place à la mesure exacte de ses degrés de longitude et de latitude. Ce fut la première chose que l'on fit après que l'aéronef eut repris la route des airs. Le compas à la main, Alcor le fit stopper à l'endroit précis, mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. Il jugea qu'il était superflu d'appuyer sur la plaie toujours saignante du cœur de son jeune ami. Celui-ci se sentit serrer silencieusement les mains par ses deux compagnons, puis l'on vira de bord vers le fond du golfe où se déversait le Rhône, trente lieues plus haut

que ses anciennes embouchures. La marche de l'Espérance était un peu contrariée à ce moment par un vent du nord assez violent qui, descendant cette même vallée du Rhône, rappelait à Marius le mistral qui suivait de son temps le même chemin. Et c'était un souvenir aussi que ce vent terrible qui dénudait de toute végétation les coteaux rocheux de la Provence, ce vent rageur et facétieux en même temps. qui, dans ses intermittences, vous enlevait brusquement le chapeau de la tête ou le journal de vos mains pour déposer ensuite l'objet à quelques pas de vous où il se tenait tranquille jusqu'au moment où vous baissant pour le ramasser il repartait aussitôt, prompt comme une flèche.

L'Espérance mit assez longtemps à gagner l'intérieur du pays en passant au-dessus d'un grand nombre de villes ne rappelant en rien celles d'autrefois. Seul Lyon que sa situation fluviale avait toujours favorisé, s'était maintenu à sa même place, mais ne perpétuait plus que par son nom aujourd'hui même un peu déformé, le souvenir de la grande cité qui avait longtemps gardé le second rang dans la vieille France de jadis. L'on passa outre. Il était entendu qu'on ne s'arrêterait maintenant, après avoir entrevu la région de l'est, qu'à la station qui marquait l'endroit où fut Paris, lieu à présent inhabité et inhabitable que visitaient seuls les fervents de l'histoire et des gloires du passé.

Au-delà du vieux pays de Bourgogne, les voyageurs devaient déjà revoir la mer dont un long golfe descendait recouvrir une grande partie de la Champagne et était venu retrouver les gros coquillages d'ammonites, irrécusables débris d'une précédente invasion, que la charrue y rencontrait jadis à fleur d'un sol sablonneux. Puis on atteignit une nouvelle côte basse et une terre assez étendue et mouvementée où l'on s'avança jusqu'à de légères

éminences boisées contournant une sorte de grand marécage d'où émergeait un tout petit îlot broussailleux. Ce marécage c'était Paris, et cet îlot la butte Montmartre. La Seine même n'existait plus depuis que le changement des niveaux avait bouleversé le régime fluvial.

De cette reine des capitales, de ce foyer génial de l'antique civilisation européenne, de ce Paris orgueilleux qui, les pieds dans la boue, n'en élevait pas moins sa tête au-dessus des nues, résumant à lui seul l'humanité depuis ses bas-fonds jusqu'à ses plus radieux sommets de la ville adorée et encensée par les ennemis mêmes de la France, voilà tout ce qui restait à cette heure des abords déserts et l'eau stagnante d'un marais, en attendant la venue prochaine des eaux de l'océan, exacte répétition d'ailleurs de ce qui avait déjà eu lieu plusieurs fois dans de semblables périodes antérieures. Une sorte de forteresse bâtie sur une petite élévation qui porta dans un temps le nom de Père-Lachaise était pourvue de tout l'agencement ordinaire des stations aérostatiques, ainsi que d'une hôtellerie. De là on pouvait embrasser du regard un espace assez considérable dont le morne aspect ajoutait encore à la mélancolie du visiteur dominé par la pensée du néant des choses humaines. De l'antique sépulture des générations parisiennes, c'était le sépulcre de Paris même qu'on avait à contempler en cette eau dormante tachée par places de glauques reflets, spectacle lugubre et attristant au-delà de toute expression pour un Français de l'époque tel qu'était Marius qui avait l'esprit encore plein de ses juvéniles souvenirs d'étudiant.

Sur l'îlot déjà remarqué se dressait un obélisque de bronze, véritable monument funéraire où nos visiteurs, avant de quitter

ces tristes lieux, allèrent lire cette laconique inscription « Ici fut Paris. »

La date fixée pour le retour approchait. Le temps manquait pour aller constater que de la Belgique de jadis il ne restait que la contrée ardennaise. C'était par l'anéantissement de ses riches plaines de l'ouest qu'était d'abord entré le deuil dans la vieille famille gauloise. L'antique vaillance de ses libres et industrieuses cités si longtemps prospères, avait été impuissante contre le liquide et implacable élément. Il n'y avait pas bien longtemps toutefois que ce qui avait été durant des siècles la merveille architecturale de l'Europe, le palais altier mais resté un peu humilié d'avoir à ses débuts abrité la chicane, avait cessé d'élever au-dessus des flots ses derniers entablements babyloniens, marquant la place d'une autre infortunée capitale à jamais disparue.

Plus au nord si la Grande-Bretagne, d'ailleurs emprisonnée dans les glaces une grande partie de l'année, existait toujours dans ses pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande à populations d'origine celtique, l'Angleterre proprement dite avait disparu, mais point les Anglais qu'on trouvait épars et toujours commerçant dans le monde entier où ils ne s'assimilaient nulle part comme les Juifs avec lesquels d'ailleurs il arrivait qu'on les confondait quelquefois.

Marius en homme de son temps pour lequel l'exploration du pôle nord avait toujours une excitante saveur de fruit défendu, n'aurait pas été fâché de pousser jusque-là, mais il n'y fallait pas songer dans le moment. Ce serait pour une autre occasion. Autrement rien ne se fût opposé à ce que nos amis allassent un instant fouler sous leurs pieds la neige éternelle de ce point mystérieux

du globe qui désespéra tant d'intrépides explorateurs des temps passés.

L'Espérance tira cette fois directement au sud ayant à sa gauche l'archipel des îles de France et à sa droite l'océan qui s'étendait sans bornes pour ne plus rencontrer de ce côté d'autres limites que le grand continent maintenant resserré le long des Cordillères, auquel l'Europe avait dû autrefois l'américanisme, l'ignoble réclame, le phylloxéra et autres contagions. Au bout de quelque temps l'on passait au-dessus de la triple vague atlantique courant sur la place même où gisait l'antique Bordeaux à vingt brasses de profondeur, et l'on commençait à distinguer dans le lointain les sommets bleuâtres des Pyrénées ; puis peu à peu, leur chaîne grandiose s'étendant d'une extrémité à l'autre de l'horizon présenta au regard la ligne ininterrompue de ses pics, ses gorges et ses glaciers, ces derniers très reconnaissables à leur apparence de couleur laiteuse tranchant sur le fond gris ou blanc de neige de la formidable muraille. Car ils étaient revenus ces fils oubliés des époques glaciaires et ils avaient de nouveau dans toute l'Europe repris possession des anciens domaines dont les géologues d'un autre temps avaient reconnu les visibles traces.

Alcor rappelait à ce propos à ses jeunes compagnons par quel ingénieux moyen l'Europe occidentale du xxv siècle, ancien style, se sentant refroidir déjà très sensiblement, avait su ramener une nouvelle chaleur dans ces parages. Ce fut en détournant de son cours la branche méridionale la plus importante de beaucoup du grand courant d'eau chaude qui, parti du golfe du Mexique, se dirige vers l'ancien monde. La petite ramification du Gulf-Stream qui longeait le nord-ouest de l'Europe suffisait autrefois à donner à la Bretagne, à l'Irlande et même à la Norwège une température

plus douce que ne le comportait leur latitude ; il était évident que si la totalité de ce chaud courant de plus de dix degrés de largeur, au lieu d'aller se perdre en majeure partie sur les côtes de l'Afrique tropicale, venait tempérer l'atmosphère de ce nord-ouest européen, une région considérable s'en trouverait transformée au grand avantage de son habitabilité et de ses cultures. Pour songer à un projet de cette importance qui eût semblé absolument fou aux anciens Européens toujours divisés d'intérêts et appauvris de sang et d'argent par leurs guerres continuelles, il fallait tout de même malgré tous les progrès moraux et matériels accomplis, une certaine audace aux promoteurs de l'entreprise. Mais comme les moyens de l'époque étaient à la hauteur de n'importe quel travail, si colossal fût-il, on se mit résolument à l'œuvre et elle réussit parfaitement : une jetée incomparable s'amorça aux Berlingues en vue des côtes de Portugal et s'avança peu à peu jusqu'aux îles Açores, barrant la voie à la partie méridionale du courant qui fut de force ramenée dans la direction nord, de manière à ne plus former avec sa branche européenne qu'un seul et même courant.

Ce qui entra de matériaux dans une digue aussi invraisemblable est impossible à se figurer : non seulement toutes les roches disponibles du sud-ouest européen, mais la chaîne entière des montagnes de Kong de la côte des Mandingues et une partie de l'Atlas furent apportés et jetés à la mer. Les Lesseps du temps jadis n'étaient certes que de petits enfants en comparaison des ingénieurs de ce xxv siècle. Nombre de générations profitèrent longtemps du résultat de ce beau travail, mais ce résultat ne pouvait jamais être que temporaire, et à l'heure où nos amis cinglaient vers cet autre rempart de près de mille kilomètres en ligne droite qui défend tout le nord de l'Espagne, et bien qu'à

l'entrée de l'été, ils eussent, surtout à la hauteur où ils se tenaient, sérieusement souffert du froid s'ils n'eussent été amplement munis de chaudes fourrures.

Le climat actuel de l'ancienne France, très froid mais très sec sous un clair soleil, se trouvait ressembler assez à celui qu'avait eu la Suède dont les habitants égayés par une belle lumière et une bonne santé, avaient ce caractère ouvert et expansif si différent de l'humeur maussade qui est propre aux gens des pays brumeux, caractère qui leur avait même valu d'être quelquefois appelés les Français du Nord. Rien d'étonnant donc que malgré la transformation climatique, les habitants de la vieille France n'eussent pas changé et fussent toujours le même peuple aimable et un peu léger.

Ces Pyrénées dont on approchait rapidement, il convenait de les aborder, non vers les hauteurs de leur partie centrale, mais du côté où elles s'infléchissent et se creusent en restant à une attitude moyenne et par conséquent accessible à la force ascensionnelle de l'Espérance. L'aéronef se porta donc un peu à l'ouest et sut trouver le passage bien connu sous le nom de Col de Roncevaux qui vit jadis l'armée d'un paladin fameux lamentablement détruite jusqu'au dernier homme par les Basques, ces fanatiques d'indépendance que les Romains eux-mêmes n'avaient pu plier à leur domination.

L'Espagne était la dernière contrée qui restait à visiter avant de revenir au point de départ de l'expédition et d'avoir ainsi décrit un circuit assez long pour une simple promenade. Avec le Portugal c'était le territoire resté le plus intact de tous ceux que nos explorateurs venaient de parcourir. Là, point ou peu de dépressions, de basses plaines accessibles encore à la mer envahis-

sante. Et avec l'intégrité du territoire s'était conservée aussi à travers les siècles l'intégrité nationale, l'énergique vitalité d'une race généreuse et fière entre toutes qui avait été des premières à adopter le principe de la constitution de petits États groupés par le lien fédéral, système qui convenait en tous points à ses traditionnelles tendances unionistes et particularistes en même temps. C'était toujours la nation indomptable qui jadis, chaque fois que l'Europe se courbait asservie, seule se dressait et défiait le dominateur, qu'il fût le César de Rome, d'Aix-la-Chapelle, de Paris ou de Berlin. Là aussi, comme chez les autres anciens peuples, s'étaient conservés avec la même persistance les caractères anciens de la race qui se reconnaissaient encore sous les formes accomplies de la civilisation présente.

L'Espagne un peu dégénérée du siècle de Marius et qui ne rappelait plus guère alors les grandeurs de son passé, mais qui, par attitude naturelle levait encore la tête et regardait toujours au plus haut, s'était ressaisie et sauvée de la décadence dans un de ces élans qui déroutent ceux qui croient le mieux la connaître, et qui cette fois, contre toute apparence, se porta fiévreusement vers toutes les formes du savoir humain. Et l'on vit, à l'étonnement général, surgir de cette nation assoupie une nombreuse pléiade d'artistes, de savants, d'écrivains qu'animait une élévation d'âme extraordinaire et qui prirent d'emblée la tête du mouvement intellectuel au milieu d'une Europe qui avait vraiment grand besoin d'être relevée de l'abaissement moral et de la platitude où l'avait réduite un positivisme tout mercantile et matériel.

Mais les Espagnols n'en étaient pas devenus pour cela plus ardents aux travaux incessants de l'industrie sous lesquels se courbe et s'annule trop l'homme du Nord. Ici le peuple voulait

avoir le loisir de paresser quelquefois en rêvant de chimères et d'amour, quitte en retour à souffrir quelques privations matérielles. Et peut être en cela n'avait-il pas tort. En somme il n'en était toujours pas plus malheureux, même sans guerres civiles ni courses de taureaux répudiées depuis longtemps, à en juger par les chants qu'on entendait de tous côtés et qui répétaient même alors encore, les vieux airs arabes du temps d'Almanzor et des Abencérages. Et non seulement il chantait, mais il dansait, si bien que les premiers Espagnols qu'aperçurent les passagers de l'Espérance, tout un village dont c'était la fête sans doute, formaient une ronde immense, une farandole dont ils étaient tous, jeunes gens, enfants et vieillards. En voilà qui s'inquiétaient bien du prochain déluge !

Il fallut, durant cette traversée oblique d'une partie de la Péninsule, maintenir à une assez haute pression le ballon de l'Espérance, les plaines mêmes de ce pays étant situées à une certaine altitude. En fait de cités grandes ou petites, dans l'Espagne que l'on avait sous les yeux il ne restait rien de l'ancienne. Tout y était transformé de même qu'ailleurs, cela va sans dire. Plus de ces merveilleux monuments qui firent une partie de sa gloire : Ni Escurial, ni Alhambra, ni Alcazars, ni mosquée de Cordoue. Si, pourtant, il restait encore un vestige du passé, et même d'un passé fabuleux, dans les murailles cyclopéennes de Tarragone dont les roches inébranlables et énormes avaient traversé leur centaine de siècles, témoignant toujours devant les générations successives, des temps sans histoire d'une primitive humanité, parlant à l'homme de tous les progrès, d'un homme de l'âge de pierre qui lui aussi eut sa grandeur.

L'on s'arrêta à peine en atteignant le littoral, à la station qui occupait le lieu où fut l'antique Carthagène, juste le temps de provenir à la hâte une mère impatiente. On allait de nouveau franchir la Méditerranée dans les parages mêmes où près d'une année auparavant Marius avait accompli son miraculeux plongeon. Le point exact en avait été relevé par le professeur qui put donc en passant le désigner du doigt à ses compagnons. L'on devait être rendu à Alger dans quelques heures, ce dont Namo et Alcor parlaient avec une visible satisfaction, celle qu'éprouve même le plus indifférent en revenant parmi les siens. Mais quant à Marius, ce n'était pas la pensée de revoir cette décevante Junie qui pouvait lui réjouir le cœur. Il revenait à Alger l'âme aussi assombrie qu'au moment où son ami Namo était venu l'arracher une fois encore à sa noire mélancolie.

L'Espérance filait en ce moment comme l'éclair. Était-ce effet de quelque bon courant aérien, ou zèle d'un équipage pressé lui aussi d'arriver et activant la rotation de l'hélice ? Toujours est-il que plus tôt qu'on n'y comptait, la côte algérienne était atteinte, et la chère et splendide capitale s'étendait sous les yeux des voyageurs qui hâtaient leurs préparatifs de débarquement. Namo, lui, n'attendit pas la fin des dernières manœuvres. S'armant de son aérovol, il s'élançait de la plate-forme et volait droit à la maison et à l'appartement même de sa mère et de sa sœur, dont il franchissait la fenêtre ouverte pour tomber dans les bras que lui tendaient déjà les deux femmes qui étaient aux aguets depuis le matin et que rendait heureuses ce retour, après une absence beaucoup trop longue pour leur affection.

11

On suppose bien qu'une correspondance active n'avait jamais cessé de s'échanger entre les dames restées à Alger et les voyageurs qui, lors de leurs nombreux arrêts, avaient pour premier soin de courir aux téléphones perfectionnés de ce temps-là, lesquels ne se contentaient pas de transmettre la parole, mais reproduisaient aussi dans le cabinet noir en communication, le spectre, l'apparition fidèle des personnes, avec une exactitude qui faisait illusion dans les moindres détails et eût pu faire croire à des gens non prévenus que l'on était en présence de son correspondant lui-même. Tout, traits, gestes et paroles, identifiait le spectre visible mais impalpable, avec la personne placée à cent lieues de là. Ce n'était pas seulement une conversation, c'étaient de véritables visites que l'on se faisait de cabine à cabine. Ainsi nos trois voyageurs avaient eu assez souvent la satisfaction de se retrouver, comme s'ils n'eussent pas quitté Alger, dans la société de la mère et de la fille qui de leur côté, sans sortir de chez elles, jouissaient au même moment de la compagnie et de la conversation des absents. Venait-il des visiteurs ? Ceux-ci s'ajoutaient au groupe en présence. Alcor s'entretenait à l'occasion avec l'austère Néa ou échangeait avec elle des regards qui valaient plus que des paroles, et il était arrivé aussi à Marius de frémir plus d'une fois en voyant surgir tout à coup le spectre abhorré du fiancé de Junie. Il n'y avait pas jusqu'à l'active Mirta qui ne fît elle aussi, de courtes apparitions et ne dît son mot à l'occasion dans ces agréables et précieuses entrevues. Ce fut même dans une de ces sortes de réunions à distance que Marius apprit la date très prochaine du mariage projeté dont la seule idée l'affolait.

En se retrouvant tous en chair et en os cette fois dans le petit salon intime de la famille, on n'avait donc plus grand chose de nouveau à s'apprendre. On parla surtout des préparatifs auxquels on se livrait de tous côtés pour la fête solsticiale qui allait avoir lieu au Grand-Temple sous peu de jours. C'était une des quatre fêtes principales de l'année, de celles qui voulaient le concours de toute la population, et il fallait des causes bien graves pour empêcher d'y assister. Tout travail était suspendu, toute affaire remise à plus tard, toute absence inexcusable. C'était une des raisons majeures du peu de temps qu'on s'était accordé pour le voyage d'exploration qui venait de finir. En attendant, tandis que l'Espérance qui avait si bien fait ses preuves, était soigneusement remisée sous son hangar en état de servir à la première réquisition, la vie journalière allait rentrer dans son train accoutumé. Alcor et Namo montaient se réinstaller dans leurs appartements contigus et se préparaient à reprendre leurs occupations universitaires.

On était alors aux derniers jours de prairial, et la chaleur se faisait assez vivement sentir tant que le soleil restait un peu haut sur l'horizon, mais les nuits étaient fraîches et belles, nuits agréables et propices aux longues rêveries, telles que Marius les aimait, lorsque tandis que tout dormait dans la maison, il montait le petit escalier de la terrasse, et s'oubliait là de longues heures regardant cette autre Gemma, son soleil, son univers à lui, se déplacer lentement au-dessus de sa tête. Il ne pensait pas à s'arracher au flot incessant de souvenirs qui berçait sa pensée mais l'Orient pâlissant aux approches de l'aurore, l'avertissait enfin qu'il était plus que temps de descendre prendre quelque repos, et comme une ombre silencieuse, il se levait et regagnait sans bruit sa chambre solitaire où le sommeil tard venu le tenait souvent endormi assez avant dans la matinée.

C'est ainsi que l'aube du 1 messidor 6643 se leva dans le bleu pur et profond d'un ciel vierge de nuages, sans que Marius s'éveillât. Cette fois, à en juger par l'expression agréable qui était peinte sur les traits du dormeur, quelque songe heureux venu d'un autre monde paraissait lui sourire et le ravir en attendant que le réveil vint sans doute jeter sur la chaude illusion du rêve la froide image de la réalité. Pourtant il n'en fut rien. La même expression heureuse continua d'éclairer le visage de notre ami, bien qu'il eût tout à fait ouvert les yeux sur les étincelants rayons d'or qui traversaient sa fenêtre et allumaient les couleurs vives des arabesques des murs et du plafond. C'est qu'en ce moment une harmonie véritablement divine venue on ne sait d'où, emplissait l'air des plus suaves accords.

Et peut-être lui semblait-il continuer encore le doux songe commencé sous l'influence des magiques accents. C'étaient on le devine, les premiers préludes de la grande fête solsticiale commencée par le chœur divin des voix retentissantes des sphinx du Grand-Temple, voix en ce moment adoucies en de musicales modulations assez puissantes pourtant pour s'étendre sur l'orbe entier de la capitale. Puis ce qui complétait et élevait le céleste concert des voix, c'était l'accompagnement harmonieux et grandiose des harpes géantes du même Temple. Rien de si pur, de si ravissant n'avait encore charmé l'oreille terrestre de Marius qui se sentait véritablement transporté, et écoutait cette musique inouïe, ce cantique prodigieux où il distinguait des paroles telles que : jour glorieux… amour suprême… Être éternel…

Il serait resté longtemps sous le charme, sans se décider à obéir à l'invitation de ces voix qui mettaient déjà toute la ville en

fête, si son voisin de professeur ne fût venu le tirer de l'enivrante torpeur où tout son être semblait s'abîmer.

— Allons debout, cher paresseux ! Il faut qu'avant une heure nous soyons rendus à nos places dans le Temple.

Le jeune homme fut aussitôt sur pied, et en attendant qu'il terminât ses préparatifs de toilette, il alla ouvrir toute grande la haute fenêtre qui donnait sur le dehors pour laisser entrer plus pleinement et soleil et harmonie. De cette altitude qui faisait un des charmes de son coquet appartement de garçon et qui lui découvrait une grande partie de la ville, il vit alors arborées de tous côtés et à profusion d'immenses oriflammes aux couleurs bleu de ciel et jaune d'or, les couleurs emblématiques de la capitale, qui ondoyaient sous la fraîche brise du matin. Bientôt prêt, il allait à son tour frapper à la porte d'Alcor et ils partaient tous deux, rejoints dans le patio de la maison par Namo, tandis que les femmes devaient se rendre de leur côté au lieu qui réunissait les groupes féminins dont elles devaient faire partie. Car tel était l'ordre de ces sortes de fêtes, que chaque sexe, chaque âge, chaque condition particulière s'assemblait à part et avait sa place marquée dans le temple immense. Tout un peuple épars tant qu'il vivait et travaillait en temps ordinaire prenait, dans des occasions comme celle-ci, la figure d'ensemble de sa personnalité collective et de son individualité nationale. C'était tout Alger vivant et pensant qui n'allait faire qu'un seul être à ce sublime rendez-vous de la religion et du patriotisme.

La foule était telle que malgré toute la prévoyance des règlements, l'accès du Grand-Temple devenait de moment en moment plus difficile. Lorsqu'enfin les deux jeunes gens qu'Alcor avait laissés pour se rendre à un autre rang que le leur, purent à leur

tour pénétrer dans l'immense enceinte en ce moment trop étroite, l'aspect en était transformé au point que Marius n'en pouvait croire ses yeux. De tous côtés se voyaient des ornements, des décorations, des emblèmes merveilleux sous un firmament d'étoiles semblant résumer l'univers ; se dressaient de gigantesques édifications de plantes et de fleurs ; se massaient des foules en éclatants habits de fête, et non pas des foules rassemblées au hasard, mais de parfaites rangées d'hommes ou de femmes, de jeunes filles, d'adolescents, d'enfants dont l'assemblage quelquefois bizarre paraissait aux yeux de Marius être l'effet d'un art capricieux ou d'un plan incompréhensible. Il avait lui-même sa place marquée à côté de son jeune ami, comme Junie, plus ravissante que jamais sous ses blancs voiles de vierge, avait le sien auprès de ses compagnes du même âge qu'elle ; tout au centre de l'innombrable assemblée, tel qu'un parterre ravissant, miroitaient les mille couleurs dont on parait le jeune âge, foule enfantine dont la vue seule émotionnait tout d'abord et remplissait le cœur d'attendrissement ; et aux rangs les plus éloignés, sur les hauteurs du pourtour, s'alignaient à leur tour les vieillards au sévère aspect dont les vêtements sombres contrastaient avec les couleurs variées des rangs inférieurs qu'ils encadraient en en complétant

L'impression involontaire qu'on subit toujours en présence d'une grande assemblée, ne serait qu'un faible indice de celle qui s'imposait au milieu de cette foule immense qui, au lieu d'un confus amas ne donnant qu'une sensation vague, présentait des groupements distincts par conditions et par âge d'où rayonnait, telle qu'une sorte de magnétisme et avec une intensité extraordinaire, l'impression qui est propre à chacun de ces états particuliers de la vie. Et ces expressions si diverses où s'ajoutaient les ef-

fets d'ensemble d'une stratégie étrange dans la disposition des groupes, peu à peu s'harmonisaient entre elles, se fusionnaient et produisaient un tout synthétique dépassant de beaucoup ce que l'âme la mieux douée peut concevoir de grand et de surhumain. On se sentait comme en présence d'un ordre de vie plus élevé ; il se dégageait de cette sorte de supérieure édification vitale, une atmosphère d'émotion, de hauteur de pensées qui transportait les âmes et étreignait les cœurs.

Marius subissait plus que personne cette influence si nouvelle pour lui de l'art d'agencer les diverses phases de la vie, comme le musicien combine les sons, et le peintre dispose les couleurs. Mais où il fut pris d'un indicible saisissement, ce fut, lorsque à un signal de l'ordonnateur, toute cette foule mue comme par un seul ressort et l'entraînant lui-même se mit à la fois en mouvement, décrivant des sinuosités, des courants multiples, des figures dont le sens lui échappât, mais où il sentait une réelle impression de circulation vitale d'une vie transcendante, surnaturelle ; et cela, tandis que des flots de musique divine mondaient l'espace et que l'air qu'on respirait réveillait de son côté un ordre de sensations indéfinissable, celui de l'harmonie des parfums s'associant, se succédant eux aussi avec un art qui était pour Marius une nouveauté de plus.

Une autre nouveauté encore dont il fut témoin et qui l'eût sûrement scandalisé s'il n'eût déjà été un peu acclimaté à tant de choses étranges, ce fut d'apercevoir en approchant de l'extrémité du Temple, une profusion d'animaux étagés par degrés d'avancement vital, et résumant l'historique de la vie antéhumaine. Inutile d'ajouter que le brave Hou avait là une place honorable. La pensée de faire participer à une grande fête religieuse ces frères

inférieurs de l'homme, d'honorer la vie depuis ses manifestations même les plus humbles, n'avait rien que de naturel et de très digne pour ce peuple, fervent dévot de la nature. Avec les progrès des temps les animaux avaient élevé eux aussi le niveau général de leur intelligence et de leurs sentiments, et l'on comprenait qu'ils ne pouvaient être abstraits complètement d'une humanité placée en tête de la vie terrestre, mais n'en différant pas autrement que par le degré. L'on prévoyait même dès ce temps-là une fusion future de tout ce qui est doué de vie, un avenir d'édification synthétique, d'organisation parfaite de l'élément vital de toute la planète.

Tout à coup à un nouveau commandement de l'ordonnateur, tout mouvement s'arrêta, tout bruit cessa, et sur divers points parurent aux tribunes des orateurs dont la parole ardente interprétant les hautes pensées, les élans de voyance et de foi que leur suggérait une inspiration spontanée, était avidement recueillie par les auditeurs. À l'orateur qui venait de parler, en succédait bientôt un autre ayant à exhaler l'enthousiasme qui débordait en lui puis d'autres encore. Après les discours, l'attention générale se porta sur différentes scènes où étaient représentés les symboles, les principales notions de la croyance toute naturaliste de l'époque, entre autres un hommage rendu à l'astre de lumière qui en ce jour montait dans le ciel au point culminant de sa course annuelle apparente. À la minute précise, le point solsticial était signalé par la courte apparition d'un rayon de soleil qui, pénétrant du dehors par une ouverture savamment ménagée qu'il n'atteignait qu'une fois l'an, rayait d'un trait d'or l'étendard sacré qui symbolisait la croyance et dont les plis soyeux surmontaient le grand autel central du temple.

Ce furent ensuite de frugales et fraternelles agapes qui réunirent dans le même ordre admirable les milliers d'assistants, puis des hymnes, des vivats poussés à la fois par cent mille poitrines. D'autre part, au dehors, des groupes nombreux se rendaient bannières déployées à de grandes distances de la capitale, et comme en pèlerinage à des rendez-vous religieux qui se trouvaient situés en des lieux absolument rustiques ménagés à l'ombre de bois épais, étaient de véritables temples sylvestres où la nature végétale faisait tous les frais de l'édification et de l'ornementation. Aussi ces poétiques retraites en pleine forêt, semblaient-elles être chez ces lointains descendants des Celtes, comme une réminiscence des antiques sanctuaires druidiques de leurs premiers ancêtres.

La fête religieuse n'était pas tout. Elle s'accompagnait de jeux, de spectacles et de réjouissances de toute nature qui venaient animer tous les quartiers de la grande ville. Ici, des théâtres à ciel ouvert comme les scènes de l'antiquité, donnaient de jour des représentations à souhait pour tous les goûts ; là des danses décentes mais pleines d'entrain réunissaient la jeunesse ; ailleurs c'étaient des courses en aérovol où concouraient d'innombrables amateurs armés de leur appareil aux ailes multicolores. Rien de plus saisissant que la levée au moment du départ, de ces milliers de formes humaines obscurcissant le ciel comme une volée de gigantesques lépidoptères.

Un des principaux attraits de ces fêtes qui duraient trois jours, était aussi la bataille aérienne que se livraient deux formidables escadres d'aéronefs de guerre en commémoration d'un fait historique fort ancien mais qui avait fait époque parce qu'il avait clos définitivement l'ère des combats entre les nations de Cybèle.

Toute la planète, depuis ce dernier acte de barbarie, avait reconnu la suprématie de cours internationales qui connaissaient de tous les différents politiques et qui jugèrent dès lors les peuples comme de simples particuliers. Cette dernière bataille qui avait encore mis aux prises Américains et Européens dans les parages de Sainte-Marie des Açores, était dans toutes les mémoires et c'était son souvenir qui perpétuait le goût de ces représentations guerrières, d'ailleurs fort imposantes rien que par elles-mêmes. Quand se produisait dans les airs le choc des escadres rivales accourues de l'est et de l'ouest, qu'une tonnante artillerie avec sa fumée et ses éclairs faisait l'effet de dix orages éclatant du même coup, ou que les longues tiges acérées qui armaient telles que d'énormes lances l'avant des navires aériens éventraient les aéronefs ennemis, c'était bien l'image fidèle d'une épouvantable bataille céleste que l'on avait devant les yeux. Par moments, des navires en détresse, tombait comme une pluie de guerriers tout armés qui, en touchant le sol, s'en allaient riant, leur parachute replié sous le bras et rappelaient ainsi qu'il ne s'agissait plus que d'un jeu inoffensif et divertissant. Un dernier épisode émouvant termina l'action. Ce fut le combat singulier des deux aréonefs amiraux qui dans le silence complet de l'artillerie s'attaquèrent à l'arme blanche, croisant les longues lances de leur bossoir antérieur, ferraillant comme des spadassins. Les deux aérostats criblés de blessures et ne pouvant plus se soutenir, descendirent côte à côte, s'escrimant toujours, et ne cessèrent la lutte qu'à la façon de ces preux qu'on emportait du tournoi aussi mal férus l'un que l'autre.

On ne pouvait être partout à la fois, il fallait se borner, mais ce que Marius ne voulut pas manquer de voir, ce fut le spectacle de ces résurrections dont ses amis l'avaient entretenu déjà et sur

lesquelles on lui avait donné de si curieux détails. Précisément dans la crypte du Temple où les grands hommes de la Nouvelle-France avaient le plus grandiose des Panthéons, et où se célébrait la troisième jour une pompeuse cérémonie en l'honneur des illustres morts, on allait procéder au réveil de plusieurs de ces étonnants volontaires du grand sommeil léthargique.

Namo et Marius étaient rendus de bonne heure au temple souterrain, et dès que le moment venu d'en appeler au témoignage des contemporains vivants de quelques-uns des héros qu'on honorait ils prêtèrent, on le comprend, la plus grande attention à l'arrivée et à l'installation sur une estrade élevée des sarcophages, et à l'éveil des patients qu'entouraient les plus notables citoyens de la ville, se disputant l'honneur de parler les premiers à des gens si peu ordinaires dont le plus jeune n'avait pas moins de cinq cents ans. Les premières opérations lentes et minutieuses qui devaient préparer les corps à sortir de leur long engourdissement avaient été faites à l'avance, de manière que l'attente ne dura guère pour voir l'un après l'autre ces hommes qu'on eût dit il y a quelques instants des cadavres, soulever la tête et se mettre bientôt sur leur séant puis avec l'aide des officiants, sortir enfin du lit à l'aspect funèbre qui était leur principal séjour depuis des siècles. Un cordial dont ils devaient avoir assez grand besoin les remit tout à fait et sur les sièges où on les avait fait se placer, on les vit s'agiter, regarder curieusement alentour, puis ouvrir la bouche, répondant à ceux qui les assistaient, en se parlant entre eux avec effusion comme des amis qui se revoient. Ils étaient en effet les uns pour les autres, les seuls hommes qu'ils connussent au milieu de cette foule qui occupait la scène du monde après qu'entre eux et elle s'étaient écoulées de nombreuses générations.

Bientôt revêtus du costume de leur temps que l'on conservait avec des soins précieux, ils furent conduits sur le tombeau et devant la statue même de leur illustre contemporain, un poète qui avait égalé Hugo, et à la gloire duquel ils se trouvèrent un moment comme associés aux yeux de la multitude qui les entourait et les acclamait.

La cérémonie se termina par un discours de bienvenue qu'adressa aux ressuscités le premier magistrat de la capitale et par les bons souhaits qui de divers côtés leur furent exprimés pour le temps qu'ils voudraient bien passer avec la génération actuelle enfin par les quelques paroles que répondirent ces revenants du passé, en termes bien sentis et encore assez distincts pour des hommes dont l'organe, depuis le temps, devait être un peu rouillé.

Il était nuit quand les jeunes gens reprirent le chemin de leur demeure, tandis que de tous côtés continuaient les jeux et les concerts, et que places et rues s'allumaient de flammes multicolores, car ce détail des réjouissances publiques avait aussi lui-même fait des progrès. Au lieu des illuminations rudimentaires d'autrefois, Marius eût pu admirer les éclatantes phosphorescences qui semblaient embraser complètement toutes les murailles où se combinaient harmonieusement de maison à maison les nuances et les dessins les plus variés. Mais Marius n'admirait plus rien en ce moment. Tout à l'impression que lui avait laissée le spectacle dont il venait d'être témoin, il semblait s'abimer dans ses pensées, ou préparer quelque sombre résolution.

Au milieu de tant de bruit, de tant de joies où tout Alger en fête s'oubliait, qui pensait en ce moment à la fatale échéance de l'inévitable cataclysme ? Avec cette facilité qu'a l'homme de se

faire atout, même à l'attente d'une mort soudaine, allait-on donc oublier qu'un péril terrible était toujours là, d'autant plus effrayant que son heure précise restait inconnue et qu'il pouvait subitement fondre sur les populations ? Or les fêtes n'étaient pas encore terminées que cette même soirée un craquement sinistre des glaces antarctiques, tel qu'une secousse de tremblement de terre, ébranla les contrées voisines du pôle austral et vint jeter l'effroi dans la planète entière à l'instant prévenue de tous côtés. Ce premier tressaillement de l'immense massif glaciaire ne devançait que de très peu sans doute l'effondrement total et final, et l'irrésistible poussée de tout un océan qui, refluant vers le nord, allait sur le coup rompre et déplacer le centre d'équilibre du globe. Un tel avertissement changea aussitôt en deuil public les réjouissances qui duraient encore. Un morne silence succéda aux cris joyeux et aux retentissants accords des orchestres. Il n'y eut plus chez chacun d'autre pensée que celle de l'effroyable événement qui semblait ne devoir plus tarder de s'accomplir.

Quand, au matin, Marius entra chez son voisin Alcor, celui-ci n'était plus dans son appartement. Quelque soin pressé l'occupait sans doute déjà au dehors, et alors le jeune homme s'aperçut que le professeur avait dû passer une nuit blanche. Le lit n'était pas défait et la table de travail était encombrée de papiers et de livres en désordre, au milieu desquels se voyait une vieille bible ouverte, sur laquelle il jeta d'abord distraitement les yeux, puis qu'il regarda de plus près. La page en vue commençait au chapitre VI de la Genèse, où se lisait ce passage : « Dieu dit : J'exterminerai de dessus la terre, l'homme que j'ai créé ; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. »

Et plus loin : « Le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours… Les eaux crûrent et grossirent prodigieusement, et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous toute l'étendue du ciel furent couvertes… Toute chair qui se meut sur la terre en fut détruite, tous les oiseaux, tous les animaux et tout ce qui rampe sur la terre… Et les eaux couvrirent toute la face de la terre pendant cent cinquante jours… »

Puis venait l'attachant épisode de Noé sauvé avec les siens et un couple de tous les animaux par l'arche qui le portait et qui, le vingt septième jour du septième mois, les eaux s'étant abaissées, s'échoua sur une montagne de l'Arménie la liberté donnée au corbeau qui s'envola et ne revint plus, non parce que le déluge avait pris fin, mais parce qu'il trouvait sa pâture dans les cadavres qui flottaient à la surface des eaux ; puis un peu plus tard l'envolée de la colombe qui elle, revint ayant dans son bec un rameau d'olivier couvert de feuilles nouvelles, ce qui montrait que la terre redevenait habitable et que le moment était enfin venu de sortir de l'Arche.

Il était visible qu'Alcor avait occupé une partie de sa nuit dans la lecture toute de circonstance du grandiose récit de Moïse. Un signet qui reportait aux dernières pages du livre vénérable, montrait qu'il s'était arrêté aussi un moment aux terribles paroles de saint Jean sur la fin du monde :

Chapitre V §13 de l'Apocalypse : « Le soleil devint noir ; la lune parut tout en sang. Et les étoiles tombèrent sur la terre comme les figures vertes tombent d'un figuier qui est agité par un grand vent… Le ciel se retira comme un livre que l'on roule, et, toutes les montagnes et les îles furent ôtées de leur place. »

Le professeur n'était donc pas plus que personne exempt de sombres préoccupations. Bien d'autres que lui avaient dû cette nuit-là souffrir des transes mortelles. Beaucoup de familles n'attendirent même pas davantage pour mettre leurs aéronefs au vent et se tenir prudemment hors de portée de la catastrophe, bien qu'à la latitude d'Alger, on fût certain d'avoir plusieurs heures de répit entre le signal du déchaînement de l'épouvantable marée et l'arrivée de la vague fatale.

Pourtant les jours s'écoulaient et le signal ne venait pas. Peu à peu on se reprenait à vivre et presque à espérer. Peut-être n'était-ce qu'une simple alerte de plus. Le cataclysme jadis prévu par le vieil Adhémar ne pouvait-il après tout être encore retardé de tout le temps d'une existence d'homme ?

En attendant, tous les préparatifs du mariage de Junie étaient achevés. Ce n'était pas la perspective du bouleversement redouté qui devait empêcher une union dont l'avenir se continuerait assurément au-delà de l'état actuel des choses. L'Espérance n'était-elle pas pour les amoureux une autre arche de salut qui tiendrait tout ce que promettait son nom de bon augure ?

L'heure allait sonner. Les noces se célébraient enfin pas plus tard que le lendemain. Les intimes de la famille étaient conviés et le temple attendait la venue des futurs époux. Dans la maison, tout prenait un air de rajeunissement sous la vigilante direction de la vaillante Mirta qui ne se donnait plus un seul instant de repos. Cam, l'heureux fiancé de Junie, venait d'arriver tout rayonnant de bonheur. C'était sa dernière visite de soupirant à celle que demain il nommerait sa femme. Et le pauvre Marius, témoin délaissé de cette fête de famille, se revoyait par la pensée auprès de sa Jeanne et au milieu de préparatifs tout semblables dans sa

demeure des Martigues. Ah ! non, certes, il ne supporterait pas la vue amère d'une telle dérision de son propre bonheur évanoui. Cette fois, son parti était bien pris, un parti irrévocable. Il irait occuper une place parmi les découragés de la vie actuelle qui ont demandé à un sommeil séculaire l'oubli du présent et l'espoir d'un meilleur avenir. Si plus tard, dans longtemps, il reprend le cours de son existence, les inconscients bourreaux de son amour perdu ne seront plus là pour tourmenter son cœur toujours ulcéré. Et s'il ne se réveille plus, si le déluge le prend, eh ! bien, tant mieux ! Cette nuit était la dernière qu'il passait sous ce toit qui lui avait été si hospitalier, mais où il avait trouvé un si inconcevable écho menteur de toutes ses affections et de tout ce qui avait été sa vie sur la terre.

Dans la fièvre de son cerveau qu'assaillaient à la fois mille souvenirs désordonnés, il ne songeait pas à dormir. À quoi bon d'ailleurs pour un homme qui se dispose à aller s'abîmer pour toujours peut-être dans un repos absolu ? Il ne reverrait pas pour leur faire de difficiles adieux ses amis, Alcor et Namo à qui il devait pourtant de si chauds élans d'affection et tant de leçons instructives qui l'avaient aidé à supporter une année entière d'exil dans un monde si différent du sien. Il ne reverrait pas surtout Junie, cette Junie la parfaite et désespérante image de sa Jeanne bien-aimée. Ses seuls adieux seraient pour celle qui est toujous présente en son cœur, bien qu'elle réside au ciel sidéral, pour sa vraie et toujours vivante fiancée dont l'existence est confondue pour lui dans le doux rayonnement d'une étoile.

Àcette heure avancée il sort de sa retraite, il descend dans ce jardin qui lui rappelle celui d'autrefois, et dans le grand silence de minuit, en même temps que son regard, il élève toute son âme

vers la céleste immensité où parmi tant de constellations resplendissantes, il lui semble n'en voir qu'une seule, cette fatidique Couronne où trône Gemma, la perle, la reine, le soleil de sa patrie et de son indéracinable amour… Mais, qu'est cela ? Quels sons, quels soupirs mélodieux arrivent à son oreille ? Ah ! il les connaît bien ces notes à peine distinctes qui tombent discrètement de fenêtres demi-closes où, paraît-il, on veille comme lui :

Mon cœur ne peut changer,
Souviens-toi que je t'aime !

— Jeanne ! Jeanne ! Adieu ! Adieu !

Il veut s'éloigner, fuir ces accords qui dans ce moment, en une telle extrémité, lui broient le cœur ; mais l'émotion le suffoque et l'anéantit. Sa tête se trouble, ses yeux se voilent, ses jambes fléchissent et il perd enfin le sentiment…

Rêvait-il, ou ses sens maintenant ranimés percevaient-ils réellement des bruits terribles ? Qu'était alors ce mugissement effroyable qui déchirait les airs et apportait une terreur nouvelle dans son âme redevenue consciente ? Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était l'unisson des voix formidables du Grand-Temple, le rugissement inouï des vingt-quatre sphinx qui de toute la force de leurs poumons de bronze, jetaient en un crescendo déchirant aux quatre vents de la capitale, cette terrifiante parole : Déluge ! déluge ! ! déluge ! ! !

Et tandis que cet épouvantable tocsin tombait des nues et emplissait l'espace, le sol tremblait et de loin semblait venir en grandissant de moment en moment, un grondement confus d'orage ponctué de perçantes clameurs. Que se passait-il en ce moment, grand Dieu ! Marius le comprenait, il voulait fuir, s'élancer, mais

impossible ! Un poids insurmontable lui écrasait la poitrine et le rivait à sa place.

Et maintenant le lointain roulement s'était rapproché et son bruit de cent tonnerres couvrait les cris de sauve-qui-peut de tout un peuple, et la voix même des sphinx qui avaient parlé pour la dernière fois. Enfin, s'élevant Jusqu'aux nues, une chaine de montagnes liquides accourut de l'horizon, balayant devant elle dans un déferlement inconcevable, villes et monuments qui se voyaient soulevés et roulés tous ensemble comme les galets de la plage.

Puis peu après, ce fut l'apaisement, la solitude, l'universel silence de la mort dans le tranquille désert du nouveau Grand Océan Pacifique Boréal.

12

Or la secousse avait été telle que Marius s'était cette fois décidément réveillé pour tout de bon, ce qui s'appelle réveillé dans la vraie réalité de sa positive existence terrestre.

C'était bien dans un jardin qu'il se trouvait, mais le sien, dans sa maison des Martigues, et s'il ne s'en rendait pas compte tout d'abord, c'est que le lourd sommeil hypnotique auquel il s'était trouvé en proie la nuit entière, le tenait encore tout étourdi, et que le songe inouï dont il sortait à peine, avait trop fortement obsédé son cerveau pour pouvoir se dissiper instantanément. Aussi ne comprit-il pas tout de suite sa véritable situation et les paroles pleines de solitude qu'une voix bien connue pourtant, une vraie

voix au timbre des Bouches-du-Rhône répétait auprès de lui en les accompagnant d'interjections inquiètes.

— Comment ! Est-ce Dieu possible ! Monsieur Marius ! Monsieur Marius ! Ah ! pécaïre, c'est ici que vous dormez !

Ainsi gémissait la bonne Martine qui n'ayant pas trouvé son jeune maître dans son lit demeuré intact où elle lui apportait comme de coutume le café matinal, courait depuis quelques instants à sa recherche toute bouleversée de cette disparition inexplicable.

— Déluge ! déluge ! Sauve qui peut ! redisait inconsciemment Marius dont les yeux baissés ne voyaient encore qu'en dedans et tardaient à s'ouvrir aux réalités du dehors, et tandis qu'une respiration haletante et des soubresauts nerveux le secouaient.

— Mais quel mauvais rêve le tient donc si fort que cela ? Réveillez-vous donc, Monsieur Marius !

— Où suis-je ? murmura enfin le jeune homme dont l'œil hagard rencontra le visage penché sur lui de l'excellente femme. C'est vous, Mirta ? Comment ne suis-je pas mort ?

— Que dit-il encore ? Ce n'est pas naturel cela. Il a pris du mal, le pauvre. Et un jour comme celui-ci. Bon Diou, quel malheur ! Bon Diou, quel malheur ! Venez vous mettre au lit, vous n'êtes pas bien, Monsieur Marius.

Et la bonne Martine toute troublée avait déjà les larmes aux yeux.

Cependant notre ami se remettait peu à peu, tournait curieusement sa tête de droite et de gauche, arrêtait son regard tantôt

sur les fleurs et les arbustes qui l'entouraient tout humides de la posée nocturne, tantôt sur les murs de la maison silencieuse, puis sur le ciel pur où quelques vapeurs légères que dorait le soleil levant, promettaient une chaude et splendide journée d'été.

— C'est pourtant vrai, tout cela n'était qu'un songe et le songe d'une seule nuit Junie, Alcor, Namo… Gemma, Cybèle, la Nouvelle-France, le déluge, comment se peut-il que tant de choses, tant d'aventures étranges qui me sont encore si présentes, aient pu tenir en quelques heures seulement !

Puis comme inondé d'une félicité soudaine : Jeanne ! où est Jeanne ? Il faut que je la voie, que je lui parle sur-le-champ.

— Y pensez-vous, Monsieur Marius ? À cinq heures du matin ! Mademoiselle n'est pas encore levée.

Il resta un moment comme en extase, contemplant de loin la petite fenêtre close de la demeure voisine où reposait en ce moment sa Jeanne bien-aimée, puis se dressant brusquement :

— Chère Martine, s'écria-t-il en embrassant furieusement la bonne gouvernante, je suis trop heureux. Si tu savais ! Ah ! Monsieur Cam, vous m'en avez fait voir de dures !

— Puis apercevant le brave Houzard qui, réveillé à son tour, lui faisait fête :

— Et toi aussi, mon bon chien, tu es là ? Tu ne te doutes pas du voyage que nous venons de faire ensemble.

La digne femme qui avait commencé à se rassurer se sentit reprise par une sérieuse inquiétude. Non, cela n'était pas naturel.

Et en un tel jour ! Et la pauvre Martine se mit cette fois à pleurer à chaudes larmes.

— Allons, allons, ma chère, es-tu folle ? Que te prend-t-il donc à présent ? Oui, je vois bien que tu ne comprends pas trop, que tu me prends pour un insensé. Mais rassure-toi, ce n'est que l'effet de l'immense bonheur réel que je retrouve à la place d'un malheur imaginaire. Dieu ! Que cette verdure qui m'entoure, que ce ciel bleu qui resplendit là-haut, que cette mer qui scintille à l'horizon, que tout cela est beau ! Et c'est aujourd'hui même le grand jour ! Allons, vite, hâtons-nous de nous préparer.

Dans la maison Honorat, il ne tarda pas non plus à y avoir une animation plus matinale et plus grande que d'habitude. La mère et la fille après s'être embrassées dès le réveil avec une tendre effusion se mirent à leur toilette, ce qui en un tel jour n'était pas une petite affaire. En ces grandes circonstances on a beau avoir été prévoyantes, il y a toujours au dernier moment quelque imprévu auquel il faut parer et le temps s'écoule, et l'on tremble de n'être pas prêtes pour l'heure solennelle. Heureusement des amies actives étaient accourues à l'aide de ces dames, à commencer par mademoiselle Renée, l'institutrice d'autrefois et la fidèle compagne de toujours. Quant à Numa qui se sentait de trop au milieu de tout ce va-et-vient féminin, il sortit fumer une cigarette en faisant le grand tour par les rues de sa chère petite ville natale, pour se rendre ensuite chez son ami Marius où il était précisément attendu avec grande impatience par Martine qui n'en revenait pas du dérangement d'habitudes et des incohérences de langage de son jeune maître. Encore tout émue elle fit part à l'ami de Marius de ce qui venait d'arriver et de la vague crainte dont elle ne pouvait se défendre.

— Pour sûr, monsieur Marius a quelque chose, répétait sans cesse l'excellente femme.

Mais elle se tut aussitôt en entendant s'ouvrir une porte et descendre précipitamment celui de qui elle parlait. Le jeune homme était déjà tout habillé de gala et absolument prêt bien qu'il fut encore beaucoup trop tôt.

— Ah ! cher, cher ami, c'est bien toi cette fois-ci ! Te voilà donc réellement, s'écria-t-il en se jetant à corps perdu dans les bras du jeune officier. Puis, comme apparaissait sur le seuil de son appartement le vieux notaire, le grave monsieur Foulane, Marius se reprit pour aller vivement à son père et lui prodiguer des effusions nouvelles comme si l'on se revoyait soudain après des années de séparation.

— En effet, il a quelque chose qui n'est pas naturel, Marius, se disait tout inquiet à son tour le frère de Jeanne. N'est-ce que le bonheur qui lui tourne en ce moment la tête ?... Serait-ce quelque ébranlement... Je ne suis pas tranquille !

Et tandis que la bonne Martine échangeait avec lui des regards chargés d'inquiétude, il alla passer son bras sous celui de Marius et l'entraîna doucement vers la grande allée du jardin.

— Viens, mon cher, causons un peu, nous en avons bien le temps, puisqu'il n'est pas encore sept heures et que nous ne sommes convoqués que pour midi. Peste ! sais-tu que tu es vraiment matinal ! Comment ! Déjà sous les armes, cravaté, ganté. Pourquoi tant de hâte superflue ?

— Pas possible ! Il est encore sitôt que cela ? répond tout surpris l'empressé jeune homme qui n'avait pas songé à regarder sa

montre et qui les heures avaient dû paraître hors de leur mesure habituelle.

— Voyons, Marius, regarde-moi bien, tout à fait en face, ton regard droit sur le mien.

Et comme ce muet examen se prolongeait, et qu'une vive anxiété se peignait sur les traits de Numa, Marius eut bien vite fait de comprendre, et tout à coup éclatant d'un rire bien sain et bien franc.

— Ha ! toi aussi décidément il faut véritablement croire que j'ai l'air un peu détraqué ce matin. Mais rassure-toi, mon ami, je ne suis fou que de bonheur, et si j'ai pu te paraître assez excentrique de même qu'à cette brave et digne Martine, c'est que, vois-tu, je sors d'une aventure peu ordinaire qui m'a, j'en conviens, mis l'esprit sens dessus dessous. Et pourtant il ne s'agit que d'un songe tout simplement. Mais d'un songe comme on n'en a pas tous les jours.

Et comme le visage de l'officier laissait encore percer quelque indécision :

— Voyons, mon cher Numa, ce n'est pas à toi qu'il faut apprendre tout ce que peut faire d'un homme une action hypnotique profondément subie. De toute cette nuit je ne me suis pas appartenu, et endormi sur ce banc que tu vois là, j'ai vécu d'une vie tout autre ; j'ai souffert, j'ai appris, j'ai voyagé. Oh ! voyagé surtout ! J'ai comme changé d'existence et avec une telle apparence de réalité que les moindres détails de mes tribulations imaginaires me sont encore aussi présents que s'ils n'eussent pas été une simple illusion. D'ailleurs je te conterai bientôt tout cela. À mon tour, j'en ai connu et visité des peuples curieux et des

contrées lointaines et je pourrai désormais faire assaut avec toi de récits intéressants et peu ordinaires, je te le promets. Et tant d'événements déroulés en un temps aussi court, voilà qui n'est pas moins merveilleux que tout le reste. Tiens, te rappelles-tu ce joli conte des Mille et une nuits, celui de ce sultan auquel un magicien présenta un vase enchanté en l'engageant à y plonger un instant son visage ? À peine le sultan eut-il fait ce que lui conseillait le magicien qu'une vie nouvelle commença pour lui. De sultan il devint bientôt l'homme le plus infortuné de ses États, eut cent aventures plus funestes les unes que les autres et qui allaient se terminer par le dernier supplice, lorsqu'ayant relevé la tête au-dessus du vase enchanté, il se retrouva tel qu'auparavant. La longue et malheureuse existence qu'il venait de vivre n'avait duré qu'une minute. Eh bien, c'est quelque chose d'assez comparable à cela qui m'est arrivé : J'ai vécu en une seule nuit toute une existence des plus extraordinaires qui n'avait de commun avec ma vie réelle que ma personnalité restée à peu près intacte, et aussi les visages des étranges personnes que j'ai connues là-bas et qui, par une singulière bizarrerie, se trouvaient être de ceux qu'ici je connais aussi le mieux : le tien, par exemple, mon cher Numa, car tu étais également dans cet autre monde mon ami le meilleur. Et encore un autre visage, mais celui-là… et Marius s'arrêta parce qu'un tremblant soupir semblant venir de fort loin venait lui couper la parole.

— Ah ! reprit bientôt le jeune homme, je n'ai pas été heureux dans cette seconde existence, je te le jure ! Aussi mon retour dans la douce réalité d'un jour de félicité comme celui-ci, m'a-t-il ravi d'une joie folle dont tu as vu des marques peut-être un peu singulières. Le bonheur n'est-il pas fait surtout de souffrances et de

chagrins évités, fussent-ils chimériques ? Voyons, es-tu rassuré maintenant ?

Tout cela fut dit d'un ton si vrai et si naturel que Numa fut tout à fait rasséréné et riant à son tour de bon cœur du doute qui l'avait effleuré un moment, il serra avec effusion les mains de celui qu'il allait tout à l'heure plus que jamais pouvoir appeler son frère.

Cependant le temps se passait, des roulements de voitures se faisaient entendre dans la rue, des invités se présentaient, des compliments s'échangeaient. Avant l'heure, la jolie mairie des Martigues se trouva envahie par une nombreuse réunion de beau monde en grande toilette.

Àmidi précis arrivait la voiture de l'épousée d'où descendait la blanche, la divine Jeanne aussitôt entourée, admirée, accompagnée à la salle d'honneur où Marius déjà rendu eut à se contenir pour ne pas faire quelque nouvelle folie, à la radieuse apparition de la plus ravissante des fiancées.

Devant monsieur le maire, vieil ami de la famille, et tout souriant sans pourtant cesser d'être aussi solennel que le commandait la circonstance, furent enfin prononcés deux oui véritablement débordants de conviction et d'ineffables promesses.

Àl'église, même affluence et plus encore de solennité. Devant l'autel flamboyant, dans la fumée de l'encens qui du chœur s'épandait de tous côtés, sous les vieilles voûtes ogivales où retentissaient les accords des grandes orgues, se célébra une messe de mariage qui remplit toutes les âmes de la plus pure et la plus douce émotion.

Et le soir, dans la maison du notaire, ceux qui virent Marius comme transfiguré avec sa Jeanne à son bras, traverser le vieux salon tout rajeuni et disposé en salle de bal, virent certainement l'image la plus accomplie de la félicité humaine.

Dans un coin de ce salon, un invité tard venu et qui paraissait absorbé depuis un long moment dans un entretien fort attachant sans doute, avec la sérieuse mademoiselle Renée, ne s'aperçut de la présence des nouveaux époux que lorsqu'ils arrivaient tout près de lui. Il se leva vivement et s'avança la main tendue pour serrer celle de l'heureux Marius.

— C'est donc vous, enfin, cher Al..., cher monsieur Coral ? Vous ne sauriez croire combien je sentais que vous me manquiez, s'écria notre ami dans un impétueux élan, en serrant dans ses bras le brave professeur un peu décontenancé par de si excessives démonstrations.

Puis tout à coup les traits de Marius se contractèrent, et il serra avec force le bras de Jeanne toute surprise de ce brusque revirement. C'est qu'il venait d'entrevoir, regardant du dehors par une fenêtre ouverte, son inconscient bourreau de Cybèle, monsieur Camoin, le juge de paix, qui passait par là et qui venait de céder à l'amère curiosité de voir la radieuse Jeanne au bras de son heureux rival.

— Qu'avez-vous mon ami ? questionna l'enfant,

— Ah ! ma Jeanne, ma Junie, si tu savais ?

— Junie ? qu'est cela ?

— On étouffe ici, sortons un moment respirer l'air de la nuit. Oh ! viens, ma chère âme, que je te dise combien j'ai été fou et

combien je t'aime !

L'orchestre venait de reprendre ses joyeux accords qui s'affaiblissaient maintenant à mesure que les amoureux s'avançaient dans l'ombre des allées du jardin.

Tiens, regarde là-haut. Dans ce ciel étoilé se dessine presque au dessus de notre tête un diadème scintillant où grille d'un éclat particulier la belle Gemma. Gemma est un soleil comme le nôtre, et qui éclaire et réchauffe une terre toute semblable à celle-ci, où vit cette Junie, image trompeuse de ma Jeanne adorée. Mais Gemma possède un terrible et mystérieux pouvoir. Elle attire à elle les imprudents qui lui abandonnent trop longtemps leurs regards. Détournes-en ta vue, ma bien-aimée !

Et de peur que sa Jeanne ne comprît pas assez vite le danger, Marius, éperdu d'amour, attirait à lui cette tête si chère et déposait sur les yeux déjà humides de l'enfant tout émue, de longs baisers altérés qui n'étaient que le premier pas d'un nouveau voyage céleste aussi lointain et beaucoup plus heureux que celui dont il revenait.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Cyb%C3%A8le%2C_voyage_extraordinaire_dans_l%E2%80%99avenir. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.